80 ans de peuple et culture

Un voyage en éducation populaire



peuple & culture





















SOMMAIRE

INTRODUCTION - 3

1– LE POUVOIR DES MOTS - 5
Pont-Croix (Finistère)

2– REPOLITISER LE TEMPS LIBRE, UN JEU D'ENFANT ? - 11
Grenoble (Isère)

3– LA CULTURE N'EST PAS À DISTRIBUER. IL FAUT LA VIVRE ENSEMBLE POUR LA CRÉER - - - - - - - - 17
Montpellier (Hérault)

4– POUR UN CINÉMA DE L'ÉMANCIPATION - - - - 25
Tulle (Corrèze)

5– RÉVEILLER LES RÉSISTANCES - - - - - - - - - - - - - - 32
Aurillac (Cantal)

6– LA PÉDAGOGIE DU VOYAGE - - - - - - - - - - - - - - - - 38
Sète (Hérault)

7– DE L'ÉDUCATION POPULAIRE DANS LE TRAVAIL SOCIAL - 44
Canteleu (Seine-Maritime)

8– UNE SPHÈRE ARTISTIQUE ET CULTURELLE AUTONOME - 51
Paris

9– CE QUI NOUS LIE, CE QUI NOUS TIENT, CE QUI NOUS DIT - 59
Marseille (Bouches-du Rhône)

TENTATIVES D'ANALYSE, TENTATIVES DE REGARDS, TENTATIVES DE POINTS DE VUE - - - 66

LES ASSOCIATIONS - 72

le photographe de ces rencontres : © Lisba

INTRODUCTION

80 ans ! Pour marquer cet anniversaire exceptionnel, les associations membres de l'Union Peuple et Culture, ont organisé en 2025-2026 une dizaine de rencontres dans plusieurs régions autour d'une problématique ou d'une action portée par le mouvement : temps libre, pratiques culturelles, cinéma, apprentissage interculturel…

Ce cycle d'anniversaires a mobilisé un grand nombre d'adhérent·es, salarié·es, partenaires, artistes, chercheur-reuses et personnes du territoire venu·es découvrir ou redécouvrir l'histoire du mouvement et ses pratiques. L'occasion d'entamer un dialogue critique entre la pensée historique de Peuple et Culture et la pensée contemporaine, de questionner les pratiques des associations face aux évolutions sociétales et de se réinterroger sur ce qu'est l'éducation populaire.

Les associations se sont regroupées au niveau local et ont imaginé les événements et thématiques de manière décentralisée. Mais comment traduire la richesse de ces échanges lors de ces nombreuses tables-rondes, des débats et des formations mais aussi des repas partagés, des concerts, des arpentages, des visites, des jeux, des ciné-débats… ?

Du Finistère à Marseille, en passant par Sète, Rouen ou Tulle, Philippe Metz – adhérent individuel de Peuple et Culture et auteur d'une thèse sur Joffre Dumazedier[1] – a posé ses bagages, ouvert ses yeux et ses oreilles et sorti son stylo pour décrire ces rencontres, rapporter des paroles, synthétiser des idées, présenter des initiatives et des associations et finalement, nous transporter sur place.

Pour proposer un récit accessible, qui puisse aussi bien servir dans le cadre de formations, que pour une diffusion large, le choix a été fait de privilégier un format magazine. L'Agence de diffusion et d'information rurales (ADIR), dont Peuple et Culture a été membre, a alors été sollicitée pour accompagner la rédaction des reportages. Fabrice Bugnot, alors responsable de la rédaction, a assisté Philippe dans sa démarche de journaliste/auteur. Le vidéaste Arnaud Absil dit Lisba a suivi également l'ensemble du cycle afin de réaliser des films et photos autour des événements.

Un comité de rédaction, composé de Maxime Boitieux (coordinateur national), Manée Teyssandier (PEC Corrèze et représentante légale de l'Union nationale 2020-2023) et Paul Fayolle (Président de l'Union nationale, 2011-2017) a également permis de faire le lien et de le soutenir dans ce travail.

Il en résulte un livret d'une dizaine de reportages sur autant de thématiques et de lieux, afin de partager les réflexions issues de ces rencontres et de montrer la réalité du mouvement ou ce qui passe par le faire-ensemble et la pratique. Le comité de rédaction a proposé également des encarts thématiques afin de mieux s'approprier les références à Peuple et Culture.

C'est autant une trace de ces évènements pour les militant·es du réseau qu'une première approche pour celles et ceux qui souhaitent découvrir Peuple et Culture et son histoire. C'est aussi un plaidoyer pour montrer en quoi l'éducation populaire, pour reprendre les mots d'Andrée Durand, cofondatrice de Peuple et Culture Puy-de-Dôme en 1964 « *est de plus en plus indispensable à notre société, avec la montée du populisme, le racisme, l'écartement des populations, le manque de cercles où se rencontrer ou face à l'intelligence artificielle* ».

Bonne lecture !

1. Joffre Dumazedier est un des co-fondateurs de Peuple et Culture. Reprenant les travaux de la thèse de Philippe Metz, les Éditions La rumeur libre publieront un livre intitulé *Joffre Dumazedier (1915-2002). Engagement, méthode, style.*

LE POUVOIR DES MOTS

1



Pour l'ouverture du cycle de rencontres à l'occasion des 80 ans de Peuple et Culture, rendez-vous à Pont-Croix dans le Finistère avec l'association Strollad La Obra, autour des mots « Peuple » et « Culture » et de l'histoire du mouvement.

Bienvenue à Pont-Croix, ville du Finistère de 1700 habitant·e·s, où Strollad La Obra, association membre de Peuple et Culture, nous invite au premier événement du cycle de rencontres des 80 ans de Peuple et Culture sur le thème du pouvoir des mots : « pourquoi nommer Peuple et Culture au singulier ? Le mot « Peuple » est-il populaire et est-il stable ? Quelles sont les origines et les intentions ? Peut-on encore utiliser ce nom 80 ans après ? ».

Autour d'une place centrale ensoleillée pour nos déjeuners, plusieurs salles des bâtiments d'un ancien séminaire, bâtis puis rénovés au fil des ans – la fondation du couvent des Ursulines remonte au XVII[e] siècle – nous accueillent. C'est aussi là que Strollad La Obra propose, dans une salle nommée « le séchoir », différentes activités artistiques. Cette compagnie de « spectacle vivant polyglotte » active dans le Cap Sizun, accompagne notamment des jeunes de 11 à 25 ans par l'éducation artistique et culturelle : animations à l'année comme le hip-hop, le cirque ou le théâtre, ateliers, accueil collectif de mineurs, ludothèque itinérante, séjours interculturels… « *Des pratiques qui contribuent à faire bouger les jeunes, qui peuvent ensuite réfléchir à d'autres chemins que ceux tracés par leur milieu* », nous

explique son coordinateur, Philippe Goutel. Au programme, pour nourrir un dialogue entre la pensée historique et la pensée contemporaine, des arpentages de textes et débats autour des mots « peuple » et « culture », un atelier de désintoxication de la langue de bois animé par l'association Ressources alternatives, des témoignages de fondateurs et militant·es de Peuple et Culture sur le mouvement et son histoire, la présentation de la pièce sonore *Servir le peuple*, une représentation de la pièce de théâtre *Kakaw*, une visite à Plogoff autour de l'histoire des mobilisations contre le nucléaire…

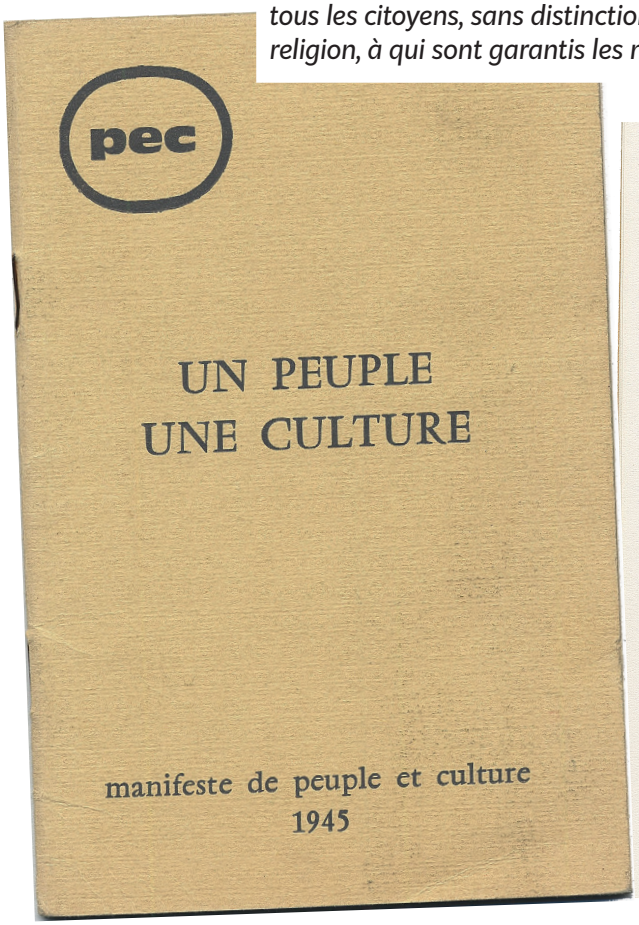
Rendre la culture au peuple et le peuple à la culture

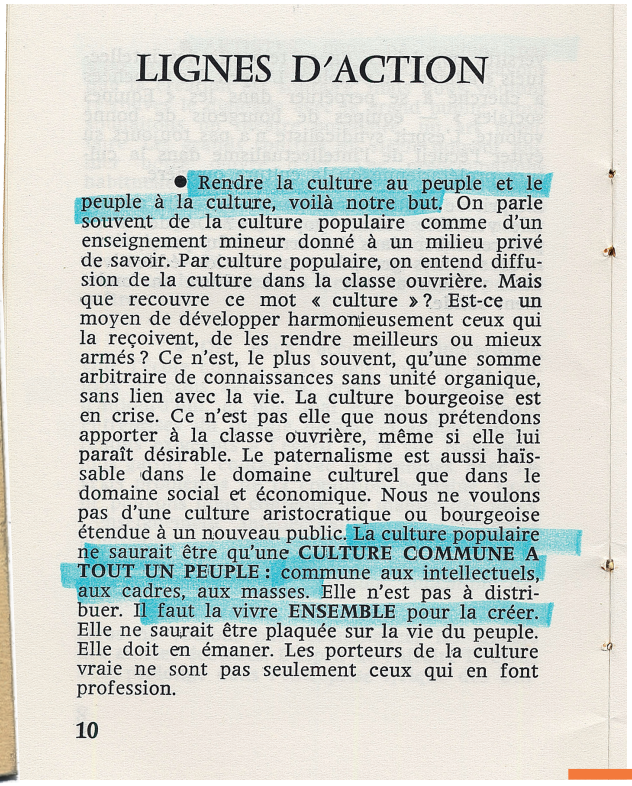
On entre dans le vif du sujet, par une introduction en forme de retour historique. Manée Teyssandier – Peuple et Culture Corrèze – rappelle que le mot « Peuple », pour les fondateurs du mouvement, ne pouvait s'écrire qu'au singulier. « *Ils se disaient héritiers d'une conception qui s'inscrit dans la tradition de la révolution de 1789 et de la convention de 1792 qui proclame une république une et indivisible et dit qu'il n'existe qu'un peuple français composé de tous les citoyens, sans distinction de race ou de religion, à qui sont garantis les mêmes droits* ».

Ils ont par ailleurs vécu l'expérience concrète, dans les maquis du Vercors, d'une union contre l'occupant nazi de différentes catégories de population, comme le rappelle le manifeste de Peuple et Culture : « *ouvriers syndicalistes, paysans, ingénieurs, officiers et sous-officiers, étudiants, professeurs, artistes* »[1]. Quant au mot « Culture », Manée rappelle l'idée centrale des fondateurs, qui réaffirme le singulier : « *nous ne voulons pas d'une culture aristocratique ou bourgeoise étendue à un nouveau public (…) la culture populaire ne saurait être qu'une culture commune à tout un peuple (…) il faut la vivre ensemble pour la créer (…) Tant que la nation restera divisée en classes ou groupes fermés, comment se propagerait une culture commune ? (…) Soyons sans illusion, un prolétaire démuni du nécessaire, un capitaliste riche du superflu, ne participeront jamais d'une même culture* ».

Paul Fayolle, ancien président de Peuple et Culture, rappelle l'approche qu'avaient adoptée les fondateurs à l'époque. Pour l'un d'eux, Joffre Dumazedier, sociologue du loisir et de l'auto-formation, l'idée de départ, c'était « *une volonté politique de réduire les inégalités culturelles entre les classes et groupes sociaux* ». « *Ce que je voulais comprendre, c'est comment pouvaient accéder mes anciens camarades de l'école primaire, devenus maçons, plombiers ou menuisiers aux connaissances que j'avais moi-même acquises au lycée et que je cherchais à leur faire partager le soir au collège du travail de Noisy-le-Sec et dans les réunions des au-*

1. Le Manifeste de 1945 guide les lignes d'action de notre mouvement depuis sa création. Les associations du mouvement se rassemblent autour des principes humanistes qui y sont promus.




LIGNES D'ACTION

● Rendre la culture au peuple et le peuple à la culture, voilà notre but. On parle souvent de la culture populaire comme d'un enseignement mineur donné à un milieu privé de savoir. Par culture populaire, on entend diffusion de la culture dans la classe ouvrière. Mais que recouvre ce mot « culture » ? Est-ce un moyen de développer harmonieusement ceux qui la reçoivent, de les rendre meilleurs ou mieux armés ? Ce n'est, le plus souvent, qu'une somme arbitraire de connaissances sans unité organique, sans lien avec la vie. La culture bourgeoise est en crise. Ce n'est pas elle que nous prétendons apporter à la classe ouvrière, même si elle lui paraît désirable. Le paternalisme est aussi haïssable dans le domaine culturel que dans le domaine social et économique. Nous ne voulons pas d'une culture aristocratique ou bourgeoise étendue à un nouveau public. La culture populaire ne saurait être qu'une **CULTURE COMMUNE A TOUT UN PEUPLE** : commune aux intellectuels, aux cadres, aux masses. Elle n'est pas à distribuer. Il faut la vivre **ENSEMBLE** pour la créer. Elle ne saurait être plaquée sur la vie du peuple. Elle doit en émaner. Les porteurs de la culture vraie ne sont pas seulement ceux qui en font profession.

10

Manifeste de Peuple et Culture

L'ARPENTAGE,
une méthode d'éducation populaire

L'arpentage est une méthode d'éducation populaire qui permet à un groupe de s'approprier collectivement un texte complexe, en le découpant et en le partageant pour en faciliter la compréhension et la discussion. Formalisée par Jean-Claude Lucien dans les années 1990, cette méthode est née au sein du mouvement Peuple et Culture en s'inspirant des clubs de lecture et de l'entraînement mental, deux outils historiques de l'éducation populaire.

L'arpentage se déroule en plusieurs étapes clés. D'abord, un texte est choisi, souvent un ouvrage ou un document dense, que les participant·es souhaitent explorer. Le texte est ensuite découpé en plusieurs parties, chacune confiée à un sous-groupe ou à un individu. Chaque personne lit sa partie, en prend des notes, et prépare une restitution orale. Cette phase de lecture individuelle est suivie d'une mise en commun, où chaque personne présente sa partie, permettant ainsi une reconstruction collective du sens global du texte. Enfin, un débat s'engage pour approfondir les questions soulevées, croiser les points de vue, et formuler des hypothèses et réflexions.

Cette méthode favorise une appropriation active et collective des savoirs, en s'appuyant sur la coopération, l'échange et la créativité des personnes. Elle permet de dépasser les difficultés liées à la complexité des textes et de stimuler une réflexion critique. L'arpentage est utilisé dans divers contextes, de la formation à l'animation, en passant par des ateliers divers. Enraciné dans l'histoire de l'éducation populaire, l'arpentage est un outil vivant, évolutif, qui s'adapte aux besoins et aux contextes des groupes qui le pratiquent. Il incarne une démarche d'émancipation par la culture et la connaissance, en favorisant l'autonomie et la participation active des personnes.

berges de jeunesse», expliquait ce dernier développant alors l'idée «*d'utiliser la langue ordinaire pour accéder au langage spécialisé de la science*». «*Il y a une contradiction entre la riche expérience d'un travailleur manuel et sa capacité de l'exprimer, entre les mots usuels et les mots nécessaires, il y a un écart, il y a un autre écart qui sépare la riche expérience d'un individu de sa capacité de l'analyser, c'est pour réduire ces trois contradictions que je me suis lancé dans la recherche d'une méthode*».

Pour Benigno Cacérès, ouvrier charpentier, historien et autre fondateur : «*nous voulions nous adresser aux plus déshérités, à ceux qui avaient quitté l'école à douze ans. Pour que tous et toutes puissent devenir créateur et participer à la vie culturelle*». L'historien, conseiller ministériel et secrétaire général de PEC, Joseph Rovan (*cf. encadré p. 41*), notait lui, que «*Peuple et Culture se voulait un mouvement de formation, prolongeant au niveau du peuple tout entier, l'ambition de l'équipe d'Uriage*[2]*. Un centre d'éducation ouvrière pour les militants des syndicats et des comités d'entreprise, un ensemble de cours et de colloques ouvrant l'université aux hommes et aux femmes épris de savoir qui n'avaient pas pu poursuivre leurs études. Peuple et Culture offrait aussi des cours d'art dramatique où chacun apprenait à jouer des destins autres que les siens, des ciné-clubs où l'on discutait des œuvres que l'on regardait de manière neuve*».

Un mouvement de formation et d'éducation populaire

Andrée Durand, militante de Peuple et Culture depuis les années 1960 en Auvergne, nous a apporté un témoignage sensible, sur son parcours, comment le mouvement est devenu «*une seconde famille*» et le rôle qu'il a pu jouer dans sa formation politique et celle de centaines d'ouvriers. Elle revient sur l'apprentissage de méthodes d'analyse du milieu avec Jacques Barbichon à Brassac-les-Mines en 1962, sur les formations lors d'universités de printemps et d'été et les échanges avec

2. Lire à ce sujet, *Les origines de Peuple et Culture*, Benigno Cacérès, novembre 1985.

les cadres de pays nouvellement décolonisés, sur les actions menées dans les années 1960-1970 auprès des jeunes travailleurs et travailleuses syndiqué·es – qui disposaient alors de huit jours de congés pour cela – ou encore sur les fonds acquis pour le développement de projets comme le théâtre populaire, les activités culturelles pour les femmes au foyer, les stages d'entraînement mental… (*cf. encadré p. 13*) « *L'éducation populaire me paraît de plus en plus indispensable à notre société, avec la montée du populisme, le racisme, l'écartement des populations, le manque de cercles où se rencontrer ou face à l'intelligence artificielle (…) Les réseaux sociaux d'internet jamais ne remplaceront une assemblée telle que la nôtre aujourd'hui* », estime Andrée Durand.

De fait, le contexte a changé, note Evelyne Menou, ancienne directrice de l'association IPEICC (Montpellier), car « *non seulement la société sans classe n'est pas advenue, mais le socle républicain n'a cessé et ne cesse de se fracturer avec des politiques néolibérales* ». Après une diversité de mouvements sociaux depuis les années 1960 – mai 1968, tiers-mondisme, écologie, féminisme, droits des immigrés et des chômeurs etc., on observe qu'une partie de ces mouvements se concentrent plus sur les questions identitaires depuis une vingtaine d'années. Comment le mouvement est-il bousculé par ces changements, ou les accompagne-t-il ? En 1995, pour le cinquantième anniversaire du mouvement, différentes générations échangeaient autour d'un texte de Jean-François Chosson, historien, militant et ancien président de Peuple et Culture, qui se terminait ainsi : « *pour affronter le XXIe siècle, Peuple et Cultures, avec un S à Culture ?* ».

Se questionner sur l'usage des mots

Se questionner sur l'usage des mots, même de leur singulier ou pluriel, n'est pas un simple exercice de pensée. « *Les mots sont les matériaux qui façonnent nos pensées et nos expressions ; ils transportent avec eux des rapports au monde et sont forgés dans des contextes donnés. Pour tenter de se comprendre réellement, comment faire l'économie de leur analyse* » ?[3] Penser ce que l'on met derrière le mot « Peuple » est ainsi un moyen de construire une pensée commune, une vision politique. Les mots ont un pouvoir performatif et façonnent la réalité, la langue est donc aussi un outil de pouvoir qui peut exclure et servir à dominer. Il est vital de ne pas laisser ce pou-

3. *Le Pouvoir des mots*. Se réapproprier le vocabulaire dominant pour transformer la société. Agence de diffusion et d'information rurales. Juillet 2021.

LA LANGUE DE BOIS et ses antidotes

Depuis longtemps, Peuple et Culture place le langage au centre de ses préoccupations. Les mots ne sont pas anodins : ils structurent notre pensée, nos relations et notre capacité à agir ensemble. Face à la montée des discours flous, des jargons managériaux ou des formulations creuses – que ce soit dans les institutions, les médias ou le monde professionnel – Peuple et Culture développe une réflexion critique et des pratiques pour décrypter, résister et réinventer un langage émancipateur.

Une attention constante aux mécanismes langagiers

Que ce soit à travers l'arpentage, les ateliers d'écriture ou les débats publics, Peuple et Culture interroge les usages du langage. Comment les mots peuvent-ils masquer des réalités, imposer des normes sans concertation, ou détourner le sens des échanges ? Cette vigilance s'inscrit dans une tradition d'éducation populaire, où la maîtrise de la langue est un levier de pouvoir et de transformation sociale.

Inspiré par des travaux comme ceux de Victor Klemperer (*LTI, la langue du IIIe Reich*) ou d'Olivier Mannoni (*Coulée brune*), le réseau propose des espaces pour analyser les discours politiques, médiatiques ou institutionnels, dénoncer les glissements sémantiques qui banalisent l'inacceptable et expérimenter des alternatives : écriture collective, réappropriation des mots, création de contre-récits. À l'heure des *fake news* et des discours clivants, Peuple et Culture défend une utilisation consciente des mots, outillant les personnes pour qu'elles ne subissent pas les distorsions du langage, mais en deviennent actrices.



Cours au Centre d'éducation ouvrière (CEO) d'Annecy (1961)

voir à d'autres. L' « islamo-gauchisme » est-il un concept scientifique et une réalité ? Que traduit l'emploi du mot « ensauvagement », lorsque l'on parle d'immigration ? Pourquoi la « souveraineté alimentaire » prônée par le gouvernement est-elle, au contraire, un renoncement à l'autonomie des peuples et des paysan·nes dans le choix de leur alimentation ? Au cours d'un arpentage, chacun et chacune se réapproprie des définitions, les critique et en forge de nouvelles pour mieux préciser la manière dont le mouvement penserait cette question du peuple : « *le peuple c'est la force, qui, lorsqu'il a conscience de son existence, préside à sa destinée* », « *un ensemble d'êtres humains dont les limites dépendent de la personne qui l'utilise et du contexte* », « *un corps dont les membres sont unis et reliés par du commun : langue, culture, territoire, histoire* ».

L'enjeu, selon la salle, est aussi de lutter contre l'utilisation du mot « Peuple » par les fascismes et l'extrême-droite. « *Il y a une opposition entre la notion de peuple comme idéal, et le peuple qui part des déterminismes sociaux qui le traverse. Le fascisme prend un élément de ce qui constitue le peuple –comme la race ou la religion – porté comme un idéal, et on le présente comme un tout qui le définit… Quand on oublie les groupes, les personnes et les tensions entre ces groupes, cela devient dangereux* » entend-on. Puis « *c'est dans la complexité, avec l'appui de sciences sociales, que l'on doit penser le peuple […] Le peuple doit nécessairement être en mouvement, vivant, de par sa complexité et sa diversité, qui ne peut être simplifiée* ». Enfin, revenir sur ces mots est aussi un enjeu pour la transmission au sein du mouvement avec les nouveaux adhérents, les nouvelles générations et le renouvellement des questionnements.

Le peuple face à la bourgeoisie

Adrien Chevrier, philosophe politique et producteur de documentaires radiophoniques pour France Culture, apporte aussi sa vision du mot « Peuple » en amont de la présentation de sa pièce audio *Servir le peuple*[4], fabriquée en marge d'un travail réalisé au sein de Peuple et Culture Corrèze autour de l'expression « culture populaire ». Une première difficulté du mot « Peuple », c'est qu'il « *peut désigner la totalité d'une partie ou du tout, comme le peuple français ou américain* ». Le peuple était, historiquement, synonyme de prolétaire. Le peuple s'est forgé ou a été pensé en opposition à la bourgeoisie, aux dirigeants, aux élites. Qu'en est-il du « peuple » dans Peuple et Culture, ➡

4. Pièce sonore *Servir le peuple*, prise de son, montage et mixage : Adrien Chevrier



Déjeuner collectif lors de l'événement à Pont-Croix, septembre 2024

hier ou aujourd'hui ? « *Si le peuple est le peuple dans le sens des défavorisés, opposés au pouvoir, il faut noter qu'il existe encore. En France, il y a 5 millions de pauvres. Il y a 13 années de différence d'espérance de vie entre les 5 % les plus riches et les 5 % les plus pauvres. 330 000 personnes sont à la rue et 4,1 millions sont mal-logées. 18,9 % des personnes en emploi sont ouvrier·es*, ajoute Adrien Chevrier. *Des luttes ont aussi fait apparaître ce qui est un peuple : gilets jaunes, bonnets rouges, luttes contre la réforme des retraites, mouvements féministes : le peuple se donne à voir dans la rue, de ce point de vue il n'a pas disparu* ».

LA VIDÉO
Le pouvoir des mots et leur utilisation consciente
28-sept-24
Pont-Croix, Finistère

Alors que la notion « Peuple » – au sens de populaire – et la gauche ou les mouvements progressistes allaient de pair, les mouvements que l'on pourrait qualifier de populaires, comme les Gilets jaunes, sont aujourd'hui plus hétérogènes. On observe en parallèle une explosion du vote populaire, au profit de l'extrême-droite. La notion de « *conscience sociale triangulaire* » forgée par le sociologue Olivier Schwartz explique cela en postulant que le sentiment d'aliénation des classes populaires au sens large se tourne désormais dans deux directions à la fois : contre les dominants et l'enrichissement des plus favorisés mais aussi contre les exclus. « *La culture dominante bourgeoise a contribué à ancrer dans l'imaginaire populaire que la culture du peuple était une culture de l'inculte, alors que la culture bourgeoise incarnait la culture qui devait être dominante, la seule valide et légitime. Il y a un travail à faire pour défaire cette idée. Alors qu'une certaine culture populaire a tout pour défaire la culture bourgeoise : le non-rapport à la consommation, le rapport au collectif dans une société individualiste, la redistribution des richesses, le rapport au vivant…* », ajoute Adrien Chevrier. Il appelle enfin à dépasser l'idée qu'un peuple soit le regroupement d'un certain nombre de groupes sociaux et d'avoir une approche comptable, critiquant la disparition du « Peuple » au profit de « la population » et d'approches comptables, gestionnaires et appelant à délaisser certaines approches sociologiques pour penser le peuple comme une notion programmatique et politique.

De quoi faire bondir le sociologue Manuel Boucher – Peuple et Culture Normandie-Seine, qui rappelle que le mouvement a été formé par la contribution de sociologues ou de personnes formées à la science sociologique. « *J'aurais aimé que l'on s'appuie sur diverses analyses et pas un point de vue. J'attends du débat contradictoire. On parle de peuple, on n'a pas cité la Constitution de 1958. Qui vote ? C'est le peuple français ?* ». Réflexion à laquelle certain·es répondent « *mais que faire de ceux qui ne votent pas* » ? Ou qui vivent en France mais n'ont pas le droit de vote ?

D'autres interviennent sur les nombreuses références à des auteur·rices. « *J'ai lu des philosophes : des gens qui passent leur temps à citer des auteurs, mais ça serait quand même plus simple s'ils expriment ce qu'ils pensent eux-mêmes et avec leurs mots* », « *cela peut exclure de la culture* » ou au contraire « *ce qui fait Peuple et Culture, justement, c'est cette capacité à pouvoir débattre en s'appuyant sur des auteurs, des textes…* ». « *Si la langue est un marqueur, si elle peut exclure ou être un instrument de domination, quel travail mené dans nos associations ? S'aider les uns et les autres pour faire face à ces différents registres de langue ?* », entend-on encore. Si les débats sont lancés, le temps manque, mais l'envie d'argumenter, de contredire, de préciser, est là ! La transmission, au-delà de l'histoire de Peuple et Culture, est aussi celle de l'éducation populaire et de ces approches d'auto-formation, de critique et de remise en question permanente du sens de l'action, comme des mots.

Cet article a été rédigé par Fabrice Bugnot, *Transrural Initiatives*

REPOLITISER LE TEMPS LIBRE, UN JEU D'ENFANT ?

2



Deuxième halte du jubilé autour de Peuple et Culture Rhône-Alpes, du 11 au 13 avril à Grenoble où l'accent a été mis sur un florilège de propositions culturelles pour investir collectivement le temps libre.

L'arrivée à Grenoble est toujours grandiose et bucolique : une balade ferroviaire où défilent les paysages de petits vallons et grandes montagnes décorées de parcelles de champs et de forêts tirées à quatre épingles. Je rejoins Grenoble pour une « ***Balade à travers le temps : florilège de propositions culturelles pour repolitiser le temps libre*** » du 11 au 13 avril 2025, deuxième épisode de la saga des 80 ans de Peuple et Culture. Voilà ce que nous annoncent les associations organisatrices : Accueil Paysan, Agora Peuple et Culture, Coodevad et la Maison des Jeux.

Petite visite au musée de la Résistance de l'Isère à mon arrivée. Je voulais y faire des recherches sur l'École nationale des cadres d'Uriage (*cf. encadré p. 15*), devenue lieu prisé du thermalisme, un peu plus haut dans les montagnes. J'aurais voulu y consulter *Le manifeste pour un humanisme révolutionnaire* composé par Joffre Dumazedier – parmi les historiques cofondateurs de Peuple et Culture avec Bénigno Cacérès – quelques semaines avant la Libération. Erreur de ma part, ces documents se trouvent aux Archives départementales de l'Isère. On va pouvoir se rattraper, Guy Saez reviendra sur cette histoire dès le lendemain.



Proposition de documentaires autour du temps libre dans un espace aménagé pour l'occasion

Destination **Agora Peuple et Culture** à Voiron

Nous sommes accueillis par Lucie Robin, coordinatrice d'Agora Peuple et Culture, à Voiron. Cette association a été créée par des militantes et militants de Peuple et Culture Isère qui avaient trouvé à l'époque un peu trop dense l'offre d'activités à destination des habitant·es de Grenoble. Cela les avait décidés à créer des activités culturelles en milieu rural à quelques dizaines de kilomètres de la capitale alpine.

Rendez-vous dans la maison des associations, un magnifique bâtiment, ancien hôtel de ville rénové. Lucie y a son bureau entouré de nombreuses salles destinées à accueillir réunions et activités associatives. La voix de l'animateur du club de danse résonnait dans les couloirs. Michèle avait porté de savoureux samossas. Ses camarades avaient amené chips, cacahuètes, tartes salées, boissons et gâteaux pour un rapide repas partagé et de sympathiques échanges. D'autres adhérent·es allaient nous rejoindre.

Projections nomades

La réunion pouvait commencer. Il s'agissait d'une séance de travail sur les projections nomades de cinéma atypique en pays voironnais. Une programmation au cœur des activités qui font le succès de Agora Peuple et Culture. Cette année le thème retenu est Corps Accords. On y projette des films : un où une jeune iranienne déploie ses souvenirs d'école dans les plis de son ancien uniforme. Dans un autre, Hafsia, étudiante en histoire de l'art, fait un exposé sur « La grande odalisque ». Ou encore, une fiction sur la mode et des sujets sur la paternité et la filiation, autant de thèmes prétexte à des rencontres, débats et soirées conviviales. Environ tous les quinze jours, une douzaine de personnes se réunissent pour débriefer des dernières soirées de projection et préparer l'animation des suivantes. Des propositions singulières pour un cinéma hors norme qui bouscule les regards, le sien, celui des autres, tout en offrant de nouvelles visions du monde.

Retour à Grenoble, **Maison des Jeux**

Le lendemain, j'arrive à Grenoble où je me rends à La Maison des Jeux, qui accueille les trois journées et soirées de cet anniversaire. Là, c'est également un bâtiment municipal qui leur est totalement dédié. Une ancienne école maternelle au centre de la ville sur les berges de la rive droite de l'Isère. Le quartier Saint Laurent, témoin des immigrations italiennes, où s'alignent de belles façades d'immeubles colorées. Perchés aux deux extrêmes du quartier, deux parcs nous invitent à la balade. Ludo Labrune, animateur culturel de La Maison

des Jeux, nous accueille avec de nombreuses personnes militantes, salariées ou bénévoles s'activant pour préparer la conférence, l'espace ressource-cocooning avec des livres et documents à disposition du public. On nous prépare tisanes et sirop de La Plume de l'Oiseau chambre et table d'hôte Accueil Paysan. De son côté, Agora Peuple et Culture installe la projection de courts-métrages à déguster en bullant dans un décor de camping avec chaises longues à volonté. Dans un autre espace se prépare un atelier du nom savant de cyanotypie un croisement de tirage photographique et de peinture en décalcomanie… Prenons le temps, il est libéré !

Des îlots de refuge pour la démocratie participative

Peuple et Culture est cet archipel d'associations qui en fédèrent d'autres sur leurs territoires au gré des évènements. Ce sont des îlots de refuge où la démocratie participative est à l'œuvre, où des trois termes de la devise républicaine on retient surtout la fraternité : de genre, de génération, de style de vie.
À la Maison des Jeux, la formule inoxydable du Manifeste de Peuple et Culture : « rendre la culture au peuple et le peuple à la culture » est restée vivace. La culture s'y entend dans ses multiples dimensions : activités sportives, de plein-air, les traditions culinaires, les langues, les expressions artistiques… La culture y est une quête, une conquête de tous les jours, comme le pain, la Maison et ses jeux, sont une invitation au partage. Pour les militant·es de ces associations, la culture populaire est loin d'être une vieille lune, c'est du présentiel, du charnel, du collectif. Les greniers, armoires, ateliers et étagères de la Maison contiennent des dizaines de ces jeux dits de société. Jeux des traditions et civilisations du monde, en bois, en carton, en plastique, il y en a pour tous les âges, toutes les imaginations… fertiles. Au milieu des temps forts, on s'installe aux tables de jeux prévues. Les bénévoles sont là en nombre, l'association compte 500 adhérent·es ! On y joue pendant dix, vingt minutes ou plusieurs heures, le temps a définitivement suspendu son vol. Il s'est libéré, on nous le prendra plus. En fin d'après-midi, la Maison des Jeux se met en ébullition, la salle de jeux se transforme en salle de conférence où arrive petit à petit un public de militant·es et de personnes curieuses.

Repolitiser le loisir ?

Claude Carrara, cofondateur et salarié de la Maison des Jeux, présente les trois journées de Balade à travers le temps qui allaient se faire à plusieurs voix avec les représentant·es de nos autres hôtes. Un peu d'histoire rapide de leurs associations et de ses liens avec l'Union Peuple et Culture. C'est un passage de relais avec l'évènement de départ de cet anniversaire des 80 ans. Après la conférence d'ouverture de Guy Saez deux courts métrages

L'ENTRAÎNEMENT MENTAL : une gymnastique de l'esprit pour agir

Concrètement, l'entraînement mental (EM) propose une démarche progressive. Chacun·e prend connaissance et conscience des « opérations mentales », comme énumérer, décrire, comparer, distinguer, définir, qu'il ou elle effectue. L'EM propose d'organiser la démarche intellectuelle par la maîtrise de phases qui organisent la construction de la pensée – représentation de la situation, poser le problème à partir des points de vue pour dégager les aspects et les contradictions, chercher les explications pour trouver des solutions et prendre des décisions éclairées. C'est une démarche dialectique pratiquée en groupe. Cette méthode a été conçue par Joffre Dumazedier afin de lutter contre les inégalités culturelles, pour donner les outils intellectuels à ceux et celles qui n'ont pas pu bénéficier d'un enseignement secondaire. C'est une des premières méthodes de formation des adultes conçue hors du modèle scolaire. Formalisée à Uriage, utilisée pour la formation des maquisards, elle a été diffusée dès la fondation de PEC à Grenoble. Emblème de l'éducation populaire, enrichie par les apports des sciences sociales, elle demeure un outil précieux pour la formation de chacun·e et notamment des militant·es associatifs et syndicaux. Aujourd'hui, face à la surinformation et aux manipulations, cette approche reste un outil précieux pour penser par soi-même et agir en conscience.

1. *Extrait d'un article écrit par Guy Saez dans un ouvrage sur l'École des cadres d'Uriage publié par le Musée de la Résistance et de la Déportation, nov 2017.*
2. *Mot latin qui désigne le loisir studieux, le repos fécond ou le temps libre consacré à l'élévation de l'esprit»*

sont proposés par Agora Peuple et Culture : *Le facteur Humain* et *Train de vie*.

L'héritage des Universités Populaires de la période du Front Populaire

Guy resitue la naissance de Peuple et Culture à 1944 ; au moment où dans le travail des commissions des Résistants dans le Vercors, au sein du Comité Départemental de Libération Nationale, une équipe autour de Dumazedier réfléchissait à ce que pouvait devenir une organisation des loisirs après la Libération. L'appellation Peuple et Culture avait été reprise par Dumazedier pour désigner son programme d'éducation. C'était un héritage des Universités Populaires de la période du Front Populaire désignant « *un groupe de travail pour organiser à destination des syndicalistes et des militants de gauche un centre d'éducation ouvrière et une série de conférences sur les thèmes d'actualité. En mars 1936, la conférence où s'exprime Frédéric Joliot Curie fait connaître le nom de Peuple et Culture. D'autres personnalités de gauche se succéderont, dont André Philip [La République des Jeunes qui donnera en 1948 la naissance de la Fédération des MJC], de sorte que Peuple et Culture est alors indissociablement lié aux combats politiques du Front Populaire et à la tradition de l'éducation populaire.*[1] »

En revenant sur la façon dont se transmet et s'écrit l'histoire, Guy met en exergue les problèmes que pose l'approche mémorielle. Cela avait déjà été dans ses préoccupations quant il avait créé à Peuple et Culture, dans les années 1980, une commission baptisée *Histoire et mémoire*. Cela est tellement précieux aujourd'hui, où se répandent des vérités alternatives.

Guy fait le lien entre la notion de développement culturel, autre héritage direct de Dumazedier devenu sociologue dirigeant une équipe de chercheurs au Centre national de la recherche scientifique (CNRS). Cette notion de développement culturel ressemblait peut-être trop pour ses opposants au développement économique des Trente Glorieuses. Elle sera reprise par le ministre des Affaires culturelles (1971-1973) Jacques Duhamel et son administration comme une orientation principale de sa politique. Pour Guy, cela prolonge également les perspectives de développement culturel et intellectuel par la méthode d'entraînement mental *(voir encadré p. 13)* popularisée par Peuple et Culture dans de nombreux stages. Elle sera pendant des années un trésor de guerre, qui formera des centaines d'animateurs et de stagiaires de tous horizons, des milieux associatifs à ceux des entreprises ou de l'éducation nationale.

Formation tout au long de la vie

Les thèmes de la formation tout au long de la vie, de la formation continue ou permanente (avec la loi de 1971 promulguée par Jacques Delors), avaient été précédés par l'élaboration de politiques publiques autour de l'animation et des équipements socioculturels. Tous ces sujets évoqués par Guy Saez, ont émaillé l'histoire de Peuple et Culture. Du point de vue de notre conférencier, cette institutionnalisation du socio-culturel devait marginaliser l'éducation populaire. Cette analyse lui vaudra quelques différends avec Dumazedier qui avait agi dans d'autres commissions, celle du Commissariat du Plan notamment, pour la construction d'équipements, voire d'encadrement des populations pendant leur loisir. *Pouvoir culturel et société éducative*, l'ouvrage de 1974 de Dumazedier défendait au contraire la possibilité d'une liberté retrouvée par la création de Conseils de développement culturel, qui s'exprime dans les liens entre les mouvances associatives et institutionnelles.

L'intervention de Guy est illustrée d'un pas de côté par deux courts-métrages, l'un sur le taylorisme cause de grandes « *souffrances au travail* » et le second sur l'apprentissage mutualisé. Suivent des échanges et débats, puis un buffet dînatoire. Guy insista sur l'émergence d'une so-

Université d'été d'Houlgate, 1960



ciété qu'il qualifierait aujourd'hui volontiers de société créative, ou plus expressive, que tout simplement éducative, comme l'appelait de ses vœux Joffre Dumazedier.

Otium² du Peuple ?

Dans les débats remonte cette préoccupation de laisser du temps libre aux gens. Un temps qui n'est pas mort, vide, inutile ou ennuyeux mais qui, à l'opposé d'un temps de cerveau disponible au marché mondialisé, donne les moyens d'exprimer sa créativité. D'autres participants évoquent le « *taylorisme des jeux vidéos* ». N'est-on pas là aussi dans des actes répétitifs à souhait, où l'on se laisse happer, téléguidé par des outils numériques, des séries, qui occupent l'espace et le temps de vie. Que font les utilisateur·rices d'écran accaparés par leur portable, occupés sur leurs écrans lumineux, pour certains pendant plusieurs heures par jour ? Contrairement à ce qu'on pourrait penser, on observe que le temps occupé par ces activités est de même durée que ce soit pour les jeunes gens ou pour les adultes.
Ces questions seront reprises le lendemain dans une séance dite « d'arpentage » (*voir encadré p.7*). Pour cet après-midi, ce sera *L'otium du peuple. A la reconquête du temps libre* de Jean-Miguel Pire.

Arpentage, atelier d'écriture et balades avec **Accueil Paysan et Coovedad**

Finalement, quel est cet Otium du peuple ? La séance d'arpentage nous apprend que c'est un temps à soi, un temps ipsatif disait Dumazedier (sociologue du loisir pourtant jamais cité par l'auteur), un art de la connaissance de soi, des autres et de la cité. Il ne s'agit pas moins que d'inventer de nouveaux jeux, un loisir fécond que la pensée antique hissait au sommet des activités humaines. Un retrait salutaire qui permet de découvrir la sagesse et la vérité, loin des bruits et de la fureur du monde, la possibilité d'une nouvelle éthique de vie en commun. Une philosophie de vie qui ne se laisserait plus consumer ni consommer par les produits imposés par l'industrie des loisirs mais ferait place à la créativité personnelle et collective.
« *Les jeux sont ouverts. Les enjeux sont là* ». Par cette formule dont il a le secret, Nikos Précas pose le décor. Sociologue, poète, ancien élève de Dumazedier, qui sera son directeur de



URIAGE : Lieu d'expérimentation et de résistance préalable à la fondation de Peuple et Culture

Joffre Dumazedier a rencontré très tôt l'injustice de l'accès aux savoirs « savants » par les milieux défavorisés. Lui a pu bénéficier d'une bourse pour étudier au lycée Voltaire et acquérir une expérience éducative notamment dans le mouvement des auberges de jeunesse. Après la défaite de 1940, il anime un centre de travailleurs sans emploi. Il est alors appelé par Dunoyer de Ségonzac pour participer à l'l'École des cadres d'Uriage pour former les futurs cadres de la France suite à la défaite contre les nazis.
À Uriage, on ne se contente pas d'encadrer les corps. On éveille les consciences : analyse des sociétés, réflexion sur l'engagement, pratique du débat. L'école prône une formation intégrale – physique, morale, intellectuelle – où chaque personne apprend à penser par elle-même pour agir. C'est là qu'il concrétise ses hypothèses pédagogiques, notamment avec Benigno Cacérès en ce qui concerne l'entraînement mental. Derrière sa façade officielle, l'école devient un foyer de résistance. Elle est dissoute en 1942. Dumazedier, Cacérès et d'autres camarades accompagnent dans la Résistance des réfractaires au Service du travail obligatoire (STO) dans les maquis du Vercors. C'est imprégné de ces idées qu'il fonde, suite à la libération de Grenoble, avec Cacérès et d'autres camarades issus de la Résistance locale, le mouvement Peuple et Culture porteur d'un projet global de formation. Le Manifeste sera publié en 1945, un premier cours d'entraînement mental sera diffusé en 1946 par le centre d'éducation ouvrière de Grenoble. Pour Dumazedier, Uriage révèle un besoin crucial : former des personnes capables de résister, de créer, de s'organiser. Après la guerre, il transpose cette vision dans Peuple et Culture, avec des méthodes actives et une ambition claire : rendre le peuple acteur de sa propre émancipation. L'école d'Uriage, bien que brève (fermée en 1942), laisse une trace durable : l'éducation n'est pas neutre, elle est un combat. « *Uriage nous a appris que la culture, c'est d'abord l'art de se tenir debout.* », considérait Joffre Dumazedier.

thèse, Nikos est surtout un praticien qui a animé quantité de formations en direction des animateurs de l'éducation populaire. L'ancien président de Coodevad pose LA question centrale :
« *Est-ce que le temps libre libérera l'Homme, la terre, la vie, ou bien fera place à des individus au cerveau disponible, bouffi de leurs petites satisfactions, accro à leur propre plaisir, isolé et manipulable à merci ? (...).* Et plus loin, il nous enjoint à redevenir comme « *des apprentis, comme les fondateurs de Peuple et Culture d'il y a 80 ans. Chaque mot serait nouveau. Nous ferions la fête à chaque mot jusqu'à ce qu'il parle depuis ses racines. Et surtout nous parlerions de temps libéré, car il est indispensable de le libérer à nouveau.* »
Là est notre travail ! « *Nous avons le temps qu'il faut. Il est peut-être temps de le retrouver. Nous n'avons pas tous les jours 80 ans.* »[3]
Accueil Paysan rejoint Nikos Précas en appelant, comme l'avait déjà fait Dumazedier, à une véritable révolution du temps libre, qui dépasse joyeusement et sobrement l'opposition travail-loisir. Leur concept d'agrotourisme signifie pour eux qu'« *en ouvrant leur ferme, ces paysans ne proposent pas seulement un hébergement, mais un véritable partage de leur mode de vie, marqué par une temporalité différente, rythmé par les cycles naturels, les saisons et le vivant.* » Dans ces espace-temps alternatifs une évidence paysanne éclaire leur démarche, nous montre le chemin : le temps des semailles n'est pas celui de la récolte. « *Le rapport au temps n'est pas celui de la performance et de l'immédiateté, mais celui de la patience, de l'observation et du soin.* »

Herbes folles

Par petits groupes d'une dizaine de personnes, on est invité à passer sa matinée en déambulant dans les installations de courts-métrages ou de conversations sonores, une lecture de textes de plusieurs penseurs sur le temps libre ou libéré. Joffre Dumazedier, Lydie Salvayre, Thierry Paquot, Hélène L'Heuillet, Léon Blum vous parlent ou vous sont lus et portés à vos oreilles, vos sens et votre réflexion...
Ou alors on vous emporte en balade botanique dans la ville à la découverte des plantes sauvages, celles qu'on dit mauvaises herbes. Des plantes urbaines présentant de merveilleuses vertus pour la santé, se nourrir, faire de la vannerie... Je me suis régalé à les déguster en beignets offerts par l'Embellie Paysanne et son incroyable food-truck artisanal, là-haut, sous le Musée Dauphinois et la basilique de Sainte-Marie-d'en-haut. L'histoire du jardin des Cairns qui niche en terrasse sous le Musée est incroyable : jardiner entre amis, cultiver fleurs et arbustes, fourrés et maraîchage, au beau milieu de la ville dans un espace protégé. Paillage, compostage, mare, four à pain... tout ça « *géré et jardiné collectivement* ». Autre possibilité de balade peut-être plus philosophique, poétique, politique ou historique animée par Coodevad dans un autre jardin, celui des Dauphins juste au-dessus de la Maison des Jeux. C'est un Jardin royal avec (comme l'ont baptisé les Grenoblois) son « château de la folie » porté par une riche histoire patrimoniale depuis le XV[e] siècle. Dans cet autre dédale de pentes et de terrasses, Coodevad propose un atelier d'écriture dont elle a le secret.

Prolonger les échanges

Après les émotions de la veille lors d'un gigantesque apéro-concert au beau milieu du jardin de Cairns, un brunch royal était offert à la Maison des Jeux. Nous avions le loisir de nous retrouver pour prolonger nos échanges et en entamer d'autres, tout cela dans cette ambiance d'université populaire permanente des rencontres de Peuple et Culture. Claude me raconta cette histoire étonnante de sa présidence à la création de Coodevad, alors qu'il était mécanicien et venait de se former à l'animation. Comme pour Cacérès les deux rivages des travailleur·euses intellectuel·les et manuel·les se rencontraient... Quand la fédération régionale des MJC de Rhône-Alpes déposa brusquement le bilan avec des sessions de formation en cours, avec quelques camarades, ils et elles décidèrent de créer une nouvelle association pour maintenir les formations. Malgré un temps très court, avec uniquement l'été pour trouver des solutions, la rentrée des formations se fera sans encombre à l'automne, grâce à son réseau de contact, notamment le soutien et les ressources précieuses de Nikos Précas. Quelques minutes après le départ de Grenoble, le train s'enfonçait dans un paysage parsemé de volutes passagères ou plus chargées de nuages. Prochaine étape Montpellier, où les associations de Peuple et Culture en Occitanie ont choisi comme titre pour annoncer leur manifestation « *La culture n'est pas à apprendre il faut la vivre pour la créer* », nouvelle phrase extraite du Manifeste de 1945.

3. *Avec son accord je me suis permis de légèrement le paraphraser. Lisez-le plutôt dans la petite brochure éditée et distribuée pour l'occasion, par son association.*

LA VIDÉO
Balade à travers le temps - Florilège de propositions culturelles pour repolitiser le temps libre
11-13 avril 2025
Grenoble, Isère

LA CULTURE N'EST PAS À DISTRIBUER. IL FAUT LA VIVRE ENSEMBLE POUR LA CRÉER

3



Les volontaires du parcours Art Ensemble de l'association IPEICC proposent aux visiteur·euses de la journée un atelier de pratiques artistiques.

Quelle spécificité de Peuple et Culture dans son rapport à l'éducation populaire et à l'action culturelle ? C'est l'une des questions centrales lors du troisième épisode de la saga du jubilé à Montpellier avec Peuple et Culture Occitanie, le jeudi 12 juin.

Retard à l'allumage : train retardé. Puis finalement le départ vers Marseille à destination de Montpellier est annoncé. Aller vers le sud est toujours un plaisir, surtout pour le passage qui longe la grande bleue entre Béziers et Sète. Là où la mer se confond avec les étangs de Thau pour faire un dancefloor pour la revue des flamants roses. A la sortie d'Agde, nous voilà bloqués, le train en équilibre sur le pont du fleuve Hérault. L'attente est longue, j'arrive à Montpellier avec deux plombes de retard... Le maître mot de l'histoire est donné : s'adapter.

Je retrouve Olivier Halet, Lionel Corby et Fathia Schlicht de i.PEICC sur une terrasse de restaurant. Ce noyau militant est l'embryon rayonnant d'un réseau Peuple et Culture Occitanie

qui s'est constitué pour cette journée anniversaire prévue le lendemain. Pour compléter la liste des associations organisatrices, il faut nommer Peuple et Culture Gard (Nîmes), La Boutique d'écriture (Montpellier) et NegPos (Nîmes). On est au complet. Le thème retenu pour la journée est résumé par une sorte d'aphorisme tiré du Manifeste « *La culture n'est pas à distribuer ; il faut la vivre ensemble pour la créer !* » Le forum anniversaire annoncé se tiendra au Carrousel sur le cours Gambetta avec au menu : tables rondes, ateliers, conférences, expos.

Cette arrivée à Montpellier fut aussi un grand moment de rencontre avec DGIZ, poète slameur, vocalchimiste, diseur urbain, rêveur du quotidien. Il sera chargé des intermèdes, improvisant, jouant en interaction avec le public.. Un second personnage parmi nos convives invités au repas du soir, Jean-Marc Adolphe, autre joueur de mots qui avait participé aux lointaines origines de Peuple et Culture à Montpellier en créant un mensuel culturel régional, *Strapontin* (premier numéro en 1983). Puis il fondera la revue *Mouvement*, une référence en danse contemporaine. Il anime un journal en ligne : *Les Humanités*.

Radio Peuple et Culture : la confrontation des générations

C'est par un média, la radio *Lokko*[1], diffusé également sur internet que commence tôt le matin notre journée... Dans les studios, Valérie Hernandez, qui officiera tout au long de l'après-midi pour animer le forum anniversaire au Carrousel, est dans la place. Le magazine *Culture & société* fera l'objet d'un podcast diffusé dans la foulée. Derrière les micros, une rencontre impromptue entre Jean-Marc Adolphe qui se prêtera au jeu des questions et Maxime Boitieux, coordinateur national de Peuple et Culture. Nos deux camarades, deux générations de militantisme, seront interrogés sur leur histoire de Peuple et Culture et celle de l'éducation populaire. Une définition introuvable ? Raymond Aron[2] se posait la même question en qualifiant les événements de 1968 comme une « *révolution introuvable* ». Valérie fera de la question d'une définition introuvable pour l'éducation populaire son fil conducteur pour l'ensemble du forum. Voyez la présentation du podcast qui reprend les thèmes de la journée : « *Il [y] est question du Manifeste fondateur de 1945 [...] : un héritage considérable, à honorer et interroger tout à la fois. De la notion du temps, au cœur de cette pédagogie vivante, à celle des rapports entre éducation populaire et culture institutionnelle. Les nouveaux défis auxquels fait face Peuple et Culture : la prégnance des réseaux sociaux, les formes d'interactions chez les jeunes. Enfin des différentes formes du renouveau actuel de l'éducation populaire.* »[3]

Au micro de l'émission, Jean-Marc nous confie qu'il est un enfant de l'éduc pop. Il a grandi dans une Zone à urbaniser par priorité (Zup) où grâce aux moyens offerts par la caisse d'allocation familiale, il avait pu profiter des tous premiers ateliers audiovisuels dans sa MJC, en dehors de l'école... C'est cette éducation informelle ou non-formelle surenchérit Maxime, qui occupera au fil des années tous les temps, tous les espaces de la vie de ceux, pour et avec qui, elle offre des possibilités d'épanouissement, d'émancipation, que nous dirions aujourd'hui « *participative et citoyenne* ». Pour Jean-Marc, le but est de faire ensemble, de co-construire grâce et avec nos différences de genre, de provenance, de génération... ce qui s'appelle toujours aujourd'hui : la République (pas moins !). Chacune, chacun est porteur de morceaux de cette merveilleuse mosaïque qui s'appelle la culture, ou « *le partage du sensible* », comme dirait Jacques Rancière[4]. Voilà ce qui nous occupe !

Nos deux complices faisaient aussi le rapprochement avec notre actualité où sévit une dictature de l'image, tout en organisant une pénurie, un manque de faire savoir, de faire voir, de sens critique... La bonne nouvelle, c'est que nous assistons à une sorte de revival de l'éduc pop où l'on retrouve la formule chère à Peuple et Culture « *Vivre et agir dans la complexité* ». Nos deux camarades ont insisté sur la nécessité impérieuse de revenir sur des pratiques de l'éduc pop surtout pour celles et ceux qui n'en connaissent pas l'histoire. Comme disait le poète Bernard Noël cité par Jean-Marc Adolphe : « *rien n'existe tant que nous en ayons fait l'expérience* ». Maxime résume sa pensée de quelques mots : l'éduc pop c'est les Zones à défendre (Zad), les Gilets Jaunes, Strollad La Obra en Bretagne, ou la Maison des Jeux à Grenoble, elle est politique mais jamais partisane[5]...

1. *Les agités du local* est un média passionné qui s'occupe de la culture et de la vie en société. Média indépendant, de territoire, nouvelle génération, *Lokko* veut se différencier de « *la pluie acide des médias du net* » dixit une auditrice.
2. Raymond Aron est un des grands intellectuels du XX[e] siècle. Personnage inclassable, journaliste, sociologue, historien, philosophe... Voir *Le Spectateur engagé*, un livre qui rassemble ses entretiens avec Jean-Louis Missika et Dominique Wolton, paru en 1981 aux éditions Julliard.
3. Extrait de la présentation du podcast.
4. Jacques Rancière est un des grands philosophes contemporains investi notamment dans des travaux sur l'esthétique et la politique. Professeur d'université, il a été très présent à la nouvelle Université de Vincennes aux côtés de Michel Foucault, Alain Badiou ou Gilles Deleuze.
5. *Retrouvez l'intégralité de l'émission sur le site de radio Lokko.*

Bienvenue au Carrousel : situation du mouvement et histoires d'associations

En arrivant sur notre nouveau terrain de jeux, au Carrousel, où se tient le forum de l'après-midi, tout le monde est très concentré pour réussir l'installation des différentes propositions dans des espaces contraints. Ça fourmille de partout pour trouver la place pour les ateliers de linogravure, de cyanotypie, pour la frise historique et les tables d'archives, pour une expo participative qui relate un arpentage culturel et artistique du manifeste de Peuple et Culture, l'accueil du public et l'installation des tables rondes... C'est le bazar mais on s'adapte, il y a de l'énergie militante à revendre, la magie opère !

A l'heure dite, les associations organisatrices ouvrent l'après-midi en resituant les enjeux qui avaient déjà été évoqués dans l'émission du matin. On retrouve également Valérie en compagnie de Line Colson, Maxime Boitieux et de Jean-Marc Adolphe. « *L'improvisation c'est d'être prévu au programme* » (Bernard Lubat[6]) et c'est ce que nous allons vivre tout au long de cette journée. Les mots vont rebondir entre les propositions des intervenants et celles du public, dans cette « poétique de la relation » où, entre les trois séquences de l'après-midi, la musique va porter les mots ou le contraire avec Dgiz et sa contrebasse.

Fêter les 80 ans de PEC, ce sont des enjeux de transition nous annonce Maxime. Transition et transmission sont au cœur de la manifestation. Transmettre, s'ouvrir, s'allier avec d'autres, être des passeurs d'histoire, pour construire de

6. Bernard est artiste musicien fondateur de la Compagnie et du Festival d'Uzeste Musical (Gironde). Un autre de ses aphorismes : transformons le souci en souci de la transformation... Voir aussi *Manifeste des œuvriers*, Pour renouveler la pratique des métiers manuels, du geste le plus simple à l'exercice le plus savant. Acte Sud/Les liens qui libèrent 2017.

L'ÉDUCATION POPULAIRE, une définition introuvable ?

1945 2025

Peuple & culture

Issue de la Révolution, des luttes ouvrières et de la Résistance, l'éducation populaire se distingue radicalement des autres formes d'éducation. Contrairement à l'éducation formelle (l'école, avec ses programmes et diplômes), à l'éducation non formelle (les activités associatives structurées) ou à l'éducation informelle (les apprentissages spontanés du quotidien), elle refuse d'être enfermée dans un cadre unique. Son essence ? Transformer l'individuel en collectif, et le savoir en pouvoir d'agir.

Benigno Cacérès, l'un des fondateurs du Mouvement, dans son *Histoire de l'éducation populaire* (1964), fait remonter ses origines au rapport de Condorcet « *sur l'organisation générale de l'instruction publique* », présenté en avril 1792 à l'Assemblée législative. Plus tard, Jean Macé rédige le manifeste de la Ligue de l'enseignement « *pour faire cesser l'ignorance du peuple* ». C'est dans cette mouvance que s'est créé Peuple et Culture en 1945, avec la vision d'une culture « *qui ne tend pas seulement à interpréter le monde, mais à le transformer* », et en proposant des méthodes pour mener à bien ce projet.

Pour Peuple et Culture, l'éducation populaire est liée aux luttes contre les inégalités sociales et culturelles, aux transformations et conquêtes sociales. Elle permet à chaque personne, dans un développement de ses pratiques culturelles et dans un cadre collectif, d'acquérir le « pouvoir d'agir ».

Son champ d'intervention est extrêmement vaste, en fonction de l'évolution des problèmes sociétaux – de nature très diverses – auxquels nous sommes confrontés, et de l'émergence de pratiques culturelles innovantes à chaque période. Comme le disait Joffre Dumazedier : « *L'éducation populaire est un courant, pas un réservoir.* »

Sa polysémie n'est pas un hasard, mais une force dynamique : elle s'adapte aux contextes, des quartiers populaires aux campagnes, des ateliers d'écriture aux luttes écologiques. Là où l'école sépare savoirs et vie, où le non-formel se contente d'animer, l'éducation populaire politise les expériences. Un débat sur l'alimentation devient un levier pour questionner les systèmes agricoles ; une randonnée, l'occasion de décrypter les rapports de domination sur un territoire.

Certains militent pour une définition précise, craignant la dilution ou la récupération par les institutions. D'autres y voient un atout : ce flou permet d'innover, de résister aux étiquettes, et d'inclure des pratiques aussi variées que l'arpentage, les universités populaires, les jardins partagés ou les médias libres.

RÉSEAUX SOCIAUX :
un enjeu pour l'éducation populaire

Pour Peuple et Culture, les réseaux sociaux ne sont ni à rejeter ni à idéaliser, mais à investir comme un espace de lutte et d'apprentissage. Ces plateformes, où se jouent aujourd'hui des rapports de pouvoir et des combats idéologiques, offrent des opportunités inédites pour mobiliser, donner la parole et créer du commun – à condition d'en maîtriser les mécanismes et d'en déjouer les pièges.

Les réseaux permettent de démocratiser l'expression et de fédérer des collectifs. Des mouvements comme les Gilets jaunes ou les luttes écologistes ont montré comment les réseaux sociaux pouvaient servir à organiser des actions, partager des savoirs militants, ou rendre visibles des causes ignorées par les médias traditionnels. Pour Peuple et Culture, ces outils prolongent des pratiques historiques. Ils offrent aussi des moyens de mobiliser de nouvelles personnes, notamment les jeunes, avec des formats adaptés.

Cependant, ces plateformes reproduisent – et amplifient – les inégalités et les manipulations que l'éducation populaire se doit de combattre. Les algorithmes, conçus pour maximiser l'engagement, enferment les utilisateur·rices dans des bulles informationnelles, renforçant les préjugés et les polarisations. La viralité privilégie les contenus émotionnels ou clashs, au détriment des débats nuancés. Sans compter la marchandisation des données : l'attention se monnaye, et les logiques de « *likes* » transforment les échanges en compétition.

Face à ces défis, Peuple et Culture mise sur une éducation aux médias qui ne se limite pas à des conseils techniques, mais interroge les rapports de pouvoir derrière ces outils : qui les contrôle ? Quels récits dominants privilégient-ils ? L'enjeu reste celui de l'éducation populaire depuis ses origines : donner à chacun·e les moyens de comprendre le monde pour le transformer.

nouveaux horizons, deviennent en quelque sorte les mantras de Peuple et Culture. Comme par exemple l'exigence de la confrontation entre les actions et la réflexion, l'indépendance du mouvement, son engagement dans l'interculturel, la proposition d'offre pédagogique et de formation...

Line Colson, co-fondatrice et directrice de la Boutique d'Écriture, apporte son témoignage. Elle se rappelle avoir vu René Montségur[7] « *se prendre la tête* » avec un collègue sur des questions de fond. Elle a été séduite. Ce fut son entrée dans le mouvement. On retrouvera l'histoire de Peuple et Culture, les femmes et les hommes qui en étaient les acteurs, dans les échanges au moment du pot, des pauses, autour de la table des archives où sont présentées les pépites des décennies passées de la vie de Peuple et Culture. Line Colson et Norberte Sanroman rappellent ces moments de bouillonnement et d'effervescence où leur liberté de penser, de créer, d'expérimenter, de se confronter à des milieux différents, de prendre des risques, mais toujours en responsabilité, étaient à l'épreuve, quitte à ne pas être en odeur de sainteté auprès des élu·es... Puis les militant·es sont devenu·es des salarié·es dit permanent·es, des militant·es à plein temps. Enfin sont arrivées les conventions avec leurs cahiers des charges (parfois bien lourdes !). A l'aune de cette histoire, qui reste à écrire, comment évoluent nos partenariats avec les institutions ? Comment préserver la culture comme champ autonome, vivace, (im)pertinent ? Comment garder le feu, transmettre le flambeau ?

Voilà comment s'engage cette introduction aux tables rondes du forum des 80ans de Peuple et Culture. Il se poursuit en trois moments de discussions.

7. Honneur aux anciens parmi lesquels il faut citer René Montségur, fondateur de Peuple et Culture Languedoc-Roussillon, disparu il y a quelques mois. Sa femme, présente dans le public, disait être très émue par cet après-midi d'échanges et de souvenirs partagés. Sans faire une commémoration ennuyeuse et pontifiante, citons quelques figures qui ont marqué l'histoire de PEC parmi lesquelles : Richard Macia, Daniel Alveyre, Jean-Luc Menu, Daniel Alvergnat, Bernard Sarrazi, (présent ce jour-là), et d'autres qui faisaient partie de la première génération des militants.

Les tables forum : 3 actions régionales

Michelle Guitard et Giovanna Casu évoquent
les travaux de l'École de la deuxième chance de Nîmes
portée par Peuple et Culture Gard.
Comment l'éducation populaire est-elle une deuxième chance ?

Créée en 2008, cette école qui n'en est pas une, ni seulement un centre de formation, veut, en

plus des accompagnements à l'insertion, à de nouveaux apprentissages et des relations aux entreprises, sensibiliser aux pratiques artistiques. Non pas pour faire de l'art-thérapie ou du développement personnel : c'est par l'art (musique, théâtre, arts plastiques et visuel) qu'ils ont décidé de prendre les problèmes, par la rencontre des artistes au travail, en résidence, dans de nouvelles formes de médiation culturelle. C'est devenu le propos central. «*Pas pour être artiste*» nous confie Zéphir et d'autres jeunes écoliers, «*mais c'est comme si tout était un prétexte, une excuse pour oser*», nous disent-ils.
Avoir des cadres, un projet mais être aussi en perpétuelle adaptation (on y revient !) dans l'échange, la remise en question par des interventions non formatées. Un collectif bienveillant pour recharger les batteries, expérimenter, encore et toujours. Les jeunes stagiaires évoquent par exemple le travail réalisé avec le Musée de la romanité de Nîmes : expérimentation avec vidéo, scénario, montage... Une chorégraphie du quotidien d'une jeunesse curieuse du musée avec la joie des découvertes et sa gouaille, sa poésie pour les transmettre, juguler la phobie scolaire. «*Parler, lire, chanter, nous donner de la confiance.* » La vidéo qu'ils nous présentaient à l'écran parle d'elle-même, avec une belle éloquence. « *Ça me fait un bien fou d'être à Peuple et Culture, j'y retrouve une forme d'humanisme...*» Ils finiront sur un souvenir de leur arpentage du Manifeste : à sa lecture ils s'étaient demandés s'il était de droite ou de gauche ?

Intermède de Dgiz, après son slam fougueux, il se pose et en atterrissant, avant le point d'orgue final, il lance à l'assemblée : «*Merci, vous sauvez des vies !*».

La Boutique d'écriture :

des femmes et des hommes témoignent de leur parcours à la Boutique avec Stéphane Page, écrivain, sur l'art de l'écriture comme moyen d'expression libre et indépendant.

Une participante aux ateliers de La Boutique d'écriture nous dit y être venue avec une autre langue. A la Boutique on questionne justement cette langue originelle, ou d'accueil, comme lieu d'échange et de création. «*J'utilisais le français mais pour créer, l'écrire, ce n'était pas gagné, pas accessible. On y a mis ma langue, ma façon de m'exprimer, au contact avec d'autres aussi, au travail avec mes faiblesses, mes facilités, mon imaginaire et ma sensibilité. Un chemin était devenu possible. Suite aux ateliers, aux sorties au Théâtre, j'ai fait de nouvelles explorations et moi aussi je me suis mise à écrire. Je n'ai plus peur de parler en français !*» Des textes nous sont proposés, lus à plusieurs voix par les auteurs et autrices, tous les milieux sociaux du quartier de Figuerolles s'y retrouvent. Nous sommes conquis !
C'est une autre façon d'habiter la langue ou son écriture. Une manière de partager cette matière avec les praticiens des ateliers. Un partage d'expérience aussi pour les artistes en résidence qui les animent comme le confirme Mélissa. Ils apportent leur matière brute et leur expérience en écriture, la mettent au pot commun.



Bibliobus Peuple et Culture, Annecy, 1947

Puis les échanges mûrissent l'écriture des uns et des autres à mesure de leurs compositions partagées. Une utopie se réalise, se solidifie dans le mouvement et l'énergie qui se créent autour des différents groupes. Quand on travaille l'écriture, la lecture en repartant chez soi chacun continue, structure, construit déconstruit sa copie. C'est politique et passionnant, presque quelque chose de révolutionnaire nous dit-on. « *On se jette dans le bain en acceptant d'écrire un mot sans savoir ce que sera le suivant. Parfois ça ne marche pas ou ça rate moins bien…* ». C'est un savoir en marchant, une connaissance expérientielle, une transformation par la pratique. C'est aussi ça l'éduc pop ! Dgiz impérial, voix et contrebasse, résume, renvoie des mots butinés ici et là à la volée, en chantant, skatant, slamant, squattant la langue, habitant sa poétique. Poïélitique chant de la terre et de ses sonnets au sommet… Pause.

LA PLACE DE L'ART
dans l'expérimentation de Peuple et Culture.

« COMMENT VIVRE SANS INCONNU DEVANT SOI ? »
René Char (*Le poème pulvérisé*, 1947)

Dans un monde modélisé par la production, la communication et le spectacle, l'art - ou plus précisément la création artistique - continue d'ouvrir à l'inconnu, à l'improbable, à ce qui ne peut être ni programmé, ni reproduit, ni modélisé. Comme dans le jeu de Go où un seul espace libre préserve la liberté de tout un territoire, fût-il cerné de toutes parts. Dans un monde où on sait très bien ce qui est rentable, on sait très bien ce qui est efficace, on sait très bien ce que sont les jeunes, les vieux, les femmes, les habitants, les étrangers - de préférence tous bien classés en communautés - la pratique artistique et la fréquentation des artistes nous emmènent là où nous ne savons pas. Là où tout n'est pas joué d'avance. Là où quelque chose est possible, pour chacun·e et pour toutes et tous. Même lorsque « la culture », loin d'être une exception, devient la première ressource - intelligence artificielle, langage, image - du profit, la création artistique affirme, par son acte même, quel que soit son propos apparent, qu'il y a toujours une alternative possible, hors de l'effroyable « There is no alternative », attribué à Margaret Thatcher.

« VIENS DANS L'OUVERT, AMI ! »
(Friedrich Hölderlin début du poème
La promenade à la campagne)

Cette ouverture, ces possibles, ne doivent pas, ne peuvent pas être réservés aux seuls artistes. Pour que ces ouvertures restent vivantes, opérantes, elles doivent se répandre, circuler bien au-delà des murs de caste. Les artistes compagnons de Peuple et Culture l'éprouvent eux-mêmes, le disent et le mettent en œuvre, là où Peuple et Culture est présent. A la ferme, dans un quartier prioritaire, dans un Ehpad, dans un centre de loisirs, dans une petite ville, une très grande, en France hexagonale, en Guadeloupe, dans les échanges internationaux. Avec des enfants, des jeunes, des adultes, des travailleurs et travailleuses, des chômeuses et chômeurs, des retraité·es, des étudiant·es… Quel est l'ouvert, l'inconnu devant soi de paysan·nes du Cantal ou du Finistère ? De femmes en alphabétisation ? De jeunes en insertion ? D'enfants ? De nous toutes et tous ? Quel est l'ouvert de l'écriture ? Du dessin ? Du chant ? De la peinture ? Quel est le vôtre ?

Les ateliers « pratiques en amateur » ne sont pas, à Peuple et Culture, des cours préparatoires à une formation d'artistes. Pour cela, il y a les écoles d'art et les conservatoires. Les ateliers sont des poumons, des bronches, ou des branchies selon les terrains plus ou moins solides où ils se trouvent, qui permettent à chacun·e et au corps social dans son ensemble de respirer, de prévenir l'asphyxie. Ils doivent rester ouverts.

« POURQUOI DES POÈTES EN TEMPS
DE DÉTRESSE ? » Hölderlin encore.

Pourquoi des poètes ou des artistes maintenant ? Parce que notre temps, comme d'autres temps l'ont été, est à nouveau un temps de détresse. Parce que nous devons, nous voulons, avec eux, l'ouvrir à l'inconnu, au nécessaire improbable, au possible.
René Char écrivait, dans les maquis du Luberon : « *A chaque effondrement des preuves, le poète répond par une salve d'avenir* ».
Peuple et Culture l'a toujours su, depuis les maquis du Vercors où les livres se mêlaient aux armes.
Nous vivons un nouveau temps d'effondrement des preuves. Ne restons pas désarmés.



Table-ronde autour du projet de la Boutique d'écriture, juin 2025

NegPos et i.PEICC

proposent aux jeunes d'investir la question des réseaux sociaux. Sont-ils de nouveaux espaces pour la pensée critique ?

Patrice Loubon, directeur de NegPos, rentré récemment dans Peuple et Culture pose le décorum. NegPos se retrouve à Nîmes dans une ville engoncée dans 25 ans de repli identitaire, « *toro-magique* », sous le poids d'une romanité diffuse mais qui pèse comme un couvercle. Comme une injustice où la diversité des langues et des cultures est mal perçue, a du mal à s'exprimer. Cela crée des conflits, avec des voisins parfois agressifs. L'association NegPos traverse d'ailleurs une période de vandalisme où les collections ont été saccagées par des inscriptions obscènes... Les pouvoirs publics se sont désengagés du quartier, notamment dans une médiathèque, elle aussi vandalisée.

NegPos déploie aussi ses activités dans des échanges avec le Maroc ou le Chili. Comme cela avait été fait dans le passé avec Culture & Développement[8] et les liens très soutenus avec l'UNESCO pour la formation permanente. De même, les relations avec des groupes de jeunes gens d'autres pays sont aujourd'hui toujours présentes à Peuple et Culture. Par exemple, en continuant la coopération avec l'Office franco-allemand pour la Jeunesse (OFAJ), créée après la Seconde Guerre mondiale par de Gaulle et Adenauer, avec un des fondateurs de Peuple et Culture, Joseph Rovan[9]. Transmission, transition : nous serons rejoints en fin d'après-midi par un groupe de jeunes d'Allemagne, présent pour un échange franco-allemand.

Agir dans son local, avec portes et fenêtres ouvertes sur le monde, continue à mobiliser les animateur·trices de Peuple et Culture. Entouré de son public de jeunes adolescents, NegPos a fait de nombreuses propositions d'animation avec casques virtuels, impression d'affiche, déambulation dans une expo photo dans des jardins partagés, newsletter, communication sur les réseaux numériques, arpentage, etc. Avec i.PEICC, ils favorisent le développement de l'esprit critique vis-à-vis des algorithmes et des réseaux sociaux.

On arrive à un dernier grand sujet de ces tables de discussions : depuis plus d'une génération, Youtube, Facebook, TikTok, etc. ont colonisé nos écrans algorithmés, nos flux de communication. Avec peu de règles, d'éthique, de contrôle.

La guerre du néolibéralisme menée contre le temps libre

Pour Otman et ses collègues en service civique à NegPos, la vérification des sources par des influenceurs comme le youtubeur Hugo Décrypte, adoubé par quelques centaines de milliers d'abonné·es, est une source de fiabilité possible. Un point de vue très controversé, le nombre d'abonné·es n'est pas preuve de vérité... Des fausses infos circulent en permanence sur Tik Tok où on utilise, par exemple, la voix du Président Macron trafiquée par de l'intelligence artificielle (IA). La mère d'Otman s'est fait piéger. Otman essaie d'accompagner

8. Une association créée dans la mouvance de PEC.
9. Rovan rejoint son Conseil d'administration après la Libération pour y rester jusqu'en 1969. Marc Vignal, autre personnalité de PEC, en prit la présidence à sa suite en 1978.

LA VIDÉO

La culture n'est pas à distribuer - Il faut la vivre ensemble pour la créer. Tables rondes, ateliers, conférence, expositions
12 juin 2025
Montpellier, Hérault

son entourage dans leur usage des écrans, comme il peut. Ils savent que les *deep fake* envahissent les écrans, que leur clic nourrit les algorithmes, qu'en scrollant ils augmentent les bulles de filtres qui les enferment dans un type de contenu augmentant leur dépendance qui se transforme en addiction, mais que faire ? Jean Marc dénonce la guerre du néolibéralisme menée contre l'emploi du temps des personnes. L'éducation aux médias fait débat : comment nourrir la curiosité, éveiller la sensibilité, développer un esprit critique ?
Mélissa, en service civique à i.PEICC dit son angoisse devant ces phénomènes : « *on est acheté par des bots, des robots des braconniers d'une propagande cachée, on touche à l'absurde ça en devient malsain.* » Norberte Sanroman, salariée à la Boutique d'écriture, remarque qu'un influenceur, c'est un mot bizarre, la figure d'un individu solitaire alors que nous sommes avec l'éduc pop plutôt dans des dynamiques collectives. Jean Marc s'insurge contre le fait qu'il n'y a pas de modérateur dans ces médias.



Il faut toujours un journaliste pour vérifier les sources, un travail où il faut avoir du temps pour confronter les avis et les hypothèses, la façon de narrer les faits. « *Commenter les commentaires ça ne fait pas de la pensée critique !* » Il faut investir dans les contre-feux, des ateliers, de l'activité de documentation, de recherche, de diffusion, de création.
Kader Berkane, animateur à i.PEICC, nous explique qu'il est référencé au niveau national parmi Les promeneurs du net avec un pseudo (PDN34) notamment sur Snapchat pour apparemment pister les dérives. Bernard Sarrazi décalé par rapport à cette génération du numérique, se déclare très sceptique sur la capacité de traiter et d'identifier la provenance des informations. Pendant des années plus personne ne faisait référence à l'éduc pop, n'est-on pas passé à côté de ces préoccupations ?
Sur ces sujets à Peuple et Culture, Maxime avoue que nous tâtonnons et manquons d'expertises d'usages. On a des programmes d'éducation à l'image par des collectifs mais pas de solutions clé en main à proposer. Il faudrait y consacrer du temps, les problématiques sont complexes. Ludo nous signale qu'il existe dans le réseau des MJC « *des kits Des-Infox* », connectons-nous y...

Après une dernière improvisation de Dgiz « *ça va aller !* », le public est invité à circuler dans les ateliers puis à se restaurer grâce au buffet dinatoire offert par Peuple et Culture Occitanie. Un concert dansant clôturera la manifestation.
Prendre le relais. Une définition introuvable mais des actions riches et émancipatrices
De belles expériences ont été évoquées d'où émergent des possibles. Anciens et nouveaux animateurs se sont rencontrés. Une éducation vraiment populaire, la « *société éducative* » rêvée par Dumazedier comme nous le disions à Grenoble, est devant nous. Le 1er juillet prochain, anniversaire de la création de la loi qui a inventé les associations en 1901, le Collectif des Associations Citoyennes (CAC) lance des soulèvements associatifs. Comme par hasard, le CAC est installé dans les locaux de l'Union Peuple et Culture ?
Rendez-vous à la prochaine destination des 80 ans, à Tulle (Corrèze) avec quatre générations de militants pour des peuples et des cultures émancipées. Sachant d'où on vient on sait un peu mieux où aller. Une définition lumineuse de l'éduc pop reste peut-être introuvable, en tout cas comme nous venons de le voir, elle est joyeusement expérimentée à Peuple et Culture et ailleurs, CQFD !

POUR UN CINÉMA DE L'ÉMANCIPATION 4



Introduction des journées en Corrèze, septembre 2025

Des films pour illustrer par l'art et la culture les fondamentaux de Peuple et Culture. C'est le quatrième épisode du jubilé avec Peuple et Culture Corrèze, qui a eu lieu du 26 au 28 septembre.

« Notre héritage n'est précédé d'aucun testament »

René Char

En quittant le sud-ouest de l'Occitanie pour rejoindre les hauteurs du nord-ouest du Massif Central j'aurais bien folâtré dans les marais, les bruyères et les genêts, découvert les vitraux de Chagall dans la chapelle du Saillant, randonné sur le plateau des Millevaches, cueilli des gentianes bleues... Je ne vous conterai pas d'histoire ferroviaire. Arrêt à la gare de Brive-la-Gaillarde où un bus doit nous conduire à Tulle. A la gare routière, je tombe sur Maxime Boitieux, Laura Safier et Carmen Concha – une partie de l'équipe permanente de l'Union nationale Peuple et Culture, qui arrivent de Paris... Nous sommes à Tulle en Corrèze sur ces « Terres rouges » où se sont affrontés, regroupés et éclatés, les socialistes venus de la SFIO, les Communistes et les radicaux. « *Les cocos à Moscou* » criaient les uns, « *Les socio au poteau* » hurlaient les autres quand les troisièmes se faisaient traiter de « socio-traitres ».



H. Lucien Cartier, administrateur, filme le congrès sous la haute direction de Michel Gandin, 1966

J'ai retrouvé toute cette ambiance dans les *Bouts d'histoire des Luttes Populaires* (une publication Peuple et Culture Corrèze en 2013 par l'un de ses fondateurs, Roger Eymard[1] qui nous propose « *un peu de la mémoire des luttes, pour la lutte des mémoires* ». L'année 2000, il publiait *Petits colporteurs d'utopie ?* [D'autres] *Bouts d'histoire(s)* qui racontent les 50 ans d'histoire de Peuple et Culture Corrèze. Il y déclarait d'emblée que « *la mémoire ne dit pas la même chose que l'histoire. [...] Avec la mémoire on finit toujours par s'arranger. Pas avec l'histoire.* »[2]

Peuple et Culture Corrèze a beaucoup publié et publie encore. Prenons l'exemple des lettres mensuelles qui annoncent les événements, la programmation mensuelle. En couverture : « Palestine un peuple qui ne veut pas mourir » mars 2025 ; « Ami, entends-tu le vol noir des corbeaux sur nos plaines », une manifestante qui brandit un carton où est écrit un extrait de la chanson résistante, février 2025 ; « Faim des droits » solidarité avec les chômeurs et précaires, janvier 2025 ; « Ce que le cinéma a fait et ce que le cinéma peut faire face à la montée du fascisme », septembre 2024 ; « Peuple et Culture et le 9 juin 1944 », retour sur les actions, (expositions, publications, films), réalisées depuis 1994 pour la mémoire des hommes pendus et déportés par la division SS Das Reich alors même que jusqu'en 1994 seule la commémoration officielle rappelait cette histoire.

1. Roger nous a quitté mais son souvenir reste vivace dans le mouvement et son interview est en ligne sur Youtube, dans une vidéo intitulée « Peuple Et Culture Corrèze, indépendant mais pas neutre », mise en ligne le 20 juillet 2015.
2. Ces ouvrages m'ont été remis par Manée Teyssandier qui coordonne l'association corrézienne de Tulle.
3. Retrouvaille des ouvriers de la Manu (pour Manufacture de la fabrique des armes) et ceux de chez les frères Maugein l'usine de l'accordéon (certains visiterons l'étonnant Musée du patrimoine et de l'accordéon de Tulle).
4. Un Conservatoire à rayonnement départemental dit CRD. De dessous les portes sortiront des effluves de sons. Dans les couloirs, chacune, chacun attend son cours.

Deux jours de courts métrages, films et documentaires

Deux jours de courts métrages, films et documentaires, nous attendent. La forme et le fond ont été imaginés et travaillés par Federico Rossin, historien du cinéma et programmateur indépendant dans de nombreux festivals en France et en Europe. Chaque année depuis 2021, il propose un nouveau séminaire intense (deux journées et une soirée) de projections et d'échanges. Nous y assisterons avec 80 participant·es ! On y retrouve des aficionados du cinéma, réalisateur·trices, animateur·trices, étudiant·es et des militant·es du réseau de Peuple et Culture venu·es des quatre coins de l'hexagone et de Guadeloupe. Nous sommes réunis dans la salle de l'Université Populaire de Tulle « *pour un cinéma de l'émancipation* » aménagé par les salarié·es et les bénévoles de Peuple et Culture Corrèze. La salle de l'Université Populaire était le haut lieu de l'histoire militante de Tulle où Roger Eymar (dans un texte remis aux participant·es) saluait les 60 ans de sa vie tumultueuse (1911-2011). Les bals donnés tous les 15 jours par la société Maugein[3], la circulation de la parole populaire autour de plats de tripes « *on n'est pas chez Rothschild, mais regarde tous ces livres... On n'est pas à la Sorbonne, mais qui c'est qui organise les cours du soir pour ceux qui ont quitté l'école trop tôt ?... Et aussi pour les autres qui pensent que c'est bien d'aller à l'école jusqu'à douze ans, mais que, après, il vaut mieux y revenir souvent* ». On y prendra nos repas. Le dernier soir la salle se transformera en *dancefloor* pour des danses, rondes et farandoles endiablées, hors d'âge. En face, ce seront d'autres moments partagés. On traverse la rue pour rejoindre les locaux de Peuple et Culture Corrèze, dans un bâtiment en partage avec le Conservatoire de musique[4], les salles de réunions, l'artothèque, les bibliothèques et bureaux de l'association.

Dominique Grador, représentante légale de Peuple et Culture Corrèze, qui n'a pu nous rejoindre que l'après-midi, a préparé un texte d'accueil lu par Manée Teyssandier. Depuis la création de l'association corrézienne en 1951 on trouve une longue liste d'activités : « *Décentralisation théâtrale, veillées lectures, expositions d'œuvres d'art, formations intellectuelles et artistiques pour* "celles et ceux que

l'école a quittés trop tôt", *stages fréquentés sur leurs congés par de jeunes ouvriers et paysans co-construits autour d'un sport, voile ou ski, de la réflexion sur les questions sociales, économiques, politiques, des activités de lecture, de photographie et de cinéma. Enfin, ciné-club dans les villages et les entreprises où sont projetés notamment les films de Chris Marker, Alain Resnais, entre autres compagnons de route de Peuple et Culture, ainsi que le fut André Bazin, fondateur de* Cahiers du Cinéma. » Peuple et Culture Corrèze est un terreau fertile pour l'histoire du cinéma, sa transmission, son analyse et sa critique.
Dans son discours, Dominique revient sur la citation du poète René Char (« Capitaine Alexandre » dans la Résistance) qui avait écrit, les armes à la main, dans les derniers mois avant la Libération « *Notre héritage n'est précédé d'aucun testament* » : « *Aucun d'entre eux n'avait le mode d'emploi de leur engagement et ils ne nous en lèguent aucun. Seule la liberté, qui les a fait penser et agir dans des circonstances exceptionnelles, nous inspire. La valeur de ce qu'est et fait Peuple et Culture se mesure à l'aune de notre utilité, notre créativité, questionnées, critiquées et partagées.* ».

Des mots pour des images

Une constellation de 18 mots a été choisie par Federico Rossin et Peuple et Culture Corrèze, en résonance avec l'histoire et les fondamentaux de Peuple et Culture : Art, Autonomie, Classe, Collectif, Culture, Émancipation, Engagement, Histoire, Image, Lecture, Lutte, Mémoire, Montage, Pédagogie, Peuple, Politique, Résistance, Voyage. Federico Rossin a choisi deux films, fictions ou documentaires pour chacun des mots, ouvrant à des échanges, dans le but de penser ensemble. Ni chronologie, ni hiérarchie entre les mots, ce sont les participant·es qui vont choisir subjectivement le premier mot puis le suivant et ainsi de suite. Raphaëlle de Seilhac et Coline Genebrier de l'équipe de Peuple et Culture Corrèze ont imaginé et proposé une méthode de consultation à l'ensemble des participant·e·s pour le choix des trois premiers mots à explorer dont le résultat est Mémoire, Image, Voyage.
Précisons de suite, comme nous l'indiquera Federico Rossin, que ces histoires montées à l'écran sont « *une archéologie du présent* »

POUR UN CINÉMA DE L'ÉMANCIPATION

A une époque où le cinéma documentaire était peu diffusé hors des festivals et des cinémas des grandes villes, en 2001, Peuple et Culture Corrèze a mis en place un circuit itinérant en territoire rural dans une vingtaine de petites communes. Le cinéma documentaire constitue un formidable outil d'éducation populaire parce qu'il puise dans toute la complexité du « réel » à travers le regard singulier d'un réalisateur ou d'une réalisatrice. Il touche à la fois à l'intime et à l'universel, agit à l'articulation entre sensible et savoir et ainsi peut convoquer plaisir, émotion, pensée, questionnement sur soi et sur le monde. Très vite, des objectifs, toujours respectés aujourd'hui, ont été définis :

- Aller là où le cinéma documentaire n'arrive jamais d'habitude et ce, tout au long de l'année : dans des petites communes rurales, des quartiers, des salles non équipées, des granges, chez l'habitant, en plein air avec des projections sur grand écran et le tout, avec une bonne qualité d'image et de son.
- Retrouver le goût du débat collectif, aussi bien sur le fond que sur la forme.
- Aller au-delà d'un schéma classique de diffusion, du point de vue de l'éducation populaire et des droits culturels, ainsi qu'associer des spectateur·rices au choix des films et à l'organisation des séances. Enfin, pour que cette intention ne reste pas démagogique, concevoir des modes de formation de ces publics acteurs.
- Renouer avec l'histoire de Peuple et Culture en matière de cinéma, avec des ciné-clubs, de l'apport de Chris Marker, Alain Resnais, André Bazin et des groupes Medvedkine.

ART CONTEMPORAIN
résidences d'artistes et relais Artothèque

1945 2025

Depuis les années 80, Peuple et Culture Corrèze expérimente un travail de sensibilisation à l'art contemporain qui reste un des domaines les plus élitistes.
– Par l'invitation faite à des artistes à venir résider, travailler et créer, en inventant avec elles et eux des formes de collaboration, de participation, et d'échange avec des personnes le plus souvent éloignées de l'art. Une ouverture fondée, non pas sur des œuvres déjà constituées ni des évènements, mais sur des résidences de longue durée, pour que les artistes prennent le temps de rencontrer, d'écouter, de sentir, de chercher, de créer, d'être là, en accordant autant d'importance à la qualité et à la liberté artistiques qu'à la relation aux personnes dans le respect des droits culturels.
– Par une action complémentaire de fond, notamment auprès des enfants et des jeunes en milieu rural, rendue possible grâce au relais artothèque pour la Corrèze qui a été confié à l'association en 1991 par l'Artothèque du Limousin (aujourd'hui Frac artothèque Nouvelle-Aquitaine). Plus de 600 œuvres contemporaines renouvelées régulièrement sont disponibles à Peuple et Culture et peuvent être empruntées (comme on emprunte un livre dans une bibliothèque) et accrochées chez soi pour un contact quotidien. L'Artobus, un camion aménagé, achemine les œuvres dans tout le département auprès d'établissements scolaires, de la maternelle au lycée, de petites communes rurales, de centres de loisirs, de maisons de retraite, de services hospitaliers, pour des présentations d'œuvres interactives, des expositions, des ateliers de pratiques artistiques en collaboration avec des enseignant·e·s, des éducateur·rice·s, des élu·e·s, des citoyen·ne·s actif·ve·s. A souligner aussi que les œuvres d onnent lieu à des ateliers d'expression pour un apprentissage non conventionnel de la langue française.

pour nous approcher toujours un peu plus de la réalité, et mettre à l'image un autre regard. La sélection est construite comme un montage où se côtoient un rythme, un motif, des rimes, des résonances musicales, une respiration. Federico dit vouloir présenter des cinéastes attachés à trois démarches : faire politiquement des films, faire des films politiques, faire des films militants. Il s'agit de réactiver le visible pour donner à voir l'invisible. Federico souhaite nous embarquer dans un tourbillon entre ce qu'on voit, ce qu'on imagine et ce qu'on projette. Du florilège des 18 mots proposés, nous allons en retenir cinq : mémoire, émancipation, art, peuple et pédagogie.

Mémoire

Un film Iranien de Amir Naderi nous plongera dans les massacres politiques perpétrés par la police du shah d'Iran. Il a été caché, perdu, mis à l'index puis retrouvé. Le film mis en miroir est un documentaire sur le procès Eichmann (David Perlov – Trial Zichronot Mishpat Eichmann – 1979) pour évoquer la dégradation du souvenir qui parfois pervertit l'héritage. Le passé n'est jamais achevé ! Mais ce que Federico met en évidence, c'est justement la force d'irruption de ce film de 1979 dans le présent du génocide en Palestine : on y voit déjà à l'œuvre une manière de construire une politique de l'ennemi et de la forteresse assiégée, qui nous amène jusqu'à Netanyahou. Cela nous permet de voir ce que les images en boucle des atrocités commises à Gaza nous empêchent de voir : ce qu'il advient d'une société qui a arrêté de penser son histoire.
Le film sur le procès Eichmann pose la question de celles et ceux qui acceptent ou refusent de penser face à l'autorité d'un Etat et de son administration. Ne tolérons pas de simplification ou de raccourcis faciles qui nous renvoient à « nos fascismes et intolérances intérieurs », hérités de notre histoire, notre éducation et notre culture. Les œuvres qui restent brûlantes sont les seules à survivre comme un énorme projecteur qui nous regarde. En suivant René Char ou Joffre Dumazedier, (qui avait réalisé avec le tout jeune Chris Marker, son premier film Olympia 52) les réalisateurs, les poètes et leurs images, on s'émancipe d'une vision manichéenne, d'une ligne de pensée, d'une

façon de diaboliser l'autre, de le stigmatiser, l'assigner à une identité. Avec eux, grâce à eux, nous pensons autrement le présent.
« *Le latin Memoria, c'est se souvenir ensemble. Mais rassurez-vous, l'addiction aux souvenirs n'épuise jamais la mémoire* », affirme Federico. On a banalisé la « banalité du mal », accusé les juifs d'avoir collaboré… Pour tenter de contrer ces approximations et confusions, à PEC on a une longue expérience depuis la Libération, des échanges franco-allemands ou avec d'autres pays, pour favoriser les rencontres interculturelles. « *Eichmann était tout à fait intelligent, mais il avait cette bêtise en partage. C'est cette bêtise qui était si révoltante. Et c'est précisément ce que j'ai voulu dire par le terme de banalité. Il n'y a là aucune profondeur, rien de démoniaque ! Il s'agit simplement du refus de se représenter ce qu'il en est véritablement de l'autre, comprenez-vous ?* »[5] Comme vient de dire Hannah Arendt, dans mon souvenir, les images du documentaire sur le procès Eichmann montraient bien ça, cette emprise du bourreau sur ses victimes par sa bêtise. Ce placide et impavide visage d'Eichmann, derrière les vitres transparentes du box des accusés qui le protégeaient.

Emancipation

Parmi les autres mots illustrés nous évoquerons succinctement « *émancipation* ». Le mot vient du latin emancipare qui signifiait « *sortir de la main du père* ». Federico propose dans cette séquence des films qui mettent à l'image des regards de femmes. *Tambaku Chaakila Oob Ali* [*Braises de tabac*] (1982) par le collectif Yugantar avec des ouvrières de Nipani. Il raconte une grève à la manufacture de tabac. Comment une action de ce type permet de remonter le temps, de se (re)politiser, de montrer, de rejouer la conscience collective. Le film devient un outil de lutte qui permet de recréer la scène de la grève pour montrer aux autres femmes comment maîtriser une nouvelle manière de raconter leur histoire. On met des choses en commun pour agir. Le collectif appelle de nouveaux collectifs. Dans l'autre film du même tiroir *Problème de notre époque : comment vit l'ouvrier* (1930) de Slatan Dudow, des chômeurs cuisinent pour d'autres chômeurs : c'est la fin de la République de Weimar[6], la naissance de la « soupe populaire ». A la fin du film, quatre gamins viennent pour manger mais il ne reste plus rien, les casseroles sont vides. Cela est traduit avec finesse et élégance, une manière de filmer les pauvres gens sans les stigmatiser.

Art, Peuple et Pédagogie

Pour « pédagogie » (de païs, l'enfant et de péda la marche) on donne une direction à l'enfant, on l'accompagne sur le chemin du savoir…), *Ways of Seeing* film de John Berger Épisode 4 (1972) et de Peter Nestler – *Lördags Chile* [Chile film] (1974). Ils nous font voir comment l'art entre dans les médias, par quelles allégories, quelle « violence symbolique » pour reprendre un concept bourdieusien, des œuvres picturales sont détournées pour servir la publicité. Les intellectuels sont missionnés pour faire le lien entre les besoins primaires des hommes et l'art. Le film est « une leçon de chose » où les termes utilisés doivent être compréhensibles par chacun·e sans dénier la complexité des situations.
Des discussions rebondissent dans la salle sur cette médiation culturelle entre image, idéologie, économie, désir et production. Quelle légitimité pour un bourgeois (bohème ou pas) de filmer les pauvres, les précaires ? En utilisant le cinéma et en organisant les réflexions, les débats et les échanges autour, on donne du pouvoir d'agir. Il permet de franchir les cercles de la haine, de la violence, de l'amertume par l'écoute et la disponibilité à l'autre.

5. Entretiens et lettres, Hannah Arendt et Joachim Fest, Fayard 2013.
6. Federico ouvre une parenthèse à ce sujet. La République de Weimar a été remportée grâce à la division de la gauche et à l'alliance du patronat, des industriels et des puissances politiques qui ont donné le pouvoir à Hitler. Cela est démontré dans le livre de Johann Chapoutot Les Irresponsables. Qui a porté Hitler au pouvoir ? qui vient de paraître (Gallimard 2025). Avec des collaborations troubles sur des alliances entre les extrêmes du centre et de la droite, la crise de Weimar est-elle le symbole ou la parabole de nos sociétés démocratiques ?



Échange durant l'Assemblée générale de Peuple et Culture organisée en parralèle des journées à Tulle, septembre 2025



Bal trad à Tulle, septembre 2025

Ce sont là des questions centrales dans nos mouvements d'éducation populaire qui, comme pour le mot « art », renvoient au travail de l'artothèque de Peuple et Culture Corrèze. Elle met à disposition de ses adhérent·e·s des œuvres d'art pour qu'elles fassent partie de leur univers quotidien à l'intérieur de leur maison. La projection pour illustrer le mot « art », *Le Mur*, est un film de Johan Van der Keuken. Un court métrage réalisé à Amsterdam en 1973 où des plasticiens mettent à disposition des habitant·es de la peinture et des pinceaux pour dessiner en commun une immense fresque et faire la fête « de l'art à l'œuvre », faire un art vivant, avant la démolition programmée de leur immeuble.

Après la projection, les discussions fusent sur les questions de légitimité, de culpabilité et de responsabilité des médiateur·trices culturel·les. De l'implication politique de celles et ceux par qui (pour qui ?) on fait des films. La télévision rapace et voleuse était déjà une question centrale au milieu des années 1950 à Peuple et Culture, quand Dumazedier avait réalisé une enquête à l'arrivée des téléviseurs dans les campagnes[7]. Aujourd'hui, le florilège d'écrans, dans nos mains ou dans nos poches, pour voir, ou filmer, nos scènes de vie, en pose de nouvelles.

Le film miroir, *Chile* de Peter Nestler (qui a une mère suédoise et un père de l'Allemagne dite de l'Est) nous transporte sur la dictature de Pinochet au Chili. En 1973, Peuple et Culture Corrèze a organisé une mission d'études au Chili, trois militants s'y trouvaient juste avant le putsch et ont suscité à leur retour des rencontres d'information et d'analyse de la situation. Depuis, les liens de PEC avec le Chili n'ont jamais cessé sous des formes et des initiatives diverses.

Le film de Nestler n'a jamais été présenté, ni en Allemagne, ni en France ou en Suède. Il part de l'histoire culturelle et la répression, des peuples indiens autochtones, par les conquistadors soutenus par les Américains du Nord pour développer l'extractivisme. L'exploitation des sols à la base du capitalisme colonisateur, toujours activée par le néocolonialisme contemporain, sont révélés par le film. Allende arrive après des siècles d'extraction du cuivre et du salpêtre et veut changer de politique pour redonner leur terre aux peuples autochtones. Comme on le voit le documentaire issu du tiroir « peuple », *Ahora te vamos a llamar hermano* (1971) de Raúl Ruiz, il est le premier chef d'Etat à reconnaître et à aller à la rencontre des indiens Mapuche, à parler d'éducation, de droits des femmes et de valoriser leur culture.

7. Joffre Dumazedier, *Télévision et éducation populaire*, Unesco 1955.

Dans le public, on fait remarquer que le discours de l'homme interrogé est accompagné par celui d'une femme *mezzo voce*, qui soutient les paroles de l'homme, mais dit aussi d'autres choses. Un pays où d'ailleurs ce sont les femmes qui sont chamanes, rarement les hommes, ajoute un spectateur. On évoque enfin, même si elle reste encore mystérieuse, la fin tragique d'Allende sans doute orchestrée secrètement par des agents de la CIA…

Deux mots pour finir du dernier tiroir de films ouvert par Federico, celui sur le mot « peuple ». *So That You Can Live* [*Pour que tu puisses vivre*] (1981) un documentaire du collectif anglais de Cinéma Action qui filmait des luttes dans la classe ouvrière en Irlande du Nord. Ils ont suivi pendant cinq ans une femme, surprenante par son dynamisme et sa pugnacité, dans son investissement tant syndical, qu'auprès de ses proches ou de sa famille. Elle sera licenciée, puis après une période de chômage, retrouvera un nouvel emploi et mènera de nouvelles luttes. On la voit sur des piquets de grève empêcher un conseiller expert de rentrer dans l'usine en lui disant avec le sourire « *je ne vous empêche rien, regardez je suis tout à côté de vous !* ». Les relations entre la ville et les campagnes, les traditions, sociales, culturelles, autant que les loisirs et les moments conviviaux ou de formation permanente sont mis à l'image, « *remis en scène* », comme dirait Federico.

Avec la fermeture progressive des mines, le déclassement rôdait autour des populations ouvrières. On assiste à l'émergence du libéralisme décomplexée quand les émules de Thatcher clameront : « *There is no alternative* ». Le film tente de raconter ce que devient la vie dans ces campagnes, la solidarité et les crispations qui s'y déploient pour créer des moyens de subsistance et retrouver « *la vie belle* » y compris ou malgré ses difficultés. « *So you can live* » comment continuer à vivre le plus dignement possible ? On y retrouve des lieux de vie partagés, des espaces d'éducation par les livres dans les bibliothèques, des Instituts Ouvriers où des fiches de lecture vous guident pour la découverte du Capital de Marx. La fanfare, un peu d'un autre temps, est toujours là, rejointe par des jeunes gens, l'école de musique aussi ou encore des rassemblements festifs avec courses de motos. On voit très bien, comment La culture plurielle analysée par De Certeau, les bricolages, les ruses, les travestissements, les contournements, toute la créativité populaire était à l'œuvre. Le film donne à voir cette ré-invention du quotidien de ceux qu'on croyait sans classe et sans visage, anonymisés, par les modes d'addiction consuméristes de la culture de masse anglo-saxonne.

Cette histoire a des résonnances particulières dans la salle de l'Université Populaire de Tulle où l'on évoque la longue tradition de Peuple et Culture. Celle des fiches de lecture, l'édition de livre, les travaux de Jean Hassenforder qui avait fait tout un travail pour comparer justement les politiques de lecture entre les bibliothèques populaires d'Angleterre et le système français. Ou encore les Ciné-Clubs, les voyages réguliers en bus pour les habitant·e·s des environs de Tulle destination La Cartoucherie pour voir les spectacles du Théâtre du Soleil. J'y rajouterais volontiers des formes plus récentes d'appropriation des livres en groupe par la méthode collective de l'arpentage.

Ne pas conclure

Laissons la conclusion ouverte sur d'autres films, d'autres histoires pour continuer à questionner la nôtre. À partir de l'entretien que m'a accordé Federico après les trois jours passés ensemble, je vous propose de vous livrer quelques-unes de ses réflexions.

Plutôt que de se contenter des prises du passé, pour continuer les chantiers de Peuple et Culture, Federico nous encourage à repérer, à nous interroger sur les manques de notre histoire, ce qu'on n'a pas su ou pas voulu voir sur le moment. En effet pas de recette miracle, tout au plus une remise en scène du passé (on y revient) pour voir… « *Il y a tout [dit-il] dans l'histoire de Peuple et Culture pour résister à la destruction, à la massification, au nivellement, au manque d'exigence du travail de la pensée. Il faut résister à la tentation de l'aplatissement vers le bas, de quelque chose qui ne serait que de l'ordre de l'animation* ». C'est comme pour le travail de montage des images au cinéma, utilisons notre passé comme un outil critique de choix et de jugement. Le cinéma devient comme un éveilleur, un révélateur où chacun·e peut se relier à ce qu'il porte en elle ou lui, son film intérieur. C'est relier et relire sa propre histoire. Federico cite l'injonction célèbre de Beckett qui nous dit « *D'essayer. De rater. N'importe. Essayer encore. Rater encore. Rater mieux.* »[8]. Il faut remettre toujours l'ouvrage sur l'établi. La formation est permanente, l'éducation est populaire. Allez au cinéma, « *allons voir ce que la vie nous réserve* » chante Arthur Teboul à la radio. Nous allons continuer notre balade en image, prochaine étape Peuple et Culture Cantal.

8. Samuel Beckett *Cape au pire* Éditions de Minuit 1983.

LA VIDÉO

Notre héritage n'est précédé d'aucun testament *(René Char) – À partir de mots clés qui ont marqué les fondamentaux de Peuple et Culture d'hier à aujourd'hui : émancipation, engagement, résistance, collectif, peuple, autoformation, culture, politique, indépendance, international… deux journées de films pour tirer le passé dans les eaux du présents*
26-28 septembre 2025
Tulle, Corrèze

5 RÉVEILLER LES RÉSISTANCES

Cinquième épisode, une dizaine de films et un double anniversaire avec les 20 ans de Peuple et Culture Cantal pour réveiller l'aspect politique de nos actions les 3 et 4 octobre à Aurillac.



Cette fois-ci pas de voyage en train. Des travaux sur les voies m'obligent à opter pour un co-voiturage. Rendez-vous en bas de chez moi pour monter dans le Cantal. Le hasard, ou la grande chaîne invisible qui relie les militant·es de Peuple et Culture, fait son bazar : madame et monsieur Sarrazin, qui habitent Naucelles, un petit village près d'Aurillac, me conduisent chez Anne Tanné, fondatrice de Peuple et Culture Cantal, à quelques kilomètres de leur destination. Ils ont quelques heures de vol en commun avec Anne et connaissent bien les activités de Peuple et Culture à Aurillac. Une belle entrée en matière par les routes sinueuses qui nous emportent en direction des monts et forêts du Tarn, de l'Aveyron puis du Cantal. À Maurs, Anne m'avait préparé un bon repas dans sa ferme transformée en lieu paisible, rustique et accueillant. Tout en discutant de nos activités militantes, on file à Aurillac à l'Espace Hélitas pour 20 ans de luttes autour d'une programmation de films documentaires, de concerts et de conférences pour « réveiller les résistances ». Quatre thématiques de lutte que se sont partagés Marie Françoise, Pierre, Nilo et Mathieu :

« Cette programmation se veut le reflet de certains de nos engagements : environnement, liberté de genre, luttes sociales… sans pour autant oublier les causes qui nous tiennent à cœur : les migrant·es, l'avenir de nos enfants, l'égalité pour tous·tes, la paix dans le monde, mise à mal par les guerres, la montée des fascismes et du racisme décomplexé… et beaucoup d'autres dans une liste qui semble se rallonger indéfiniment. Mais vous nous connaissez, on n'oubliera pas la fête : Peuple et Culture veut vous chouchouter les oreilles et les yeux, vous faire saliver avec des petits plats maison, vous faire sauter et danser à en perdre la raison. » (Extrait de l'Édito du Festival de Peuple et Culture Cantal)

« Par la fenêtre ou par la porte »

Cette formule est le titre d'un film documentaire de Jean-Pierre Bloc qui raconte l'histoire des agents de France Telecom, drame de la santé mentale et de la souffrance au travail, par celles et ceux qui ont mené le combat. On s'y presse dès 18h pour assister à la projection. *« Ce qui s'est passé à France Télécom entre 2005 et 2010 n'est pas une exception honteuse dans l'univers des entreprises du CAC 40, mais le résultat de restructurations internes dictées par la seule logique financière et, pour accélérer ces changements, d'un néo-management toxique et autoritaire. »* (Extrait du texte de présentation du film). Cela a coûté en vies humaines pour pas moins de 39 victimes recensées par le Parquet : *« 8 salariés ont subi une dépression ou ont été mis en arrêt de travail, 12 ont tenté de se suicider, 19 se sont donné la mort. Puis tous les invisibles, ceux et celles qui ont cassé ou plié, qui n'ont pas pu ou pas voulu aller en justice ; ceux qui sont partis "par la fenêtre ou par la porte", qui ont tenté une échappée laissant derrière eux une part de leur histoire, de leur métier, de leur fierté professionnelle. »*[1]

Franck Refouvelet, lignard chez Orange (ex France Telecom) dans le Cantal, nous fait une présentation du film. Il était parmi les 119 victimes déclarées recevables par le tribunal le jour de l'audience. Le 30 septembre 2022, la condamnation des dirigeants de France Telecom/Orange pour « harcèlement moral institutionnel » a été confirmée par la cour d'appel. Franck nous dira la perte du sens au travail, la novlangue cynique et manipulatoire, des chiffres toujours et encore *« on en avait plein la caisse à outils »*, les vices de l'actionnariat salarié pour gratifier les salarié·es quand les objectifs de rentabilité et la suppression des emplois sont atteints. Il nous dira encore la fin du service au public, fini les abonné·es, des pans entiers de l'entreprise externalisés ou supprimés. Il ne reste plus que des client·es face à des actionnaires. Et, non sans émotion : *« les collectifs de travail explosés et le "TTM, Tire-Toi Maintenant !" qui ont laissé les travailleurs dans une profonde errance professionnelle. Lorsque Didier Lombard fait cette annonce lors d'une réunion des 200 grands dirigeants, "en 2007 je ferai les départs d'une façon ou d'une autre par la fenêtre ou par la porte", il annonce de la maltraitance pouvant aller jusqu'à la mort »*. Cette déclaration a été prononcée lors d'un séminaire de formation des cadres de l'entreprise en octobre 2006 à la Maison de la chimie, à Paris. Lombard entendait motiver ses troupes d'élite de l'encadrement pour licencier 22 000 salarié·es, à défaut de les convaincre de la justification de leur départ volontaire[2].

Pour autant cette lutte, grave mais victorieuse, n'a pas plombé l'ambiance, quelques échanges sont allés bon train avec Franck et d'autres témoignages dans la salle. Le temps filait, une auberge espagnole était prête… « Tous au bar ! ». Je rencontre l'écrivain François Beaune en résidence à Peuple et Culture Cantal qui fait des collectes d'histoires vraies des habitant·es du Cantal. Dans le sillage des histoires vraies de *Méditerranée*, son projet du milieu des années 2010…

Toute la beauté de Peuple et Culture Cantal et de Nan Goldin

Après les agapes généreuses du terroir, nous sommes invités à rejoindre la salle où le public s'est fait plus dense pour la séance du soir en ouverture du Festival. C'est Anne qui fait le discours de bienvenue. *« Pas sûre que ce soit un privilège d'être la doyenne de notre équipe mais j'assume et je revendique d'avoir été l'étincelle qui a donné l'envie à une bande de rêveurs de se lancer dans une aventure vieille de vingt ans aujourd'hui. »* Elle poursuit avec quelques mots de l'histoire de Peuple et Culture Cantal. L'association est née en 2005. Elle s'est inspirée de Peuple et Culture Corrèze qui avait lancé une série de projections *« là où le cinéma ne*

1. Texte de présentation du film qui nous a été remis par le syndicaliste Franck Refouvelet.
2. Voir l'article de Jacques Mandelbaum, dans Le Monde du 08 novembre 2023. En voyant le film, on pense à la création des groupes Medvedkine, que nous avions évoqué à Tulle, soutenue par Jean-Luc Godard et Chris Marker.



Concert Donas d'Olt
Chœur féminin interprétant des chants de luttes et de résistance du bassin de la Méditerranée.

va pas », et apporté son expérience et un soutien y compris en matériel de diffusion.
La première séance eut lieu dans la grange des Mertens du côté de Seilhac, les gradins qui accueillent le public étaient en bottes de paille ! Des films militants de Pierre Carles, Gilles Perret et d'Agnès Varda seront diffusés. On se retrouve dans la ferme de la Barreyrie, au fin fond de la châtaigneraie cantalienne, chez des paysan·nes-boulanger·es-bio (Michel et Françoise qui sera la présidente de Peuple et Culture Cantal affilié à Peuple et Culture en 2004), mais aussi à Naucelles, Puybasset de Fontanges, et quelques fois à Aurillac, le chef-lieu. Sans oublier les réunions, évènements festifs et gastronomiques où se mêlent cinémas (jusqu'à dix projections par an), poésie, contes, musique, etc. On me demande tout à trac de dire quelques mots pour présenter les 80 ans de Peuple et Culture, je m'y colle avec plaisir.
Puis nous retournons à nos sièges où l'on nous présente la projection de *Toute la beauté et le sang versé* un film de Laura Poitras (Lion D'or Mostra de Venise 2023). Un portrait de la vie et de l'œuvre de la célèbre photographe Nan Goldin. Elle a plongé dans les milieux underground de la société new yorkaise pour y puiser la misère et la beauté autant que des ressources créatives qui vont révolutionner les notions de genre et les définitions de « la normalité ». Elle livre bataille contre la famille Sackler, grand mécène de galerie qui fait des dons colossaux aux musées d'art contemporain dans le monde (Metropolitan, Louvre, Tate Museum etc.). Ces oligarques sont responsables de la production des opioïdes - à l'origine de tragédies humaines causées par la dépendance, l'addiction, les violences physiques et sexuelles – commercialisés par leurs laboratoires pharmaceutiques Purdue Pharma. Ils sont responsables enfin des ravages d'un anti-douleur très puissant, l'Oxycontin, qui a causé la mort de milliers de personnes. « *L'exploitation de la douleur des autres ne peut inspirer que de la fureur !* » proclame Nan Goldin se lançant dans un activisme militant pour dénoncer les Sackler qui préfigure de nouveaux répertoires de lutte comme les *die-in* ou les jetées de centaines de fausses boîtes de médicaments.
Les photos de Nan Goldin prises sur le vif, documentent une époque autant qu'elles font sauter les barrages de l'intime, mais sans fausse pudeur, tout en élégance. Même si c'est (image du réel oblige) sur fond de drogue, prostitution, mouvement gay et lesbien, violence conjugale, ou enfin de l'irruption de la crise du sida dans laquelle nombre de ses amis disparaissent. Depuis sa jeunesse, elle considère la photographie comme le médium idéal pour conserver des traces de vie, permettant ainsi de faire naître une deuxième mémoire[3].
Est-il besoin d'ajouter qu'elle a grandi dans une famille juive ashkénaze de la petite classe moyenne et qu'en novembre 2023, Nancy Goldin participe avec des militants juifs américains à l'occupation de la statue de la Liberté à New York pour exiger d'Israël un cessez-le-feu dans la bande de Gaza ?
Nouvelle lutte victorieuse : les actions militantes de la photographe légendaire aboutissent à ce que les musées refusent la collaboration avec la famille Sackler et que leur nom soit effacé des hommages rendus à leurs mécènes érigés au fronton des salles d'exposition de leur musées.

Pluie et brouillard

On est en forme à Aurillac dès le lendemain matin ! Même si la pluie et le brouillard se sont abattus sur la ville, que le défilé des volcans d'Auvergne vus depuis les grandes baies vitrées de l'Espace Hélitas a disparu, enveloppé par la brume, tout est en place pour une nouvelle projection. Nilo se lance dans les présentations. Il nous incite à ne pas oublier ce qui

3. On retrouve les enseignements de Federico Rossin au Séminaire de PEC Corrèze à Tulle. Sur Nan Goldin je vous renvoie aussi sur Wikipédia dont je me suis inspiré pour cet article.

se cache derrière les politiques néofascistes. Il suffit de voir ce qu'elles attaquent pour voir rejaillir les sujets de Peuple et Culture. A quoi s'attaque l'Amérique de Trump : les diversités de genre, les personnes migrantes, l'écologie, l'avortement, certains concepts des sciences sociales... En Russie, c'est la même haine qui sévit, et en Europe ou en France est-on à l'abri ? Cela résonne tout au long de ces journées. Les nouvelles cibles sont dans le viseur, la question des personnes trans et queers agite les conservateurs. Sa solution est de supprimer des mots du vocabulaire pour ne pas les nommer. Nilo fait aussi référence aux travaux du chercheur et écrivain Paul B. Preciado et ses chroniques, *Un appartement sur Uranus* (Grasset 2019) où traversée, voyage et changement d'identité sexuelle, sont mêlés.

La pluie et le brouillard du Cantal nous ont mis dans l'ambiance. On la retrouve avec le film *Transfariana Un Monstruo Grande* de Joris Lachaise. Sous la pluie, l'orage et la mousson de la forêt vierge et fumante de la Colombie se déploient les images du film. Son fil conducteur : il pleut avant que le héros sorte de son rêve...

A la Picota, prison de haute sécurité au sud de Bogotá, le mariage d'un guérillero des FARC avec une ex-prostituée transgenre condamnée à la réclusion à perpétuité a d'abord provoqué le scandale, puis une transformation des mentalités. À partir du récit de ces noces rebelles, le film décrit la rencontre entre deux formes de combats, deux modèles de luttes qui se transforment en s'interpénétrant. FARC et LGBTQIA+ même combat ? Entre univers carcéral, réseau urbain de Bogotá, et campagne colombienne, la caméra guette les signes des mouvements discrets qui président aux changements d'une société.[4]

Une convergence de lutte qui, par des trajectoires individuelles, par les itinéraires de vie au singulier et parfois au pluriel, révèle de nouvelles perspectives d'émancipation personnelle ou collective, politique et sociale.

Les organisateur·rices avaient eu la bonne idée de convier pour la projection un animateur d'OUTrans[5], association féministe d'auto-

4. Présentation tirée du site *Comité du film ethnographique. com*

5. OUTrans est une association féministe fondée en 2009 d'autosupport trans pour les personnes transmasculines, transféminines, non-binaires, en questionnement, et pour leurs allié·e·s cisgenres, issue de la communauté transmasculine..

LA PLACE DU BÉNÉVOLAT 1945 2025
dans une association d'éducation populaire

Le « salarié militant », figure historique de l'éducation populaire, incarnait un engagement total : son travail rémunéré était indissociable de sa lutte pour la transformation sociale, dans une logique de dédoublement des rôles (animateur le jour, militant le soir) ou de fusion. Aujourd'hui, cette vision semble obsolète, voire nostalgique : la professionnalisation du secteur (contrats précaires, injonctions managériales, évaluation quantitative) et la fragmentation des engagements (militantismes thématiques, turnover des équipes) ont érodé l'idée d'un salariat a priori militant. Pourtant, la question reste vive : faut-il abandonner ce modèle ou le réinventer ?

D'un côté, les critiques pointent un décalage générationnel : les salarié·es refusent aujourd'hui de « sacrifier » leur santé mentale ou leur vie personnelle sur l'autel d'un engagement associatif. Les bénévoles, moins exposé·es aux contraintes matérielles, conservent parfois une liberté de parole et d'action que les salarié·es, pris·es dans des logiques de « rendement » ou de « survie économique », peinent à revendiquer. De l'autre, des collectifs tentent de réactualiser le salariat militant en intégrant des espaces de débat sur les conditions de travail, en refusant la séparation entre « technique » et « politique », ou en faisant du poste lui-même un lieu de résistance.

Le vrai clivage n'est plus entre « militant·es » et « non-militant·es », mais entre celles et ceux qui subissent la professionnalisation (précarité, burn-out, dépolitisation) et les personnes qui la détournent pour en faire un outil au service du projet associatif. La question n'est donc pas de regretter un âge d'or, mais d'inventer de nouvelles formes de salariats militants : dimension plus collective du salariat, soucieuse du bien-être (pour éviter l'épuisement), et ancrée dans les réalités du travail (sans tomber dans le dogmatisme). Un défi : transformer les contraintes en leviers, sans nier les tensions - entre idéal et réalité.

6. Historien, chercheur associé du Centre d'histoire sociale et des mondes contemporains (CHS- Paris I et CNRS). Il vient de publier en 2024 Tapis rouge et lutte des classes Une autre histoire du Festival de Cannes aux Editions de l'Atelier.
7. Extrait de la plaquette présentation du film.

support trans. Un autosupport (nous dirions d'autoformation) permet d'aider d'autres personnes trans.
L'association OUTrans fait tout un travail d'écoute pour l'accompagnement des personnes et le suivi des familles et de partage où la parole s'exprime, se forme, s'écrit pour des plaidoyers. Les échanges avec leur animateur, réalisés à distance (en visio), sont denses et riches d'enseignements. Petite accélération, des nourritures terrestres avaient été préparées. Un florilège de soupes chaudes avec l'ardeur cantalienne des bénévoles et de la cuisine du Domaine de l'absurde sont apprêtées derrière le comptoir devenu Bar à soupe. L'équipe emmenée par Nilo et Pierre est aux fourneaux pour notre régal ! Par les baies vitrées le décor des plateaux des volcans d'Auvergne sorti de la brume s'est tout à coup rapproché de nous. Belle surprise, on nous régale également des performances vocales du chœur féminin *Donas d'Olt*. Elles nous offrent des chants de luttes et de résistances du bassin de la Méditerranée, un repas enchanté, en chantant parfois avec elles.

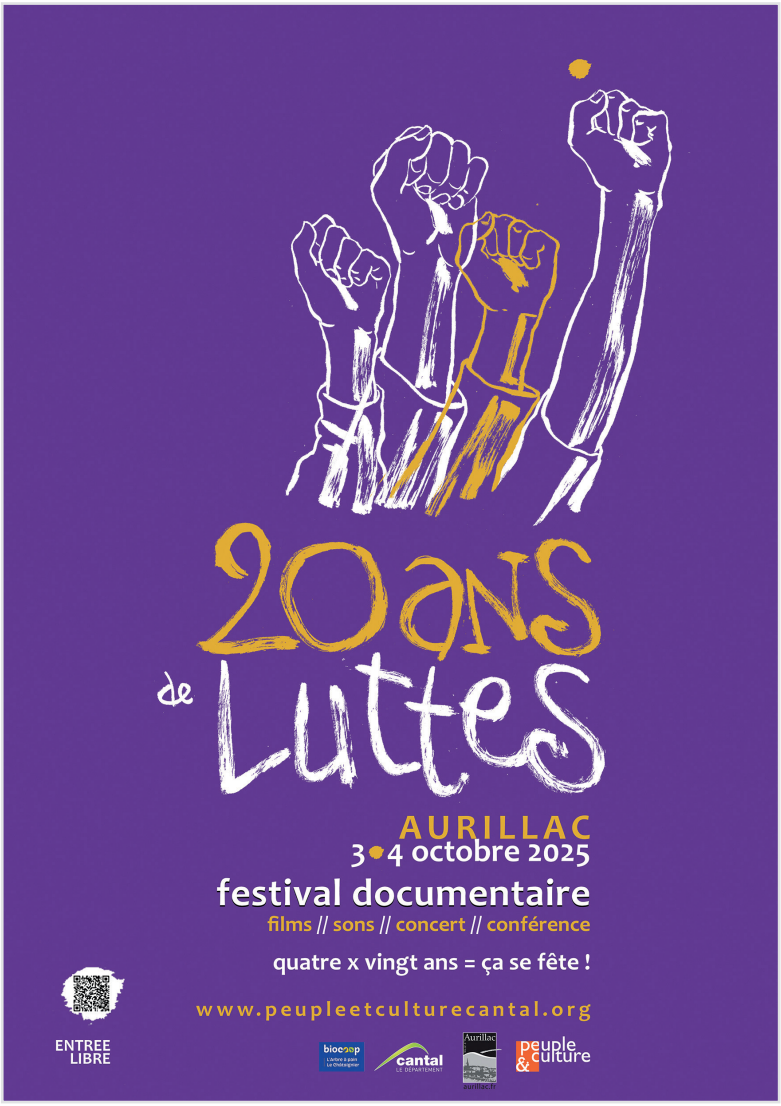
Le cinéma est aussi militant

Les anniversaires reprennent leur souffle avec un après-midi autour du cinéma et des militant·es de causes plus « environnementales ». Tangui Perron[6], historien du cinéma militant, nous invite à sa ciné-conférence. Souvent dénigré en particulier par les mondes de l'art ou du cinéma lui-même, le cinéma militant s'est construit grâce aux passionné·es de l'industrie du cinéma par les ouvrier·es, technicien·nes, réalisateur·rices de l'audiovisuel, de la publicité qui ont mis à contribution leur savoir-faire. Le cinéma militant est en partie lié avec les mouvements sociaux. Tangui Perron nous en fait la démonstration : depuis les frères lumières, les coopératives ouvrières tel Ciné Liberté présidé par Jean Renoir pendant le Front Populaire, les révoltes viticoles dans l'Aude avant la Grande Guerre, en passant par la création du Festival de Cannes, des frères Prévert à Jean Epstein, ou Jean Vigo et sa Marseillaise, l'histoire du cinéma en France est traversée par les combats de la CGT et du parti communiste très puissant à la Libération de 1945. Un florilège d'histoires et d'images nous est méticuleusement exposé par Tangui.
Par le fruit de ses recherches, bourrées d'anecdotes et d'histoires (la petite histoire dans la grande), le conférencier nous fait voir comment le cinéma militant a documenté les luttes. De nombreux exemples sont visionnés et exploités : ceux des années 1930 contre le fascisme, ou sous le régime de Vichy, ceux tournées au moment de la guerre d'Algérie, dans les mouvements de mai-juin 1968 avec les Ciné-Tracts inspirés du cinéma Cubain des années 1960, ou enfin de la lutte des LIP ou de Neruda au Chili. C'est d'ailleurs les luttes anti-racistes, écolos, antifascistes filmées par des cinéastes militants qui vont impulser la création du cinéma documentaire.
Impossible de retranscrire ici la conférence ni les échanges avec le public qui s'interrogeait sur la légitimité du réalisateur à parler au nom des acteurs en utilisant d'autres mots... On enchaîne avec une alchimie où de l'eau jaillira le feu.

De l'eau de la Narse jaillit le feu

De l'eau jaillit le feu est un très beau documentaire, même si l'enjeu nous déborde... Il s'agit en effet d'une nouvelle lutte contre des projets de méga-bassines très contestées. On est dans le calme et méditatif Marais Poitevin où des milliers de personnes sont aujourd'hui engagées dans une lutte contre des projets d'exploitation des ressources naturelles en eau. Comme dit dans le film un pêcheur et arpenteur du marais, « *200 bassines prévues dans le Poitou-Charentes y' a qu'un truc qui va manquer c'est de l'eau !* ». En effet, la bataille de l'eau est engagée face au « tout maïs », à la culture intensive. Alors qu'il s'agirait plutôt de se concentrer sur comment la préserver et comment, dans le respect de la biodiversité des prairies, des marais, des zones humides, partager l'eau qui nourrit aussi sources, lacs et rivières équitablement.
Face à la construction galopante de ces bassines d'irrigation, un collectif s'acharne à montrer la catastrophe écologique annoncée et revendique un autre modèle agricole. Julien, personnage fédérateur et charismatique du film, nous embarque au fil de l'eau des marécages.
Malgré la lutte qu'il mène sans relâche pour sauver le Marais, Julien, batelier, a su garder un éternel émerveillement pour ce qui l'entoure. Avec son allure d'homme des bois, son franc-parler et son large sourire espiègle, il devient avec ce film, le guide pour partir à la découverte de ce territoire paradoxal et de ces habitants qui ont pris leur destin en main.[7]
Tout y est renouvellement créatif et collectif des répertoires de lutte. Fanfares, marionnettes

géantes, défilés carnavalesques dans des cérémonies officielles. On ne le sait que trop : il n'y a que les combats que nous ne mènerons pas qui sont sûrs d'être perdus !
De la narse jaillit le feu ! Les organisateur·trices de l'événement d'Aurillac ne se sont pas trompé·es : un débat est organisé à la suite du film avec le témoignage d'une lutte similaire sur leurs terres. Ils ont également leur zone humide à protéger dans le Cantal. C'est à 1000 mètres d'altitude entre Murat et Saint-Flour, dans un ancien cratère de volcan devenu une zone marécageuse. Le plateau de la Planèze de Saint Flour, pourtant milieu naturel reconnu d'intérêt européen, classé comme site Natura 2000, est très convoité par des industriels. Alors qu'il est depuis des temps anciens une ressource fourragère pour les paysan·nes, des terres d'élevage avec une faune et une flore des plus riches du Parc naturel des volcans d'Auvergne. C'est enfin une réserve d'oiseaux, une halte migratoire du printemps et de l'automne, avec 150 espèces différentes (nicheurs, chouettes Bécassine, courlis cendré et hibou des marais ou encore crapaud calamite et loutre d'Europe...) dont 80 espèces protégées. Ces espaces sont menacés par des projets de carrière de diatomite à ciel ouvert. A la manœuvre, deux multinationales ont acheté des terrains sur ces plateaux et veulent extraire un minerai précieux notamment exploité pour l'industrie agroalimentaire. Face à cette menace, un collectif s'est créé pour défendre la Narse de Nouvialle (de narso zone humide en occitan et Nouvialle le hameau situé à proximité). Ils sont mobilisés depuis 1995, (nouvel anniversaire de 30 ans de lutte !). Le Collectif pour la narse de Nouvialle, rassemble plus de 1000 personnes issues d'horizons variés (habitant·es, agriculteur·rices, élu·es, chasseur·euses, pêcheur·euses, naturalistes, professionnel·les du tourisme...) ainsi qu'une quinzaine d'organisations locales et régionales. Gagner la bataille de la préservation de la narse de Nouvialle et réaliser la reconversion économique de ces terres pour en faire un emblème, l'exemple d'une transition écologique réussie : voilà toute l'ambition de ce collectif.
Ce collectif résonne profondément avec le « No bassaran ! », cri de révolte et de résistance des militant·es pour la sauvegarde des marais poitevins. Une promesse pour des victoires à venir, elles et ils vont déplacer des volcans ! Des résultats sont déjà visibles : 38 000 signatures de leur pétition, une Fête de la Naus avec 2 700 participant·es, une forte médiatisation, des contributions de scientifiques...



Fête finale

Tout cela est discuté autour d'un repas végétarien, comme il se doit. Les bénévoles ne lâchent rien ! L'écran a fait place à la scène. On nous invite à des façons de manifester : faire la fête, danser et pogoter sans lâcher les thématiques du festival. On se régale corps et âme déployés avec le concert de la Compagnie KTA. Un groupe qui investit de façon originale une sorte de *spoken-word*, de parler-chanté dans un registre noise-rock. « *La compagnie s'acharne à fouiller, creuser et à déterrer des histoires de femmes, de hors-la-loi, de communardes, d'idéalistes, de bandits au drapeau noir, soucieux d'écrire une autre histoire de France empreinte de fraternité, de solidarité et de liberté.* »
Bravo les Cantaliennes et Cantaliens, du peuple et de la culture nous ont été offerts, à foison ! La prochaine étape, ce seront des rencontres internationales, nous jetterons l'ancre du bateau des 80 ans de Peuple et Culture dans la bonne ville de Sète.

LA VIDÉO
Zoom : Vingt ans de luttes, Projections de films, conférence, concert et repas convivial
3-4 octobre 2025
Aurillac, Cantal

6 LA PÉDAGOGIE DU VOYAGE

A l'heure de la militarisation du monde, il est plus que jamais important de valoriser les échanges interculturels autour de la polyphonie des langues et des cultures, comme celui qui a lieu du 16 au 19 octobre à Sète pour le sixième épisode de notre jubilé.



Nous voilà une nouvelle fois embarqué·es pour une balade internationale cette fois, à la «Coop'» qui se déroule du jeudi 16 au dimanche 19 octobre au Village vacances du Lazaret à Sète (sans exagérer pour moi la plus belle ville portuaire de l'hexagone) sur la Méditerranée entre les plages de la Corniche et de la Vigie. Vous ne rêvez pas !

La réunion annuelle de partenaires internationaux, la «Coop'» pour les initié·es, vise à mettre en réseau des représentant·es des associations actives dans le travail de jeunesse et à créer et renforcer des partenariats pour des nouveaux projets d'échanges et de formations interculturelles, franco-allemandes et/ou avec des pays d'Europe,... du continent européen et du pourtour méditerranéen. Cette année, malgré une situation géopolitique tendue, la Coop' se donne des airs de fête pour le jubilé des 80 ans de Peuple et Culture avec un hommage à Joseph Rovan. On tentera de voir comment, de 1945 à 2025, ces échanges internationaux évoluent, dans un contexte où les identités, le rapport à la nation et aux

territoires, mais aussi aux enjeux environnementaux, sont vivement débattus…
Des partenaires de France, d'Allemagne et d'autres pays sont attendus, liste exhaustive : Algérie, Arménie, Azerbaïdjan, Bosnie-Herzégovine, Egypte, Espagne, Géorgie, Grèce, Kosovo, Liban, Luxembourg, Maroc, Monténégro, Moldavie, Pays-Bas, Pologne, Portugal, République Tchèque, Roumanie, Serbie, Turquie, Tunisie.
Dès l'ouverture en fin d'après-midi, pour faire connaissance, des animations linguistiques sont lancées, comme il y en aura plusieurs à chaque ouverture de séance. On y tente de faire tomber les barrières de la langue pour ouvrir à la rencontre. Tout le monde se lève et se croise dans un joyeux « melting-pot ». On va vers une personne qu'on ne connaît pas et on s'échange nos noms et prénoms, et quelques mots si on peut dans la langue de l'autre, qui en retour fait de même.
Le trio d'organisation – avec Morgane Masterman, chargée de développement interculturel et international à Peuple et Culture, Sebastian Maass d'Interkulturelles Netzwerk et Tobias Dreizler du Deutscher Pfadfinderinnen (BDP) – est très efficace et bienveillant dans l'accompagnement des participant·es autant que dans les animations plurilinguistiques des séances plénières et d'ateliers. Les quelques mots de présentation et d'accueil reviennent sur les 80 ans de Peuple et Culture et l'histoire de l'Office franco-allemand pour la Jeunesse (OFAJ).

Le lien avec l'OFAJ

Fondé officiellement en 1963 par le traité de l'Elysée entre les responsables politiques des deux pays, les présidents Konrad Adenauer et Charles de Gaulle, l'OFAJ porte la marque des investissements de Joseph Rovan au sein de Peuple et Culture. Il en était également son co-fondateur, son secrétaire général puis son président d'honneur. Depuis 1946, il avait déployé une énergie colossale pour développer les rencontres franco-allemandes[1], alors qu'il avait été déporté dans l'enfer du camp de Dachau, pendant 10 mois, suite à ses activités de Résistant et à la découverte de ses origines juives.
L'Union Peuple et Culture, pour compléter les relations interculturelles, est également investie sur un programme d'échange avec les Balkans, l'Europe centrale et orientale, pour réaliser de nouveaux projets. On nous précise enfin que nous sommes tous responsables et acteurs du mélange des langues. L'anglais et le français seront particulièrement utilisés mais on reste très réactif pour aider toutes et tous à se comprendre alors que pas moins de trente langues sont présentes !
Le plurilinguisme est d'ailleurs une préoccupation constante à l'OFAJ. Il est un vaste champ de recherche, de formations et une revendication pour en faire un « métier » grâce aux qualités que requièrent les techniques d'animation plurilinguistique. Nous en aurons des aperçus très convaincants durant tout le déroulé de la Coop'.
En soirée nous sommes invités à un moment informel d'interconnaissance avec repas partagé tirés des valises. Les participant·es ont été invité·es à rapporter des mets, desserts, boissons et gâteries typiques des différentes traditions culinaires de leurs pays.

Être comme personne

Pour illustrer la teneur des débats qui attendent les participant·es, je vous propose d'en éclairer les thématiques en reprenant les citations extraites de différentes publications des lettres de Peuple et culture au fil de son histoire. Collées aux murs de la grande salle de réunion de la Coop', des petits extraits disent en quelques mots toute la richesse des expériences réalisées par les correspondant·e·s au contact de la jeunesse des autres pays[2] :
« La culture de soi, des autres, n'est pas un état, une identité figée, inscrite dans le marbre de l'histoire des civilisations. Elle est plutôt un mouvement permanent de remise en question et de reconstruction dans la confrontation des points de vue. Ce qui advient alors c'est que l'identité retrouvée n'est pas une fin, mais un nouveau point de départ pour un nouveau voyage.»
« Aller dans un pays étranger nous renvoie l'image de nos compromis quotidiens, comme un miroir grossissant. Le voyage est un temps privilégié pour sortir de chez soi, s'échapper des rythmes rassurant du quotidien. Le voyage devient alors une étape essentielle dans la (re)construction de la capacité d'un individu à prendre du recul par rapport à son vécu ordinaire. Ce compromis, entre sa situation quotidienne et les envies de prendre le large a quelque chose de provocant et de touchant à la fois. Cette forme de décryptage permet alors de réveiller les sens et de porter un regard neuf sur ce qui nous entoure. Il s'agit d'observer un lieu, un objet ou une situation vécue comme si on la découvrait pour la première fois.»

1. *Voir sur le site de l'OFAJ*
2. J'ai recomposé les premières citations en restant fidèle à leur sens, celles reprises mot à mot sont mises entre des guillemets.



Atelier de théâtre proposé en autonomie

« *Les langages artistiques (théâtre, arts plastiques, vidéo, musique…) ont leur propre code, qui transcendent les codes nationaux. Ils permettent de communiquer au-delà des mots, là où les langues échouent.*»

« *Les difficultés du travail interculturel sont liées aux problématiques identitaires, individuelles et collectives. Les ignorer, c'est risquer de les reproduire, de les imposer aux autres.*»

« *Le retour d'une expérience interculturelle peut s'avérer difficile à gérer. Un suivi est indispensable pour ancrer ces nouvelles façons de voir, ces nouveaux apprentissages dans le quotidien revisité.*»

« *Il faut inventer des sortes de garde-fous pour éviter le pire aux humains entre eux. Les associations ont un rôle d'alerte, de pression social et politique, et de formation pour ceux qui sont en voie d'être exclus.* »

« *Les échanges doivent être réciproques pour éviter de reproduire des rapports de domination. La venue en France des correspondants est un juste retour des choses, et leur présence apporte une autre image des pays d'émigration.* »

Les questions identitaires appellent les remarques suivantes à l'OFAJ : « *L'identité nous différencie des autres – notre "identité propre" liée à notre histoire personnelle, nos traits de caractère, etc. – mais elle nous donne aussi le sentiment d'appartenir à des groupes ("être identique à")* ». Lothar Krappmann[3] résume ainsi le défi qui s'impose à chaque personne : « *être comme tous les autres et n'être comme personne* ». Apprivoiser l'inconnu, se familiariser avec les différences de l'autre, détruire les sentiments d'anxiété, de peur ou de rejet des étrangers, des « migrants » ou des autres pays est un défi permanent. Il faut y travailler toujours et encore, peut-être plus que jamais !

3. Krappmann, Lothar, 1969 : Soziologische Dimensionen der Identität : Strukturelle Bedingungen für die Teilnahme an Interaktionsprozessen. Stuttgart, Klett Cotta. 7. Aufl. 1988, cité dans : L'animation linguistique dans les rencontres interculturelles de jeunes Contribution à une éducation au plurilinguisme, un document OFAJ - DFJW Paris/ Berlin (allemand, anglais et français) 2022-2024. Un ouvrage très précieux qui aborde ces sujets d'un point de vue théorique et pratique avec des dizaines de propositions d'animation linguistique.

Cœurs battants

Dans la première partie de l'après-midi, plusieurs ateliers sont proposés qui résultent des propositions faites en plénière la veille en fin d'après-midi. Au menu :

1 – Atelier littérature jeunesse et plurilinguisme.
2 – Atelier climat, environnement, développement durable : comment ajuster nos propositions de mobilités aux changements climatiques.
3– Table des archives présentée par Lionel Corby avec des documents (livres, revues, projets, dépliants, etc.) qui retracent l'histoire des rencontres interculturelles organisées par Peuple et Culture.
4– L'intelligence artificielle au service des projets de rencontres interculturelles de Peuple et Culture : éthique et usages.

Puis, le cœur battant de la Coop' fût la table ronde où étaient invité·es quatre intervenant·es. Lionel Corby ancien salarié, militant, adhérent individuel de Peuple et Culture, Khadidja Kehli chargée de mission pour les rencontres interculturelles et animatrice de l'Espace jeunes Schuman de la ville de Melun (77), Alina Deutsch coordinatrice du bureau du secrétariat général de l'OFAJ et Nermina Trbonia chargée de mission en Bosnie à Sarajevo et correspondante régionale OFAJ dans les Balkans.

Un même courant les animait : créer les conditions de stabilité et de connexion entre jeunes et adultes pour réfléchir au futur sur le continent européen. Khadija dit à quel point les échanges lui ont appris à dépasser les préjugés que nous avons toutes et tous sur le proche qui rassure et le lointain qui dérange. On se change, on modifie son regard et son approche de

JOSEPH ROVAN (1918-2004), passeur franco-allemand

Né en 1918 à Munich dans une famille juive qui s'exile à Paris en 1934, Joseph Rovan rentre au lycée Carnot. Ses études supérieures interrompues par la guerre, il est démobilisé à Lyon où il s'engage très vite dans la résistance. Arrêté par la Gestapo à Paris, il est transféré à Dachau en 1944.

Il y rencontre et se lie avec Edmond Michelet, chrétien, profondément humaniste, qui l'intégrera, quand il fut ministre dans ses cabinets ministériels à partir de 1945 (notamment aux ministères des Armées, puis de la Justice en pleine guerre d'Algérie). Joseph Rovan, de retour de Dachau en 1945, rencontre Peuple et Culture dont il devient secrétaire général. Il a la conviction inébranlable que l'Europe ne se construira que sur la paix et la réconciliation franco-allemande. Il a représenté PEC au premier conseil d'administration de l'Office franco-allemand pour la Jeunesse (OFAJ) dont il a été un acteur important.

Secrétaire général de PEC, universitaire, journaliste, historien, il a contribué au rayonnement du mouvement, il a été un militant infatigable de l'éducation populaire. Retenons de lui un message principal qu'il faisait passer dans ses écrits et interventions et qui résonne fort aujourd'hui, car d'une actualité cruelle, la réconciliation passe par la (re)connaissance de l'autre.

Les mobilités interculturelles

Pour Peuple et Culture, le voyage n'est pas un loisir réservé à une élite, mais un droit culturel et politique. Depuis sa création, le mouvement défend l'idée que rencontrer l'autre, découvrir un ailleurs, est un levier essentiel d'émancipation et de lutte contre les préjugés. Pourtant, dans une société où les inégalités économiques et sociales conditionnent l'accès à la mobilité, la question se pose : qui peut vraiment voyager, et dans quelles conditions ?

Comme le souligne le livre *Itinéraires*. Le voyage, entre expérience et formation, édité par Peuple et Culture en 1997, le voyage est souvent perçu comme une aventure réservée à ceux et celles qui en ont les moyens financiers, culturels ou symboliques. Or, Peuple et Culture a fait le choix de rendre ces expériences possibles pour le plus grand nombre. L'enjeu de l'ouvrage *Itinéraires – Le voyage, entre expérience et formation ?* est de permettre à des jeunes en formation, des publics précaires, des groupes locaux de partir, non pas en touristes, mais en acteur·rices de leur propre apprentissage. Le voyage devient alors un outil pour dépasser les stéréotypes, interroger ses propres repères, et construire une citoyenneté européenne et mondiale.

Les freins sont nombreux : coût, méconnaissance des dispositifs, peur de l'inconnu, manque de confiance en soi. Il est nécessaire de créer des cadres sécurisants pour rendre ces échanges accessibles. Cela passe par un accompagnement pédagogique (préparation en amont, encadrement sur place, temps de restitution), mais aussi par une pédagogie de l'aventure qui valorise l'imprévu, le dépaysement, et la rencontre authentique. Comme l'écrit Corinne Baudelot, « *le voyage est un temps privilégié où l'on sort du quotidien pour se confronter à soi-même et aux autres* ». Il ne s'agit pas de consommer des paysages, mais de vivre une expérience transformatrice, où le décalage culturel devient une source de questionnement et de croissance.

Peuple et Culture refuse une vision folklorique ou exotisante des échanges. Le voyage est conçu comme un espace de résistance contre les logiques de repli et de fragmentation sociale. En organisant des rencontres entre jeunes de quartiers populaires, ruraux, ou issus de minorités, le mouvement montre que l'interculturel n'est pas une simple juxtaposition de différences, mais un terrain de dialogue et de construction commune.

Aujourd'hui, face à la marchandisation des voyages et à la standardisation des échanges, Peuple et Culture défend une approche alternative : des séjours ancrés dans le réel, où la langue, les arts, ou le travail collectif deviennent des vecteurs de lien.

4. Joseph Rovan Mémoires d'un Français qui se souvient d'avoir été Allemand, Editions du Seuil, 1999.

l'autre par la rencontre sur d'autres terres que la sienne. Alina Deutsch, de retour des Balkans, insiste sur les échanges, les discussions avec les familles d'accueil, les chauffeurs, les animateurs, les correspondants, toutes les personnes impliquées dans une mobilité. Enfin sorti de la guerre en Yougoslavie, il fallait développer la solidarité entre des peuples qui s'étaient combattus. Dans ce sens, la possibilité d'échanges interculturels est indispensable. Lionel revient sur le travail de Joseph Rovan qui fut le véritable initiateur de l'OFAJ. Attardons-nous sur ce personnage central. De famille juive, né à Munich en Bavière en 1918, il fait ses études à Vienne puis à Berlin pour arriver en France avec sa famille en 1933. Suite à ses engagements dans la Résistance, du fait de la dénonciation de sa judéité, il est interné à Dachau en 1944. Il y rencontre Edmond Michelet, futur ministre des Armées. A la Libération, le général de Gaulle est en effet contraint de donner aux communistes «*un des grands ministères*». Tout en étant gaulliste, Michelet avait noué des liens étroits avec les milieux communistes dans la Résistance et à Dachau. De Gaulle lui avait demandé de «*rester en bon terme avec eux sans rien leur céder*». Joseph Rovan disait dans ses mémoires[4] : «*Il nous fallait être avec et contre les communistes*». Rovan, qui rejoindra le cabinet du ministre en 1945, ainsi que le comité de rédaction de la Revue Esprit et Peuple et Culture, était persuadé dès la fameuse «*défaite de juin 1940*», que les Allemands allaient perdre la guerre. Son projet, avec Joffre Dumazedier et quelques autres, était dès ce moment-là de reconstruire le pays et ses institutions, porté par un idéal revivifié par l'expérience de la Résistance et des maquis. Et bien sûr, donner un futur désirable aux liens et aux échanges entre les jeunesses des deux pays.

Faire connaissance à partir des animations interculturelles et linguistiques



Après ce retour vers le passé, Kadidja nous ramène au présent en exprimant ses difficultés pour persuader les jeunes des quartiers populaires (dits prioritaires) de la ville de Melun d'aller découvrir une Allemagne qui leur paraissait grise, loin de leurs préoccupations et un peu sévère. C'est par le foot, par les jeux, la capoeira, le street-art ou les usages des réseaux sociaux qu'elle a réussi à leur faire accepter de sortir de leur zone de confort et de bouger de leur quartier. Alors que la guerre revient sur le continent, que la violence s'invite partout, ces propositions pour un engagement, pour une éducation à la paix, rencontrent aujourd'hui un franc succès.

Nermina Trbonja nous rapporte qu'elle a un héritage de la rencontre d'autres cultures, d'autres civilisations, de ses parents et grands-parents. Ils lui ont raconté leur vie sous Tito quand la Yougoslavie était dans le bloc soviétique le pays le moins aligné sur la guerre froide, même si le capitalisme a finalement triomphé dans la compétition mondiale. Nermina Trbonja reste persuadée que les «mobilités» sont fondatrices. Elles obligent à construire des ponts et des routes entre nos pays et nos cultures. Surtout quand on voit depuis les années 90 le retour des nationalismes belliqueux sur le sol européen, il faut redoubler de vigilance : «*Quand la guerre arrive les trains s'arrêtent c'est la fin des mobilités ! Ici dans ce cercle, le fait que nous soyons tous réunis par l'OFAJ, venus de France, d'Allemagne, d'Arménie, d'Azerbaïdjan, du Maroc, du Liban, de Bosnie et d'ailleurs, cela nous montre que nous ne sommes pas fermés à l'autre, d'où qu'il vienne. Mais est-on le bienvenu partout ?*»

La parole circule

Après ces témoignages les discussions ne manquent pas de s'ouvrir avec émotion et passion. Les thèmes sont nombreux, les langues se délient (dans tous les sens du terme !). Nous avons des casques pour des traductions simultanées en anglais et en français grâce à un studio et des traductrices installées dans une cabine... mobile, bien sûr !

Petite synthèse rapide : il est question de «chez-soi» et de droit d'asile, de l'usage bienvenue de la langue allemande dans les Balkans et dans la partie orientale de l'Europe qui serait moins attirés par la France semble-t-il ? La paix entre Arménie et Azerbaïdjan en 2021 rend les projets de l'OFAJ, qui s'est emparé du sujet, plus que jamais nécessaires, suite aux accords

de paix. Les témoignages sur les échanges entre Moldaves et Géorgiens et ceux organisés par Peuple et Culture en Moldavie cette année, ont été très appréciés, très riches et encourageants. De même sur la question des pays autour de la Méditerranée, une charte vient d'être signée en Tunisie, une Conférence de la jeunesse va avoir lieu à Malte. Est évoquée aussi la nécessité de conjuguer solidarité et développement sans pour autant vouloir imposer des vérités dites « universelles »... Maxime Boitieux reprend la discussion sur la difficulté de travailler à « une pédagogie de la paix » qui pourtant demeure nécessaire et indispensable autant à l'est de l'Europe que vers les pays du sud. Même si le paradoxe est que des violences s'étalent partout, près de chez soi, dans nos quartiers, sur nos écrans, il faut encourager les voyages, franchir les frontières, fouler la terre d'autres pays, d'autres traditions, d'autres manières de vivre, qui engagent à se construire différemment. A leur retour des jeunes nous disent : « *Je kiffe des Afghans, des Palestiniens qui racontent leur histoire... Je suis trop chill !* ».

Cette culture de la Résistance pour relever le pays qui, après 80 ans (plus de quatre générations), nourrit toujours l'espoir de construire des ouvertures grâce à la culture. Plusieurs intervenant·es dans le débat manifestent justement leurs envies de concrétiser des projets avec d'autres personnes présentes, la magie des rencontres de la Coop' opère ! Des fiches de méthode pour animer des projets interculturels vont circuler entre les participant·es. Des partages d'idées se mettent aussi en place pour analyser et comparer les expériences, celles qui ont réussi, mais aussi l'analyse des échecs. Pourquoi ça a moins bien marché ? Enfin, on insiste sur la nécessité de transmettre des valeurs de paix et de démocratie vers la jeunesse, à la place de mettre des moyens faramineux sur l'armement... Joseph Rovan disait déjà en 1993 à l'Université d'été de Peuple et Culture : « *Les mouvements d'éducation populaire ont un rôle irremplaçable à jouer pour éviter que l'Europe ne devienne l'Europe du fric.* »

Sont évoqués enfin les droits humains, les questions environnementales, la géopolitique, puis la nécessité d'apporter un soutien au féminisme. Une conviction pourtant basique est martelée : la moitié des humains ne peuvent faire la guerre à son autre moitié d'humanité !

Et pour conclure en quelques mots, il est rappelé qu'il n'y a pas d'histoire sans préhistoire. Qu'il y a toujours cette nécessité de savoir d'où l'on vient pour choisir où l'on va. Par exemple, apprendre ce qu'il s'est passé avant le 7 octobre en Israël, les évènements de la guerre d'Algérie et de la résistance des algériens, l'histoire de l'Empire Ottoman, du Front Islamique du Salut (FIS), etc. Restaurer la confiance aussi. Un participant disait que dans les années 1980 il circulait avec vingt francs en poche, prenait le train, traversait l'Europe, aujourd'hui cette insouciance serait pure inconscience, pure folie ! Après le repas du soir, la salle a été transformée en salle des fêtes pour faire place à la danse, aux rondes et aux farandoles. On y a dansé cette vieille belle danse qu'est le Sirtaki lancée par nos amis de Bulgarie. Comme il est dit dans la chanson de Zorba[5] quand il s'élance pour danser le Sirtaki : « *Déjà, la joie conduit ses pas. Viens, il nous tend les bras. Si tu veux couvrir de rose tout ce que tu vois en gris, viens danser le Sirtaki !* »

Le lendemain matin, après un nouveau jeu et une nouvelle animation linguistique, on ouvre un open-space incluant un atelier pour tout savoir et connaître sur les dispositifs proposés par les programmes de l'OFAJ en direct par leurs animateur·rices. Les participant·es sont invité·es ensuite à profiter des traditionnelles bourses internationales entre partenaires.

Sous le Pin Parasol

Pour donner ma part à cette aventure, il fallait que je fasse un nouvel entretien avec Jean-Luc Menu, filmé par Arnaud (Lisba) Absil mon complice des images du jubilée de Peuple et Culture. Je propose de nous retrouver sur la terrasse du Pin Parasol (clin d'œil à l'arbre fétiche du plus célèbre sétois : Georges Brassens) magnifique bar-restaurant qui surplombe la plage du Lazaret, sa corniche et à perte de vue, la grande Bleue. Jean-Luc était un des salariés de Peuple et Culture Languedoc-Roussillon appelé à créer dans les années 1980, avec l'équipe de René Monségur, une activité autour des rencontres internationales et interculturelles.

« *Descartes ça vous parle ? Découvrez Kant !* » sur le flyer de l'OFAJ. Ça tombe bien, Descartes est un grand voyageur. Né en France en Touraine, il y a très peu vécu, séjournant bien plus longtemps au Pays-Bas, à Utrecht, au Danemark ou encore à Neubourg en Allemagne. Il s'est éteint à Stockholm. Déjà bourlingueur cosmopolite au XVII[e] siècle, il nous a ouvert les voies de ce que nous appelons aujourd'hui les « mobilités ».

Prochaine étape de la Balade des 80 ans Rouen puis Paris, Maison des Métallos.

5. Tout le monde connaît la chanson : sur la musique de Míkis Theodorakis tirée de Zorba le Grec, un film gréco-anglo-américain de Michael Cacoyannis, sorti en 1964 et adapté du roman de Níkos Kazantzakis Alexis Zorbás (1946), avec Anthony Quinn dans le rôle de Zorba, Alan Bates dans celui de Basil et Irène Papas dans le rôle de la veuve.

LA VIDÉO

La pédagogie du voyage : l'importance de l'expérience franco-allemande et interculturelle dans le projet de Peuple et Culture

17-18 octobre 2025
Sète

7 DE L'ÉDUCATION POPULAIRE DANS LE TRAVAIL SOCIAL

Face à la marchandisation du travail social, ce septième épisode, réalisé les 4 et 5 décembre, rappelle et célèbre l'engagement d'une formation sociale émancipatrice qui fête ses 50 ans en Normandie.



Ouverture des journées à Canteleu

Nous voilà réuni confortablement dans l'amphi de l'Institut du développement social (IDS) piloté par l'Association pour le développement social et culturel (ADSCI). Cet institut est niché dans un parc au jardin verdoyant et vallonné, à Canteleu, dans la périphérie de Rouen, en Normandie. On y trouve des cycles de formation initiale, supérieure et d'apprentissage autour des métiers de l'action sociale, du médico-social et de l'animation. Sa mission centrale est l'accompagnement et le développement de ces métiers voués à « *un travail social global* » dans une exigence déontologique forte. Un nouveau double anniversaire : 50 ans de l'IDS et 80 ans de Peuple et Culture.

Un institut dans le tourbillon de son histoire

L'IDS est un véritable campus du travail social, un chaudron de valeurs et de liens sociaux exigeant mais chaleureux, qui réunit chaque année des centaines d'étudiantes et d'étudiants accompagné·es de dizaines de professeur·euses, scientifiques, professionnel·les des métiers du soin et de l'action sociale et culturelle. Nous sommes accueillis dans un bâtiment lumineux, construit comme une arène tout en rondeur, sur trois niveaux[1]. Distribué par un vaste hall, où sont exposés photos, frises chronologiques, témoignages vidéo, livres, dépliants, affiches et tableaux. L'IDS est une plate-forme de la région Normandie qui regroupe : l'école départementale de service social de la Seine-Maritime, l'école d'éducateur spécialisé Henri Wallon, le centre régional de l'enfance et de l'adolescence inadaptée de Haute-Normandie (CREAI-HN), un institut de formation et de perfectionnement pour les éducateurs et animateurs (Peuple et Culture Normandie-Seine), et enfin, un pôle de ressources d'étude et de recherches autour du travail d'émancipation, de cohésion sociale et d'éducation populaire.

Étant en prise directe avec les chercheur·euses en sciences sociales, l'IDS s'est attaché à décloisonner les métiers du travail social et à renforcer la mobilité professionnelle par le développement de la formation continue et de la validation des acquis par l'expérience (VAE). Il a aussi développé plusieurs projets européens pour ses formations, ses activités de recherche ouvertes à l'international avec des programmes d'échanges d'étudiant·es, de rencontres interculturelles, d'études comparées, de formation à distance, etc.[2]

Retour vers le futur ?

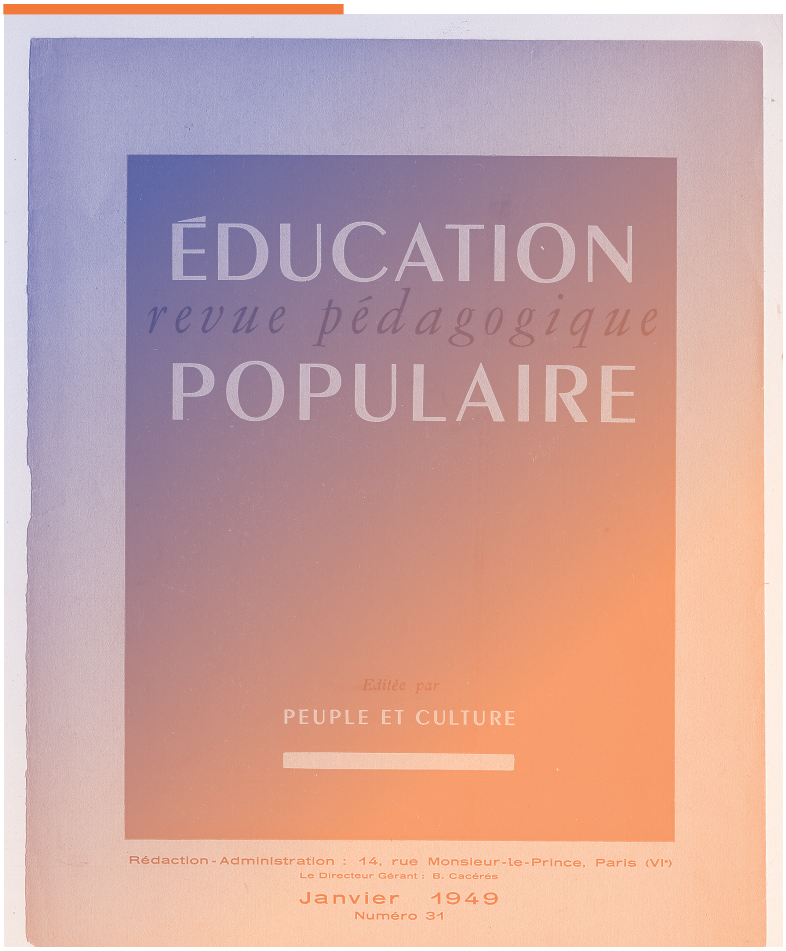
En ouverture de l'événement, Manuel Boucher, président de l'ADSCI et de Peuple et Culture Normandie-Seine, partage son émotion en tant qu'ancien directeur et héritier de son père, René Boucher, lui-même ancien éducateur spécialisé qui avait fondé l'association dans le giron de Peuple et Culture. Il a mis sur les rails de l'histoire normande cette aventure au milieu des années 70 lorsque l'État avait l'ambition de créer des Instituts régionaux de formation en travail social (IRFTS). Toute une équipe de militant·es (rendons aussi hommage à Jean Gondonneau[3]) y a fait vivre les valeurs de l'éducation populaire articulées avec celles du travail social.

Lors de ces journées seront proposés des moments d'échange et de formation ainsi que des ateliers participatifs inspirés de la méthode d'autoformation : l'entraînement mental. Invités à prendre part à la fête, les acteurs de l'Institut qui peuplent l'amphi – étudiant·es, formateur·rices, partenaires, ancien·es militant·es - se sont rassemblé·es pour au moins deux bonnes raisons annoncées au programme :

- Penser la complexité et les contradictions de l'intervention sociale et de la formation aujourd'hui confrontées aux lois du marché, aux logiques gestionnaires, concurrentielles et bureaucratiques qui impactent le sens du travail social ;
- Réenchanter des capacités de réflexion et d'action pour la formation des acteurs et actrices du travail social de demain.

1. On y trouve des salles de cours, un auditorium, une salle numérique, un bar-cafétéria, un centre de ressource, une salle numérique, des bureaux pour l'administration et un grand amphithéâtre qui porte le nom de Joffre Dumazedier.
2. Pour compléter ses nombreux partenariats associatifs et institutionnels, l'IDS est aussi membre de réseaux internationaux : Groupement national des hautes écoles et instituts en travail social, Association européenne des écoles de travail social, Association internationale des écoles de travail social et Forum français des formations ouvertes et à distance.
3. Ancien instituteur devenu docteur •••

Revue pédagogique éditée par Peuple et Culture, janvier 1949



L'ÉMANCIPATION, UN PROJET COLLECTIF

L'émancipation n'est pas un mot neutre. Pour les néolibéraux, elle est confondue avec l'activation et signifie « débrouille-toi » : chacun doit devenir l'artisan de son destin, dans un monde où les protections sociales s'effritent. Pour l'éducation populaire, comme Peuple et Culture, elle désigne un processus collectif : comprendre les processus et mécanismes de domination, agir avec d'autres, et transformer les rapports de pouvoir. La différence est claire : l'une isole et moralise, l'autre libère.

Le discours dominant réduit l'émancipation à une responsabilité individuelle. « *Sois flexible, forme-toi, crée ton entreprise* », entend-on. Mais cette vision ignore que les inégalités sont souvent systémiques. Comme le rappelait Paulo Freire, « *personne ne se libère seul* ». L'émancipation suppose au contraire de décrypter ensemble les rapports de domination et d'inventer des formes d'action communes, comme le font les ateliers de pratiques artistiques et culturelles ou les luttes pour les droits culturels. Peuple et culture propose des outils d'analyse pour ce décryptage nécessaire.

Après ce moment introductif, Manuel Boucher cède la parole à Clarisse Dautrey chargée de représenter le président du Conseil Régional en tant que directrice du Département de la formation et de l'apprentissage de Normandie. Elle revient, elle aussi, sur la longue histoire de l'IDS et souligne que mettant à profit son expérience de professeur des universités et de sociologue, Manuel Boucher et son équipe avaient également renforcé, consolidé les liens avec l'université pour construire un parcours d'enseignement supérieur des métiers de l'action sociale. « *Vous en avez fait des métiers de sens et d'engagement, affirme-t-elle. Et on voit bien chez vous cher Manuel, par les parcours professionnels et familiaux qui ont été rappelés, que ce n'est pas un hasard !* ». La parole est ensuite donnée à Franck Le Derf, président de l'Université de Rouen Normandie. Il salue lui aussi les vertus du partenariat avec l'IDS et assure son soutien pour que cela dure encore (« *50 ans de plus, pour fêter ensemble le centenaire de l'IDS !* »).

Être rusé

Je vous propose de parcourir ce « retour vers le futur », en rappelant quelques moments. Pour préparer son intervention, Catherine Beaumont, coordinatrice nationale de Peuple et Culture jusqu'en 2022, nous a exhumé des archives une *Lettre mensuelle* de Peuple et Culture qui date de plus d'un quart de siècle. Déjà à cette époque, les problématiques se situaient « *entre pression économique et utopie* ». Manuel Boucher y avait écrit un article en se demandant que pouvait être « *l'éducation populaire, la nouvelle "question sociale" et son projet d'émancipation ?* » extrait :

« *Autour de la question de l'emploi, des acteurs de l'éducation populaire développent des projets innovants de proximité à dimension économique en réfléchissant aux "effets pervers" du champ de l'insertion comme nouvel "espace d'aliénation". En réalité, l'enjeu principal pour les mouvements d'éducation populaire est bien, tout en s'adaptant aux nouvelles exigences d'une société d'information, non pas de répondre sagement aux demandes des politiques publiques en matière de traitement de l'exclusion sociale et culturelle, mais de maintenir et de développer son registre politique de construction de la citoyenneté.* » (Lettre N°24 Juillet 2001)

Catherine Beaumont, va ensuite compléter l'héritage commun de Peuple et Culture et de l'IDS, où il s'agissait de former des travailleurs sociaux qui ne soient pas de simples techniciens, mais des acteurs engagés, capables de penser la complexité des situations sociales sans renoncer à l'exigence éthique. Comme l'écrivait Jean Gondonneau : « *La formation des travailleurs sociaux doit être un lieu où se construit une pensée critique, où s'expérimente la démocratie, où se forge l'engagement.* »[4]

Puis Manuel Boucher se demande comment sortir des filets de ce New Public Management qui sévit depuis la fin des années 1990 en imposant ses doctrines y compris dans l'éducation ou le travail social. La formule reprise de Robert Castel[5] tombe à point nommé. Il appelle à la vigilance pour éviter que « *les travailleurs sociaux ne deviennent des auxiliaires d'intégration de l'État* »[6]. Toujours dans cet état

••• en sociologie, sensible aux droits des femmes il a créé le tout premier planning familial et présidé aux côtés de René Boucher à la direction de l'Institut Régional de Travail Social de Haute Normandie (IRTS) de 1986 à 1992. Président de Peuple et Culture de 2001 à 2007, il nous a quitté en 2022. Voyez les détails de sa vie intense militante et aussi politique sur le site de Peuple et Culture, sur la page « Au service d'une vision humaniste de la société. Jean Gondonneau (1939-2022) ».

4. *La Lettre de Peuple et Culture* (n°16, 1995).

5. Robert Castel, (1933 - 2013) est un de nos principaux sociologue et philosophe spécialiste de sociologie du travail et des questions relatives à l'exclusion sociale.

6. Pour des réflexions et analyses sociologiques contemporaines voir la revue *Science et Action sociale (SAS)* https://journals.openedition.org/sas/4669. *Sciences &* •••

d'esprit, Manuel affirme qu'« *il faut souligner la nécessité de rappeler toujours le sens politique et émancipateur de notre travail auprès des populations les plus vulnérables. Il faut être rusé pour sortir des évidences gestionnaires, pas seulement "faire de la tuyauterie" mais réinterroger le sens et les finalités de notre travail.* »
On enchaîne avec un panorama historique de l'histoire de la prise en charge des personnes accidentées par la vie ou porteuses de lourds handicaps physiques, familiaux ou sociaux. Une intervention de la docteure en histoire, Sophie Victorien, ingénieure de recherche au CNRS pour le ministère de la Justice. L'histoire de ce qui aujourd'hui s'appelle les professions du *care*, (ou du soin tout simplement) éclaire en miroir les turbulences actuelles du travail social.
En voici quelques jalons : dans une période animée par des élans de charité chrétienne, on passe du XVII[e] siècle où fleurissent des institutions comme Saint Vincent de Paul, aux hospice généraux du XVIII[e] siècle où étaient accueillis pêle-mêle des enfants, des adultes ou des prostituées (qu'on disait « aliénés mentaux »). Il fallait les empêcher de causer des « troubles à l'ordre public ». Ces institutions n'avaient ni projet thérapeutique ni personnel spécialisé. En 1791, le code pénal arrête la minorité pénale à 16 ans, alors que les premières maisons éducatives pour mineurs datent des années 1830.
Pendant un siècle, dans ces établissements construits sur un modèle panoptique, ressemblant à l'univers carcéral, à part un aumônier et un instituteur, les travailleurs étaient tout bonnement assimilés à du personnel pénitentiaire. Les gardiens endossaient le rôle de chef de famille, les enfants étaient en liberté surveillée. Il faudra attendre le début des années 1930 pour que naissent de véritables politiques sociales. Dans les années 1920, on commence à envisager que ce sont des métiers qui méritent un salaire. Le personnel y est très majoritairement féminin : infirmière, visiteuse de prison, assistante de service social, jardinière d'enfant, monitrice, etc. Comme on est passé du sabre au nerf de bœuf, de surveillant à moniteur, on change les uniformes : des transformations à la marge. La déontologie de ces métiers évolue très lentement.
En 1934, c'est la révolte des colons du Bagne de Belle-Île-en-Mer, qui ne sera fermé qu'en 1977 pour être réhabilité en une colonie de vacances. Suite à cette mutinerie d'une centaine d'enfants contre les mauvais traitements qu'on leur infligeait, l'administration fait appel à l'aide de la population, offrant une modique prime, pour récupérer les fuyards. Cela provoqua une opposition des surveillants et gardiens contre les moniteur·rices – éducateur·rices. Les premières écoles spécialisées sur le travail social naîtront sous le régime de Vichy en 1942, puis seront développées à la Libération, quand on dira vouloir « *reprendre la jeunesse en main* ». Quant au premier diplôme d'éducateur spécialisé, il voit le jour en 1967...
En suivant, un riche témoignage suscite des échanges avec le public. Ce qui m'a frappé c'est la création de nouvelles séquences de formation dites de « techniques d'éducation et d'animation » pour des activités proposés dans les centres : travail du bois, expression corporelle, marionnette, théâtre, graphisme, conte et histoire, photo, métallerie, terre, céramique, audiovisuel, etc.

L'émancipation au pouvoir : faits, idées, actes

Avant la pause déjeuner, Fédérico Tarragoni, maître de conférences à l'Université de Caen Normandie, nous propose d'élucider et de mettre en perspective le concept d'émancipation. Il nous invite à observer l'histoire des usages sociaux de ce mot. « Émancipation » vient de la Grèce et de l'antiquité romaine et traverse les âges. Dans le droit romain, sa racine étymologique vient de *mancipo*, *manu*, prendre par la main, qui signifie aussi l'autorité par la transaction ou par la force. Le *pater familias* prend par la main ce qui lui appartient, ses enfants, sa femme, ses esclaves. On en trouve des traces chez La Boétie dans son *Discours sur la servitude* (1547) puis au moment de la Révolution Française, de l'éducation ouvrière, de la revendication des droits pour les femmes plébiscitées par Condorcet et enfin dans les mouvements décoloniaux.
Une attention particulière doit aussi être donnée aux formes d'affranchissements réalisées dans un but d'assimilation. Les esclaves, les dominé·es ou colonisé·es sont libéré·es tout en restant soumis·es d'une autre façon au bénéfice de leurs maîtres. C'est une sorte d'instinct grégaire qui les saisit, les figeant sur place, ils et elles sont sagement assigné·es à résidence : « *comme ça chacun reste bien à sa place* ».
Un second sens de l'émancipation, tout aussi ambigu et polysémique, est utilisé dans

••• *Actions Sociales (SAS)* est une revue scientifique accessible soutenue par l'Association des chercheurs des organismes de la formation et de l'intervention sociales et l'association Peuple et Culture Normandie-Seine. SAS s'adresse aux chercheurs qui produisent des connaissances sur les mutations des formes de régulation et de contrôle social, les transformations des politiques et des modes d'intervention sociale dans différents domaines (travail social, justice, éducation, sécurité, santé, migrations...).

LA VIDÉO
50 ans d'engagement pour une exigence déontologique et émancipatrice en formation sociale
4-5 décembre 2025
Canteleu (Rouen), Normandie

Introduction à l'entraînement mental - Penser et agir dans la complexité



les sociétés néolibérales où il s'agit de se prendre en charge, de stopper « les largesses » d'un État providence pour aller vers un État émancipateur où chacun se responsabilise. On y retrouve les nouvelles formes de management de la start-up nation et des self-made-man chères au Président de la République[7]. Prenez-vous en charge vous-même, développez vos compétences, et gagnez dans une société de compétition, voilà l'avenir !

Trois mots caractérisent le mouvement d'émancipation au moment de la Révolution de 1848 : « Osons être libres ! ». De nouvelles règles de droit vont s'imposer, qui ne tolèrent pas plus que des devoirs, mais qui ouvrent enfin la possibilité de se distancier du rôle prescrit par les « dominants ». L'émancipation doit permettre au contraire de découvrir et de mettre en œuvre ses propres capacités et d'en acquérir de nouvelles.

Soyons vigilant·es donc à ce que par un retournement de sens l'émancipation ne produise pas le contraire de ce qu'on en attend, sous couvert de novlangue. L'émancipation devient ici un « *cache-misère : une idéologie néo-libérale au nom de laquelle on réduit les droits sociaux des travailleurs, les solidarités collectives de Etat-Providence, les services publiques et les libertés démocratiques.* »[8]

L'après-midi est l'occasion d'ateliers où les participant·es vont se scinder en une dizaine de groupes avec des formateur·rices de l'IDS. Il s'agira de pratiquer la méthode de l'entraînement mental (Faits Idées Actes) à partir des situations que les étudiantes et étudiants ont vécu sur leur terrain de stage. En assistant et en participant à l'un des ateliers puis à la restitution le lendemain, animé par Régis Pierret, directeur général de l'IDS, j'ai pu constater les bénéfices et l'efficacité de cette méthode. Les étudiant·es ont pu exprimer l'alternance salutaire, toujours nourricière, parfois plus chaotique entre l'école, les établissements et les professionnel·les avec qui elles et ils étaient en contact. Le geste suit la pensée et l'actualise. Une nouvelle démonstration en sera faite après un buffet dînatoire. Nous serons conviés à assister à une pièce de théâtre bien nommée Bon anniversaire. Une farce dramatique emmenée par la compagnie La Pie Rouge, également investie dans les ateliers-théâtres offerts aux étudiant·es de l'Institut, qui seront sur scène pour donner la réplique aux comédien·nes de la troupe.

Décentralisation, LOLF et populisme

Le lendemain, vendredi matin, deux nouvelles conférences étaient au programme. « *Le travail social a besoin de catégories claires et nettes : le cas du terme "populisme"* », par Michel Wieviorka. Et Michel Chauvière, directeur de recherche émérite au CNRS et à l'Université Paris II, pour qui « *célébrer c'est valoriser mais aussi questionner le social* ». Pour cette dernière intervention, c'est moi qui en ai été chargé. Michel Chauvière ayant été hospitalisé en urgence, il fallait faire entendre son texte. Malheureusement nous avons appris avec stupeur son décès le lendemain de Noël.

Reprenant le contexte historique, politique, institutionnel et militant de l'histoire de l'IDS, Michel Chauvière serait revenu précisément sur deux moments cruciaux que furent les lois de décentralisation et la loi organique sur les lois de finances (Lolf). Pour le premier, aux débuts des années 1970, il s'agissait dans un cadre universitaire de créer des sciences sociales pour les appliquer au travail social, ce projet fut malheureusement vite abandonné. En 1978 un premier Diplôme supérieur du travail social (DSTS) avec son triptyque de départ cadres/formateurs/recherche est créé… mais sans la recherche ! En 1981 (François Mitterrand Président, Pierre Mauroy Premier Ministre), se crée un ministère d'État de la Solidarité

7. Federico Terragoni fait ici référence aux discours d'Emmanuel Macron qui prônait en 2018 la politique d'émancipation proposée pour les banlieues au mois de mai et contre la pauvreté et « ses assignations à résidence » du mois de septembre. Pour le détail de ces thématiques on les trouvera clairement développés par Federico Terragoni dans un grand petit livre de la belle Collection Anamosa (2023) titré simplement *Émancipation.*

8. Federico Terragoni *ibid.*

Nationale, confié à Nicole Questiaux[9], mais là encore cet espoir fut vite douché. Elle démissionne l'année suivante pour un désaccord notamment sur les financements. Son bref passage aura permis de légitimer la part des professionnel·les aux côtés des usager·es et des responsables. « *Soit une sorte de triangle des légitimités, au lieu du modèle binaire où les professionnels ne seraient que des intermédiaires, des médiateurs parfois, entre les décideurs/financeurs et les usagers ayants-droits* » nous aurait dit Chauvière. Jacques Delors[10] poursuivit sa politique de rigueur en rétrocédant au secteur privé marchand notamment le social… Chauvière s'interrogeait alors : « *Comment la protection de l'enfance pouvait-elle ne pas être considérée comme régalienne, alors que c'était déjà l'esprit de la loi de 1889, à l'égal des deux lois Ferry de 1881 et 1882 pour l'école ?* »

Second événement majeur, c'est en 2001, la loi organique (c'est-à-dire au-dessus des lois ordinaires) sur les lois de finances : la fameuse LOLF. Une loi très jacobine, alors qu'on prônait la décentralisation ! Un boulevard « *pour une transformation beaucoup plus radicale de presque tout le secteur social actif, tout à la fois structurelle, pratique et cognitive*[11]*, un managérialisme à tous les étages, avec de la concurrence entre les opérateurs et l'arrivée d'investisseurs privés dans les secteurs rentables : personnes âgées dépendantes, protection de l'enfance, handicapés adultes… à quoi se raccroche la fausse découverte de l'usager, comme si jusque-là l'action sociale n'avait pas été au service des personnes, des sujets, tous citoyens et ayant-droit de la Solidarité nationale.* »

Michel Wieviorka, directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS) prend la suite des interventions en se disant très heureux d'être à Rouen où il retrouve deux de ses anciens étudiants qu'il avait dirigés dans leurs thèses : Manuel Boucher et Régis Pierret, Président et Directeur de l'IDS.

Le travail social a besoin de catégories claires et nettes même si le cas du terme « populisme » est difficile à traiter. Il a une histoire, une actualité toujours vive mais pas de conceptualisation clairement établie. C'est toujours la même histoire qui est racontée depuis la deuxième moitié du XIXe siècle, celle des intellectuels, des militants politiques, qui vont vers le peuple quand celui-ci dénonce les élites. Les boulangistes emmenés par le général Boulanger appelé « Général Revanche », qui s'est distingué pendant la Grande Guerre, agitateur aussi de la sinistre et violente manifestation du 6 février 1934[12]. Après lui, les affidés de Poujade se mobiliseront au début des années 1950, contre « la gestapo fiscale », nom donné à une brigade d'inspecteurs venus faire un contrôle chez des commerçants dans le Lot[13].

Des mouvements similaires ont émergé en Amérique Latine. Pour illustrer son propos Michel Wieviorka site le slogan péroniste : « *Nous allons nous changer en restant nous-même* ». En France, au moment des mouvements de mai-juin 1968, les intellectuels de groupes d'extrême gauche vont travailler à ➡

9. Énarque, membre du Conseil d'État, militante socialiste et auteur de plusieurs ouvrages de référence sur le social, notamment *Pouvoir du social* avec Jacques Fournier.
10. Économiste, autrefois centriste social (CFDT, gouvernement Chaban-Delmas), expert au commissariat général du Plan, enseignant à l'ENA et défenseur des indicateurs sociaux, puis socialiste, élu européen, ministre de l'Économie et des Finances et futur président de la Commission européenne entre 1985 et 1995.
11. La loi 2002-2 dite de rénovation a permis de créer en 70 articles la nouvelle armature administrative de réalisation de ce nouvel ordre normatif.
12. Une manifestation antiparlementaire organisée à Paris devant la Chambre des Députés par ●●●

LE TRAVAIL SOCIAL, entre répression et solidarité

Depuis les hospices médiévaux jusqu'aux politiques sociales contemporaines, le travail social a toujours navigué entre contrôle social et émancipation. Aujourd'hui, la LOLF (Loi organique relative aux lois de finances, 2001) accélère sa transformation en marchandise : les budgets sont alloués selon des critères de « performance », les appels d'offres privilégient les acteurs les moins chers, et les usager·es et personnes accompagnées deviennent des « client·es » à « rentabiliser ». Résultat : les travailleur·euses sociaux, tiraillé·es entre leur mission d'accompagnement social et les exigences managériales, doivent souvent choisir entre obéir, se résigner ou résister.

Pourtant, cette logique comptable bute sur une réalité : le social ne se réduit pas à des indicateurs. Des travailleur·euses sociaux détournent les outils pour privilégier l'humain, des associations comme Peuple et Culture défendent un accompagnement émancipateur ancré dans des actions collectives qui réinventent l'entraide parfois en dehors des cadres institutionnels. Face à la marchandisation du *care*, l'engagement humaniste et la solidarité demeurent des armes politiques.



Amphithéâtre de l'Institut du Développement Social de Canteleu

••• des groupes de droite (associations d'anciens combattants, Ligues etc.) pour protester contre le limogeage du préfet de police Jean Chiappe. Place de la Concorde, la manifestation tourne à l'émeute faisant 14 victimes civiles,un mort chez les forces de l'ordre et plus de 1000 blessés le soir-même puis d'autres décès les jours suivants, ce qui portera à 19 le nombre total de morts du 6 février 1934.

13. Jean-Marie Le Pen fait ses débuts en politique avec Poujade en donnant naissance au FN devenu RN. Voir sur ces points l'ouvrage de l'historien Gérard Noiriel, *Le Peuple Français Histoire et polémiques* Édit. Tallandier 2025 avec des éclairages sur notre histoire politique.

l'usine (appelés «les établis») pour vivre de l'intérieur la situation prolétarienne et faire participer les ouvriers à la Révolution. Enfin pour les États-Unis, notre conférencier cite le Tea Party où une partie des adhérents viennent des républicains conservateurs et l'autre des démocrates. Il remarque pour finir que l'ensemble de ces mouvements sont souvent «occidalo-centrés» On ne connaît pas d'équivalent en Afrique ou en Asie. On peut difficilement les classer à droite ou à gauche. Le mouvement 5 étoiles de Beppe Grillo en Italie se dit «populiste du centre». De même en France, le courant initié par Emmanuel Macron pourrait se décrire comme une tentative de néo-populisme vue d'en haut, «ni de gauche ni de droite» avec une ambition commune : créer un lien direct avec le Peuple.

Les points communs de tous ces mouvements sont : un leader charismatique, les petits contre les gros, le Peuple contre les élites ! Une relation directe entre le Peuple et le pouvoir sans médiation : de la démocratie représentative on passe à la démocratie directe, comme avec le référendum d'initiative citoyenne (RIC) des Gilets jaunes. Un nationalisme triomphant avec la désignation de boucs émissaires accusés de briser l'homogénéité sacralisée, souveraine du Peuple. Enfin, la montée des populismes opère quand une crise politique apparaît et que le système des partis est déclaré inopérant.

En conclusion, pour Michel Wieviorka, il faut réfléchir autrement que de croire en une totalité possible au nom du Peuple, abandonner ce mot de populisme, ne pas suivre ces mythes, ces manipulations qui conduisent obligatoirement à plus d'autorité et de violence. Il propose par ailleurs de reconstituer ce qui relève de la gauche ou de la droite, le «en même temps» ne fonctionne pas. Ne faut-il pas plutôt s'intéresser aux tentatives de démocratie directe par référendum, pour des sujets comme la fin de vie, le réchauffement climatique, mises en place en Suisse ou dans les pays Scandinaves, en s'appuyant par exemple sur les travaux du Conseil économique, social et environnemental ? La sagesse serait d'éviter de passer par un calendrier politique qui engage ce type de démarche avant une dissolution parlementaire qui demeure incomprise... On voit la référence aux évènements récents. Tout compte fait : la question du populisme reste entière, et le risque de son implantation durable dans la gouvernance du pays aussi !

La saga des 80 ans se poursuit le jour même à Paris dans la Maison des Métallos, un sandwich à la main, je me précipite à la gare. Puis, ce sera Marseille, pour la finale dans quelques semaines en janvier 2026.

UNE SPHÈRE ARTISTIQUE ET CULTURELLE AUTONOME

8



Table-ronde autour de l'autonomie de la sphère culturelle»

Éducation populaire, actions culturelles et artistiques : une autonomie en péril face aux pouvoirs politique et économique ? Nous en discutons dans ce huitième épisode à la Maison des Métallos à Paris le vendredi 5 décembre.

Par son histoire, la Maison des Métallos (MDM) de Paris offre plein de similitudes avec la musique et mes engagements toulousains.[1] C'était une manufacture fabriquant des instruments de musique de la famille des cuivres, saxophones, trombones, trompettes, etc. de la marque Couesnon, mondialement reconnue, particulièrement dans les mondes du jazz. À la suite de la crise économique de 1929 la société doit réduire la voilure pour finalement se séparer de ses bâtiments art déco mais elle fut aussi un haut lieu du syndicalisme...

Elle nous accueille ce 5 décembre pour une journée d'échange et débat sur l'autonomie de la sphère culturelle et artistique face aux influences politiques et syndicales et les manières de résister aux pressions politiques et économiques. Nous y parlerons des pistes pour une éducation populaire libre et solidaire, avec l'exemple du modèle associatif belge, de l'importance de penser la langue comme outil d'hospitalité et de circulation des savoirs et

1. Pardon de parler de moi mais l'espace JOB (ancienne usine de fabrication de papier) où loge l'association *Music'halle* écoles des musiques vivaces, dont j'ai été le fondateur, se trouve dans un bâtiment qui accueille piscine, MJC et salle de spectacle sauvés des appétits de la spéculation •••

••• immobilière (cinq ans de lutte) avec les habitants et les associations…

2. Luc Carton (1954-2024) était inspecteur du Ministère de la culture en Belgique, chercheur, militant pour le secteur de l'éducation permanente (éduc pop en France), « *dont il a été un ardent défenseur, soucieux de justesse et de justice dans la mise en œuvre de la démocratie culturelle, il a été un véritable soutien et ami pour Culture & Démocratie* ». Voir aussi l'hommage en ligne du Collectif des associations citoyennes.

3. Voir l'article « L'arpentage, une technique de lecture collective en plein essor : "*Le grand intérêt, c'est que ça décomplexe*" », publié dans *Télérama* le 11 février 2025.

écouterons Jean de Munck, philosophe et sociologue spécialiste des enjeux de démocratie dans les politiques culturelles, Line Colson, directrice de la Boutique d'écriture, Alice Vivier, directrice de la Maison des Métallos ou Matthieu de Laborde de la coopérative audiovisuelle militante Iskra qui défend des modèles alternatifs de production culturelle.

En amont de la table-ronde organisée l'après-midi, deux ateliers avaient été proposés le matin par des associations du mouvement Peuple et Culture : Entre & Avec de Montpellier et Peuple et Culture Wallonie-Bruxelles de Liège. C'est parti pour un tour de chauffe en plus petit, plus interactif et dans le mouvement pour permettre à chacun·e de se familiariser avec les thèmes de la journée. Au passage, le bénéfice est aussi de permettre aux personnes présentes (militant·es de longue date de Peuple et Culture, étudiant·es, curieux·euses, partenaires institutionnels et associatifs) de se rencontrer dans le vif du sujet.

Modèle associatif belge : quelles inspirations pour la France ?

Lors du premier atelier, Peuple et Culture Bruxelles Wallonie nous donne quelques clés sur le « modèle belge ». La Fédération Wallonie-Bruxelles, par son décret de 2003 sur l'éducation permanente, reconnaît et finance structurellement les associations qui « *favorisent la citoyenneté active et défendent les droits sociaux, culturels et environnementaux* ». Elle soutient explicitement des initiatives qui « *questionnent le fonctionnement des institutions favorisant la démocratie culturelle et renforçant l'expression des contre-pouvoirs* » (on continue à rêver !). Comment ce modèle, où le financement public permet de soutenir les associations qui s'inscrivent dans une perspective d'émancipation des publics et de transformation sociale, nous inspire ?

Même si, en France, les conditions sont bien différentes de celles qui ont présidé à ce décret dans les années « septante », Peuple et Culture Wallonie-Bruxelles rappelle que ce résultat a été obtenu grâce à l'alliance de différents mouvements sociaux dans le domaine de l'éducation des adultes et de la jeunesse. Il s'agissait de défendre (rendons hommage au philosophe Luc Carton[2]) une cause commune de l'éducation tout au long de la vie, à l'instar de Joffre Dumazedier, devenu par ailleurs docteur *honoris causa* (docteur honorifique) de l'Université de Bruxelles… Comment envisager aujourd'hui le financement de structures, de terrains d'aventures, qui ne se contentent pas d'accompagner les projets, mais qui osent assumer un point de vue critique, innover, créer des alternatives, sur place, avec les populations ?

Hospitalité et sensibilité : repenser l'apprentissage des langues

Pour l'association Entre & Avec, nouvelle adhérente de Peuple et Culture, apprendre une langue ne se limite pas à maîtriser des règles grammaticales ou à obtenir un diplôme. C'est d'abord une question de rencontre, d'écoute, de respect et d'attention à l'autre, expliquent ses membres, lors du deuxième atelier. Comment créer des espaces où chacun·e se sent accueilli·e, où les échanges naissent sans pression, où les parcours et les langues sont valorisés ? Cet atelier s'appuie sur des exemples pratiques qui placent l'hospitalité, le sensible et le faire-ensemble au cœur de l'apprentissage. Nous y partageons des outils pour désacraliser la langue, sortir des cadres formels et expérimenter des méthodes où l'erreur (la gaffe) devient un moteur. Là, les savoirs circulent librement, l'objectif n'est pas la performance, mais la confiance et le plaisir de communiquer. À travers des mises en situation concrètes, on s'interroge pour savoir comment repenser l'accueil des personnes allophones pour que cet apprentissage devienne un acte d'émancipation, un être-avec bien au-delà de la salle de cours de langue.

Dans la grande salle de la Maison des Métallos, les murs ont été garnis de photos, affiches, archives de l'histoire de Peuple et Culture. Maxime Boitieux ouvre la séance de l'après-midi en évoquant toute la symbolique de notre présence dans cette maison voisine des locaux de l'Union Peuple et Culture qui y organise régulièrement des cycles d'arpentage[3]. Les problématiques de la table ronde sont présentées par Manée Teyssandier que nous avons rencontré à Tulle. Comment résister aux pressions politiques et économiques ? Peut-on encore réellement être autonome ? Quelles sont les

DROITS CULTURELS VS. DÉMOCRATIE CULTURELLE : deux modèles en tension

Depuis Malraux (ministre des Affaires Culturelles, 1959-1969), la démocratisation culturelle vise à rendre la culture accessible à tou·tes, en élargissant l'accès aux œuvres par une rencontre magique ou quasi-mystique. Mais cette approche, souvent descendante, se heurte dans l'histoire à la démocratie culturelle voulue par les mouvements de l'éducation populaire et aujourd'hui par la revendication des droits culturels, qui placent l'individu au centre : chacun·e doit pouvoir choisir, pratiquer et transmettre ses valeurs culturelles, dans le respect de sa dignité.

Deux logiques opposées

La démocratie culturelle, née des Maisons de la Culture, part des institutions : elle cherche à diversifier l'offre (théâtre, musique, arts) pour toucher tous les publics. Mais elle reste critiquée pour son centralisme et son risque de folklorisation des cultures populaires. Les droits culturels, eux, s'appuient sur le droit international (Déclaration de Fribourg, 2007) : ils exigent que chaque personne puisse s'exprimer, créer et participer à la vie culturelle, sans hiérarchie entre les pratiques. Comme le souligne Jean-Michel Lucas, « *les droits culturels ne sont pas un catalogue de biens, mais un levier pour l'émancipation* ».

Le vrai débat n'est pas entre plus de culture ou plus de droits, mais entre une culture perçue comme un objet extérieur et une culture reconnue en chacun·e, entre une culture imposée et une culture co-construite. Comme le résume Patrice Meyer-Bisch : « *Il ne s'agit pas de donner la parole, mais de garantir les conditions pour qu'elle soit entendue.* »

pistes pour une éducation populaire libre et solidaire d'autres mobilisations comme au fil de son histoire. Dès 1945, ses fondateurs ont affirmé la nécessité d'une sphère culturelle et artistique libre et autonome face aux influences politiques et syndicales dominantes à l'époque (gaulliste ou communiste). Le débat est toujours d'actualité, préoccupant. Comment les mouvements culturels résistent et s'adaptent face aux pressions politiques, économiques, aux fortes diminutions, voire à la disparition de certaines aides et programmes publics. Comment rester debout, actif et autonome ?

De la bohème aux crises contemporaines

L'animation est confiée à Alice-Anne Jeandel de l'Observatoire des politiques culturelles de Grenoble, une institution proche de Peuple et Culture, dans la ville qui a vu naître le mouvement à la Libération. Elle décrit les travaux de l'Observatoire, et particulièrement quelques enseignements de la cartocrise des financements de la culture par les collectivités territoriales[4]. En lien avec le réseau national des lieux culturels, sur la base de 760 réponses à leur questionnaire[5], l'indicateur constate des baisses de deux-tiers des financements à la culture par les régions et de 70 % par les départements, une « *baisse budgétaire inédite par son ampleur* ». Notons en parallèle une relative stagnation sur les trois dernières années des budgets des communes et intercommunalités pour la culture (qui permet parfois d'amortir cette dégradation des financements publics). La conséquence directe pour le secteur de la culture est la perte d'emploi en plus d'une fragilisation globale du monde associatif qui demande la remise en cause de nombreux projets. Pour certain·es, il s'agirait dans la culture et particulièrement dans le spectacle vivant, d'un vaste plan social qui ne dit pas son nom. Ceci étant, on va voir que la résistance s'organise de plus belle !

La parole est donnée à Jean de Munck, philosophe et sociologue, spécialiste des enjeux de démocratie dans les politiques culturelles qui interroge particulièrement les tensions entre émancipation collective et logiques managériales dans le champ artistique. Tiens, nous venions à Rouen de longuement évoquer ces questions pour le travail social !

Il reprend le fil de l'histoire depuis le XIXe siècle quand la figure de l'artiste critique surgit avec ➡

4. La culture est une responsabilité partagée entre collectivités (financements croisés) sans être une compétence obligatoire. Des effets de domino par rapport aux aides de l'État ne manquent pas d'affaiblir encore plus les activités culturelles sur le territoire et d'en renforcer les inégalités.

5. Pour ce qui est des subventions à la culture sur un échantillon de 214 collectivités territoriales (villes, intercommunalités, département, région) ont été questionnées. L'Observatoire a obtenu en 2025 pour cette enquête un taux de réponse de 92 % pour les régions, 80 % pour les départements, 63 % pour les collectivités d'Outre-mer à statut particulier, 55 % pour les communes de plus de 50 000 habitant·es ainsi que pour les •••

••• intercommunalités comprenant une ville de cette taille (dont 73 % de taux de réponse pour les métropoles). Voir aussi le média en ligne de l'Observatoire.

le romantisme (Baudelaire, Nerval, Hugo, etc.) C'est un premier axe. La culture classique, religieuse, artisanale ou traditionnelle est fortement remise en cause. Le style bohème des artistes critiques la transforme quitte à endosser son lot de pauvreté, de marginalisation. Les artistes jaloux de leur liberté font voler en éclats les codes sociaux de la bien-pensance et décident de faire de leur vie une œuvre artistique. Le mouvement des femmes faisait déjà la démonstration de revendications radicales pour se libérer de la domination patriarcale et des aliénations de la dépendance économique. L'autre dimension de ce modernisme est sa vision déconstructive, voire destructrice ou autodestructrice, nous dit notre sociologue à l'origine d'une critique sociale de l'aliénation par les codes culturels. A la Libération au moment de la création de Peuple et Culture, la société dans son ensemble s'approprie ce geste critique de « l'élite artiste » et installe cette utopie d'une culture populaire, d'une véritable démocratie culturelle, portée par les surréalistes, Jean Vilar le théâtre populaire, ou le cinéma d'auteur.

Cette vision de la culture sera reprise partiellement par André Malraux, quinze années plus tard en 1959, dans le décret de création du ministère de la Culture. Y est exposé le principe de la démocratisation : « *rendre accessible les œuvres capitales de l'humanité, d'abord de la France, aux plus grands nombres possibles de français* » (*sic*). Mais déjà dans les années 1930, les germes d'un capitalisme culturel avaient été semés. D'abord aux États-Unis où le fordisme triomphant installe le crédit à la consommation à grand renfort des médias de masse alors que la télévision, la radio et le phonographe entraient dans les foyers, mis au service de la propagande des pouvoirs politiques autant que des commerciaux et des industriels.

« *Demandons-nous*, insiste Jean de Munck, *ce qu'aurait été la guerre sans l'irruption de ces médias de propagande gouvernementale ?* » L'invention du consumérisme installant les nouvelles normes du beau, du chic, du snob et du désirable, instaure un nouveau conformisme populaire. La bohème devient acces-

LE POUVOIR CULTUREL SELON GUY SAEZ : un quatrième pouvoir à conquérir

Pour Guy Saez, directeur de recherche (retraité) du CNRS et ancien militant de Peuple et Culture, le « pouvoir culturel » n'est pas une utopie, mais une nécessité démocratique. Inspiré par Joffre Dumazedier, il en fait l'héritier des luttes pour une société où la culture devient un levier d'émancipation collective, et non un outil de domination ou de consommation.

Dès les années 1960, Dumazedier théorise ce « quatrième pouvoir » comme une force capable de rééquilibrer les rapports sociaux, aux côtés des pouvoirs politique, économique et médiatique. Porté par les associations, les citoyens et les acteurs locaux, il vise à démocratiser la création, la diffusion et la participation culturelle. Pourtant, Saez souligne deux écueils majeurs : la récupération par l'État (qui en fait un outil de planification) et la marchandisation (qui réduit la culture à un produit). Malgré cela, des expériences comme l'Office socio-culturel de Rennes ou les Rencontres d'Avignon montrent que des espaces de co-gestion sont possibles, où associations, élu·es et citoyen·nes définissent ensemble les orientations culturelles d'un territoire.

Réinventer l'utopie aujourd'hui

Face à la financiarisation de la culture et à la montée des replis identitaires, Saez appelle à réactualiser cette vision. Cela implique :

- **Des alliances entre acteurs (associations, collectivités, artistes) pour influencer les politiques publiques.**
- **Une culture par la base, où les citoyen·ne·s deviennent co-auteurs des projets.**
- **Le refus des clivages entre culture « élitiste » et « populaire », pour défendre une créativité partagée.**

Comme le résumait Dumazedier : « Il faut libérer en chacun le pouvoir de création. » Pour ce dernier et Saez, ce pouvoir ne se donne pas : il se conquiert, par l'action collective et la résistance aux normalisations. Une leçon toujours actuelle pour Peuple et Culture.



Atelier «Hospitalité et sensibilité : repenser l'apprentissage des langues» par l'association Entre&Avec

sible à toutes et tous. Picasso, Dali, Modigliani ornent les marques de parfum comme celles des banques ou de l'industrie automobile qui les imiteront bientôt. La mode intronise un mimétisme social qui dicte ce que préfère «*madame ou monsieur tout le monde*». Un monde de plus en plus dépolitisé vient introniser des individus singuliers, flattés dans leur narcissisme, qui ressemblent à la moyenne et adhèrent au goût présumé (attendu ou fabriqué) du consommateur.

Plus proche de nous, ce sont finalement les algorithmes, qui, à coups d'images et d'émotions, ont pris le relais de la communication du désir consumériste. Porté par des discours ahurissants «*l'écran n'est plus une fenêtre sur l'autre mais un miroir sur soi-même*». Ces réflexions conduisent notre conférencier à voir dans la course vers les profits, une façon de marginaliser la culture, pour choyer les valeurs identitaires contre les maux du multiculturalisme. Faire exister des thématiques universalistes, non identitaires, questionner les régimes de la propriété, des trusts, des médias, du partage des richesses, devient un nouveau défi pour l'éducation populaire. Et par là, nous devons être un rempart contre la diffusion des idées véhiculées par les mouvements d'extrême droite de ces politiques consuméristes. Alice Vivier, directrice de la Maison des Métallos témoigne de son travail et nous raconte la riche histoire de cette entreprise emblématique. Après ses débuts dans les années folles, évoqué plus haut, nous nous retrouvons en 1936 avec l'élection du Front Populaire. La MDM abrite l'Union fraternelle de la métallurgie (UFM) de la Confédération générale du Travail (CGT) qui passe de 10 000 à 250 000 syndiqués. On rêve ! La Maison des Métallurgistes, inaugurée le 2 mai 1937 comprend : services administratifs et de documentation, salles de réunion, de conférence, bibliothèque gratuite, salle de sport et de musique, siège de la mutuelle des métallurgistes, assurances sociales... On n'est pas très loin des universités populaires, et plus proche de nous, des activités de Peuple et Culture,

La MDM devient aussi le siège d'actions politiques fortes : aide à l'Espagne républicaine, aux Brigades internationales, à la Résistance, contre les guerres d'Algérie et du Vietnam, bref, contre le fascisme sous toutes ses formes. En 1992, l'UFM se trouve contraint une nouvelle fois de vendre ce joyau de l'art nouveau. Devant le danger de voir la MDM vendue à des promoteurs privés, associations et habitant·es du quartier s'unissent pour créer un collectif inter-associatif. Leur lutte et le soutien des élu·es d'arrondissement permettent le rachat des bâtiments par la mairie de Paris.[6] Après de nombreuses et foisonnantes aventures artistiques de ce «nouveau territoire de l'art», c'est

6. Le bâtiment est rénové sous la houlette de l'architecte Vincent Brossy. Il dispose aujourd'hui d'une salle de spectacle, d'une salle sous verrière, d'une dizaine de salles de travail, de deux studios audio et vidéo, des bureaux pour l'équipe administrative et d'un bar, le Café des métallos.

en mai 2024, que notre hôte, Alice Vivier (ancienne co-directrice des Trois Baudets), est nommée à la direction de l'établissement culturel.

Des actions culturelles contre la barbarie

Elle insiste particulièrement sur son action pour la défense des écritures contemporaines pour le théâtre, la danse ou les musiques d'aujourd'hui, dans un souci de les rendre accessibles y compris pour « *un public de non initié* » : oui, c'est possible ! Ceci grâce à un effort toujours réactivé pour entretenir les liens et collaborations avec les gens du quartier, les associations des territoires proches ou plus éloignés.
Pour en venir au sujet de l'après-midi, on sait bien que l'action culturelle et l'éducation populaire ont toujours été menacées de disparaître, ont manqué de soutien. Mais on cherche et trouve toujours des portes de sortie, des idées nouvelles… C'est une réflexion à réactiver en permanence, surtout dans ce lieu qui porte l'histoire des luttes syndicales et politiques en lien avec le collectif des habitant·es. D'autres armes, d'autres ressources, d'autres stratégies sont à imaginer, à mobiliser. On a de plus en plus besoin de mutualiser nos forces pour, avec les artistes, transcender le réel. Sans casser l'ambiance, Alice souligne qu'on assiste à une réelle atteinte aux libertés associatives de création et d'expression. A bas-bruit, sans trop de publicité, ne serait-ce que par une autocensure de plus en plus fréquente, peu visible mais réelle. La parole tourne dans le public où un adhérent de Peuple et Culture depuis 1967 est intrigué par cette remise en cause des principes d'universalité qui ne se posaient pas de la même façon à la fin des années 60. Un animateur de Peuple et Culture Wallonie, en relation aux discussions de l'atelier du matin, réinterroge la stratégie engagée face à cette crise d'autonomie et à cette raréfaction des moyens ? Un comédien insiste pour situer l'action de la culture populaire dans une très haute qualité d'exigence de la relation, des échanges, de l'accessibilité à ce qui est offert par la musique, la danse ou le théâtre. Enfin pour une autre participante la culture est un encouragement à s'approprier de nouveaux univers, de nouveaux langages et savoirs par la pratique.
Réagissant à ces échanges les intervenant·es de la table ronde rebondissent sur les idées véhiculées par les courants des droits culturels revendiqués pour chaque citoyenne, chaque citoyen, habité·es par une véritable « pulsion universaliste ». Les contenus culturels circulent entre les personnes, les peuples et les conti-



Morgane Masterman, permanente de l'Union nationale Peuple et Culture, réalise une prise de note visuelle de la conférence autour de l'autonomie de la sphère culturelle

nents. Ils sont cosmopolites, on les perdraient dans une vision unificatrice. Ils seraient nivelés, aplatis, uniformisés par la consommation mondialisée. Le nationalisme identitaire et frileux qui distille la peur de l'autre, du différent est une menace pour la diversité culturelle. Le défi de l'éducation populaire est au contraire de retrouver et de protéger les communs qui nous rassemblent. D'afficher contre les consumérismes la création, l'audace, l'exigence de la qualité plutôt que d'être dilué dans la quantité. Avoir au contraire une distance réflexive, activer un champ magnétique entre les deux pôles de la culture universelle et de nouvelles formes artistiques, de nouveaux codes, de nouveaux modes de vies, sont plus que jamais nécessaires.

Line Colson, cofondatrice et directrice de la Boutique d'écriture à Montpellier, adhérente à Peuple et Culture, concentre son intervention sur « quelques désarrois » quand elle s'interroge face au monde dans lequel on évolue. Un premier désarroi fait écho aux discussions qui viennent de se tenir : tout est culturel. Les industries culturelles sont devenues hégémoniques dans un marché mondialisé et ont même su récupérer et exploiter pour leur comptes les critiques de la société du spectacle. C'est comme si la défense de l'exception culturelle était devenue un combat du siècle passé. Un autre désarroi est ce brouillage entre l'individuel et le collectif, ce qui relevait de la sphère privée et de la sphère publique. Cela se dissout ou en tout cas se réagence différemment. Un troisième phénomène qui la trouble est cette offensive de la culture identitaire. La construction d'un nouveau récit, d'un nouveau langage, comme le retour de cette « Coulée brune » qui a saisi Maronni[7] en traduisant et contextualisant *Mein Kampf*. Enfin un quatrième désarroi la taraude : la question du travail. L'émergence d'une culture post-fordiste où on se demande ce qui est du travail ou n'en est pas ? Il n'y pas que les artistes qui créent, dans notre temps libre comme dans le temps travaillé, nous sommes créatifs, un virtuose du quotidien, comme « *un exécutant sans œuvre* ». Un virtuose qui, pour être, a besoin de la présence d'autrui, d'être vu, *liké*, comme une nouvelle façon d'être dans la société du spectacle que dénonçait Guy Debord.

Puis la parole est donnée à Matthieu de Laborde, représentant de Iskra qui défend des modèles alternatifs de production culturelle loin des diktats économiques. Il revient justement sur leurs travaux de la fin des années 1960 avec le groupe Medvedkine, créé par des techniciens et des réalisateurs avec peu de moyen, au service de films documentaires fabriqués dans les usines avec les ouvrier·es[8]. Avec le cinéaste Chris Marker ils travaillaient avec de petits budgets pourtant, *Le fond de l'air est rouge* a marqué l'histoire du cinéma. « *Pendant 35 ans nous étions quatre à cinq permanents salariés à Iskra, aujourd'hui je suis tout seul.* » Ne faut-il pas justement mieux se rassembler pour se battre contre ces « *zones de non-dit* » ? On a besoin de passeurs, de nouvelles créations de culture populaire. Peuple et Culture et Iskra ont été associés dans le passé. Comment pourrait-on y revenir, créer de nouvelles coopératives de public, d'organes de diffusion et de production ? *Arte* avait créé un nouvel engouement pour le documentaire, un âge d'or, avec des lois qui protégeaient la création en imposant 25 % de productions indépendantes : où en sommes-nous aujourd'hui ? On le sait bien, l'ambiance n'est pas à la fête. Là où Iskra produisait trois à quatre films par an, les deux derniers ont demandé six années pour être projetés en salle, en passant par des financements participatifs pour boucler les budgets. Les productions documentaires restent frileuses sur certaines thématiques. On ne voit pas trop de personnes racisées à l'écran. Est-on capable de montrer l'homme derrière le migrant qui se cache Porte de La Chapelle ? Peut-on lui donner un autre visage que celui de l'exclu, du profiteur ou du déviant ? A cet endroit se trouve en effet des atteintes sournoises à la liberté d'expression, de création, là se retrouvent des phénomènes qui favorisent des formes d'autocensure de politiquement correct. Comme disait Line, « *Tout est politique !* »

Construire des pôles de solidarité

Puis, nous avons la consigne de restituer, pour conclure cette journée, quelques mots issus d'un travail en atelier, avec sept groupes, qui allait suivre. Nous sommes invités à faire un résumé des réactions à ce qui s'est dit pour alimenter la conclusion de nos travaux. Ce qui donne en synthèse :

- Liberté de création et d'expression.
- Construire des pôles de solidarité.
- Sacraliser ces lieux de culture et d'art pour qu'on n'y touche pas !
- Créons du lien social face à la culture massifiée.
- Revenons à un fourmillement, à un fonctionnement à plus petite échelle. Le champ

7. Coulée brune - comment le fascisme inonde notre langage, Olivier Mannoni, Editions Héloïse d'Ormesson, 2024
8. Là encore comme pour les conclusions de l'atelier 2, on ne peut que renvoyer aux journées de Canteleu de la veille.



«Hospitalité et sensibilité : repenser l'apprentissage des langues» par l'association Entre&Avec

social ne se fond pas dans les autres, avoir donc comme nouveau défi de revivifier le camp du lien social.

– Action culturelle, accès à la culture gratuite, la culture cultivante ok, mais surtout associative. Faire ensemble en favorisant justement l'autonomie de nos associations.

Comment retrouver des marges de manœuvre, de liberté de faire dans la double dimension de l'économie et du politique ? Quelle nouvelle autonomie ou émancipation peut-on inventer dans le contexte d'aujourd'hui ? Peut-être faut-il sortir de cette modernité dont parlait Jean de Munck ou la réinventer comme d'ailleurs cette question consubstantielle à l'éducation populaire : l'émancipation[9].

La démocratie culturelle c'est remettre les gens au cœur du processus. Pourquoi la culture institutionnelle ne travaille pas plus avec l'éducation populaire, quels sont les endroits où ils peuvent se rejoindre ?

Restitué à deux voix en trois mots : transmission, fenêtre et cafards. Ils (vous savez qui ?) savent très bien sur qui ils tirent quand ils se désengagent de la culture et de l'éducation populaire dit la première voix. Toute une culture critique mise à mal ! S'exclame la deuxième voix, mais elle veut être plus positive. Comment on refait le lien ? N'est-ce pas l'opportunité de retrouver des choses plus simples, plus humbles, sortir de l'institution ? En retrouvant une musique populaire (non pas populiste), un folklore imaginaire ? Contre le nivellement par C-News et les auto-tunés de l'électro, retrouver, recréer des lieux de résistance collective contre l'isolement où voudraient nous ranger les nouveaux médias du capitalisme pulsionnel.

Les mots de conclusions fusent rapidement depuis la table des invité·es. Line reprend les concepts du temps à soi retrouvé par le loisir chez Dumazedier, contraire au temps de cerveau disponible que s'accaparent les industries du divertissement en se livrant une concurrence acharnée. Jean de Munck rebondit en évoquant « une concurrence des misères » et la nécessité de préserver une sécurité sociale pour les artistes en rapport aux risques de précarité qui les guette. Attention, dit-il, « *quand on lâche l'art et la culture c'est la religion qui revient au galop pour nous dicter le sens et les valeurs, tout en nous faisant croire que la science est omnisciente, qu'elle est la réponse attendue, qu'elle peut tout savoir, tout contrôler.* »

Que veut dire s'émanciper 80 ans après 1945 ? Nous sommes dépendants les uns des autres. Choisir ses dépendances ne veut pas dire être indépendant. Il y a des liens qui nous relient, qui nous libèrent mais aussi ceux qui nous aliènent… Quelle qualité de liens cherchons-nous plutôt que de courir après un progrès chimérique ? Retrouver le lien aussi avec les autres, les espèces, les animaux, la nature. Plutôt que de vouloir la domination et la maîtrise illusoire sur toutes choses. « *Oui, mais les pauvres doivent avoir des liens sociaux alors que les riches ont des relation !* » s'exclame Line.

On retrouve l'ADN de Peuple et Culture dans ces débats et controverses, l'assemblée est mûre pour aller se retrouver à prolonger ces discussions au bar, comme nous y invitent sans plus tarder les membres de l'organisation. Le timing est dépassé. Affiché aux murs au milieu des archives et tableaux de photos, le panneau de facilitation graphique de Morgane Masterman, pris à la volée tout au long de la manifestation, est saturé de trouvailles questionnantes. Le buffet d'anniversaire attend ses convives sous la verrière. Plus tard, les participant·es et invité·es à la fête sont attendu·es pour un autre buffet dînatoire au bar voisin de l'Engrenage… Tout un nouveau programme qui nous attend avant la finale des 80 ans qui se jouera chez Peuple et Culture Marseille.

9. Sartre disait quelque part : « On n'a jamais été aussi libre que sous l'occupation ! »

LA VIDÉO

Autonomie de la sphère culturelle et artistiques vis à vis des forces politiques et syndicales - Proposition d'ateliers et d'une table-ronde pour questionner ce qu'il en est aujourd'hui de l'autonomie (ou non) des champs culturel et artistiques vis à vis des pouvoirs politiques et économiques

5 décembre 2025
Paris

CE QUI NOUS LIE, CE QUI NOUS TIENT, CE QUI NOUS DIT

9



Marseille, 17 janvier 2026. Journée anniversaire pour les 80 ans du mouvement Peuple et Culture

Dernière étape du jubilé des 80 ans de Peuple et Culture et de ma tournée d'apprenti reporter. Une fois encore je reprends la ligne Bordeaux-Marseille. On arrive à Marseille par la côte bleue en passant par l'Estaque[1]. Mauvais temps mais pas dans nos cœurs où la chaleur militante va nous réchauffer. Destination le Centre social Bernard du Bois - Velten. Dirigé par Rosy Xiberras, enthousiaste et complice des projets de Peuple et Culture, le centre nous accueille quartier Belsunce entre la gare Saint-Charles, la Porte d'Aix et la Cannebière. Un centre d'animation sociale de quartier lui aussi né à la Libération sous la forme d'une association d'éducation populaire. Un Centre (dit) de culture ouvrière, avec comme baseline « Tisser des liens »[2], et qui est adhérent d'un autre réseau national, « Culture et liberté ».

1. Avec une pensée émue pour Guédiguian et sa fidèle famille d'acteurs et de son œuvre cinématographique.
2. Puis elle a tissé un réseau de sept centres sociaux, des dispositifs d'accompagnement, des points d'appui et d'accueil pour les

••• enfants et les jeunes, les étrangers, les bénéficiaires du RSA, l'aide aux devoirs, les loisirs, le périscolaire disséminés dans les quartiers populaires de la ville avec une moyenne annuelle de 203 salarié.

3. Les inspecteurs Marseille - Un podcast sur la piste de l'identité marseillaise, 18 décembre 2025, Peuple et Culture Marseille.



Accueil inconditionnel et tout au long de la journée des personnes

Dire le peuple

L'association marseillaise de Peuple et Culture a été créée en 2003. Pour cette journée particulière, les organisateur·rices souhaitent explorer, au sein de leurs activités, ce qui est toujours à l'œuvre des valeurs du mouvement. « *Témoigner de ce qui nous lie, de ce qui nous tient et ce qui nous dit. Interroger ce qui fait collectif, ce qui rassemble et fédère, les espaces créés pour "faire peuple"* ». Ceci devient possible grâce à la littérature, à la peinture, l'art culinaire, l'écriture, le cinéma, les montages sonores et par une attention particulière portée à la diversité des récits. Les semaines passées, le groupe de spectateur·rices programmateur·rices a proposé un cycle de ciné-débat intitulé « Ce qui nous tient ». Dans le cadre de nos podcasts, un groupe d'adolescents et le journaliste Yoram Melloul ont travaillé sur ce que pourrait être une identité marseillaise. Qui est ce « peuple marseillais » ? Le résultat, un podcast justement nommé *Les inspecteurs Marseille*[3], que nous allons retrouver l'après-midi dans une émission de radio en direct. Enfin, au printemps s'est déroulé un cycle de réflexions et d'échanges « Dire le peuple » dans une démarche d'éducation populaire mêlant arpentage et atelier d'écriture.

Table d'archives de l'association, livres, montage photos, peintures et fresques, guirlandes et mobiles réalisés avec les enfants, les ados et les adultes forment le décor de l'espace Velten. Une bibliothèque jeunesse accessible en continu, une cuisine et différentes salles d'activité… L'organisation est aux petits soins pour accueillir le public. Le matin, beaucoup de femmes, de jeunes, d'enfants et de familles du quartier se répartissent dans les trois ateliers. On sent une chaleur populaire, débonnaire, qui s'installe. C'est le résultat d'une implantation de longue date dans une proximité bienveillante avec les habitant·es du quartier. Les trois ateliers démarrent à peu près en même temps dans les trois espaces dédiés.

Les poissons dans les arbres

L'atelier Mange tes mots est emmené par Mo Abbas, énergique poète et auteur. Son pitch : un souvenir de cuisine ? Un plat préféré ? Des moments d'intimité, de convivialité ou de dispute ? Venez les raconter, les mettre en poème sous forme de haïku, les dire et les lire, tout en cuisinant ensemble sous la férule de la Top Cheffe Sabrina Lazar. En sortira un inoubliable et délicieux repas d'anniversaire ponctué de joutes verbales.

Pour les enfants et leurs parents, on propose un atelier de création à plusieurs mains de « drôles » de personnages qui naîtront de dessins collectifs, à la manière du cadavre exquis des surréalistes. C'est l'atelier *La ronde des drôles* animé par Hélène Riff, autrice et illustratrice de littérature jeunesse.

Enfin le troisième est un atelier d'écriture orale, collective. Il est animé par Pierre Guéry, poète, écrivain, traducteur et performeur marseillais, cofondateur de Peuple et Culture Marseille. On prend pour point de départ un proverbe, prétexte d'un jeu d'écriture, qui s'élabore unique-

ment à l'oral, afin que le texte prenne corps collectivement dans un grand respect de l'écoute. Un travail de mémoire immédiate et d'improvisation collective où l'interaction entre les personnes est la grande inspiratrice. L'exercice peut être enregistré pour être retranscrit sous forme de texte écrit.

Pierre Guéry donne les consignes, avec entre autres l'interdiction formelle de prendre des notes. C'est une méthode, entre lettrisme et illettrisme, utilisée pour des ateliers d'écriture et d'alphabétisation pour des gens qui n'écrivent pas la langue. Par contre, on va être le plus spontané possible tout en préparant ce qu'on va dire, en l'écrivant dans sa tête tout en écoutant attentivement les autres (pas de jugement ni commentaires, on ne se reprend ni ne se déprécie). L'animateur se contente de distribuer la parole. On lui fait simplement signe quand on veut dire sa (ses) phrase(s). Pas de monologue, nos interventions doivent être brèves, simples, jaillir d'un jet fluide et limpide, réfléchi mais sans retenue. « *On ouvre très grand les oreilles avant d'ouvrir la bouche* ».

LA CULTURE, bien commun ou marchandise ?

La marchandisation de la culture, analysée notamment par l'Observatoire des politiques culturelles de Grenoble et Luc Carton, désigne « *l'extension des rapports de marché à des sphères jusqu'alors définies comme non-marchandes* » - associatives, publiques ou domestiques. Ce processus, accéléré par les politiques néolibérales, transforme la culture en « prestation » soumise à la logique de rentabilité, au détriment de sa dimension de bien commun. Les financements publics reculent (20 % des budgets associatifs en 2020 contre 34 % en 2005), remplacés par des appels à projets et des partenariats privés, qui imposent des indicateurs de performance et une mise en concurrence des acteurs. Comme le souligne l'Observatoire citoyen de la marchandisation des associations (OCMA), cette « *hégémonie des logiques marchandes* » affaiblit la capacité des associations à porter une parole critique et à co-construire des politiques publiques. Pire, elle légitime l'entrée d'acteurs lucratifs dans des secteurs historiquement non marchands (petite enfance, éducation populaire), sous couvert d'« *innovation sociale* ». Or, « *mesurer l'impact* » via des outils comme le SROI (Social Return on Investment) réduit la culture à sa « *valeur monétisable* », occultant son rôle d'émancipation et de lien social. Face à cette « *colonisation du champ culturel par le marché* », des alternatives émergent : subventions pluriannuelles, modèles coopératifs, et défense d'un statut protecteur pour les associations. « *La culture n'est pas un service comme un autre* », rappelle l'OCMA, elle exige des espaces préservés des logiques de profit, où la création et l'éducation populaire restent des droits, et non des « *produits* ».



Atelier de cuisine et création poétique avec Mo Abbas

L'AUTOFORMATION :
un principe à Peuple et Culture

Pour Peuple et Culture, l'autoformation n'est pas un apprentissage solitaire, mais une démarche collective où l'on apprend par l'expérience, le dialogue et la confrontation des idées. L'enjeu ? Éviter l'isolement tout en préservant l'autonomie, pour que cette pratique reste un levier d'émancipation et non un nouveau dogme néolibéral (« *débrouille-toi seul·e* »).

Un équilibre fragile

Nos formations illustrent cette approche : on y part de soi, on confronte ses points de vue, et on construit ensemble des savoirs. Comme le souligne Paul Fayolle, « *l'autoformation se cultive dans le collectif* ». L'accompagnement n'y est pas descendant, mais catalyseur : il crée les conditions pour que le groupe devienne un espace de libre expression et de production commune. Sans cela, le risque est grand de reproduire les inégalités : celles et ceux qui savent déjà s'autoformer en profitent, les autres restent en marge. Le processus d'autoformation est conduit dialectiquement par une réflexion sur la pratique et sur l'application de la théorie à l'amélioration de la pratique.

Résister à la standardisation

Face à la marchandisation des formations (certifications, logiques de compétences), Peuple et Culture défend une autoformation ancrée dans l'émancipation. Cela suppose des espaces où l'on apprend à nommer les dominations, à organiser des résistances, et à inventer des alternatives. Comme le rappelle Christian Maurel, « *s'émanciper, c'est sortir – même modestement – de la place qui nous a été assignée* ». Pour cela, l'accompagnement doit outiller sans diriger, et fédérer sans uniformiser.

Au départ, tout cela est déclenché par les réflexions et réactions que suscite le proverbe. Écoutons Pierre Guéry :

« *Le proverbe serait un peu l'emblème de la culture comme champ de dispersion des langages, et serait même un caractère, un signe spécifique de la division des langages, en même temps peut-être qu'un champ de fusion. Et, en tant que tel, une sorte de cristallisateur de phénomènes à la fois linguistiques et langagiers propres à l'ambivalence de notre démocratie : inclusive et exclusive.* »

Il nous propose différents proverbes issus de nombreuses traditions orales. Pour le plaisir donnons-en deux ou trois, un chinois : *Jadis il y avait un pays sans roi mais il n'y a jamais eu de pays sans peuple.* Un africain, assez connu : *Si tu veux aller vite marche seul. Si tu veux aller loin, marchez ensemble.* Et un anonyme : *Le vent n'ébranle pas la montagne.* Un dernier, d'origine inconnue, qui a été finalement choisi : *Qui voit le ciel dans l'eau voit les poissons dans les arbres.*

La gageure de ce travail c'est sa gratuité. Pour des esprits rationnels cela pourrait être l'origine de frustrations, mais laissons la parole à notre poète animateur :

« *Alors bien sûr, quand le jeu est terminé et que chacun retourne à son langage, il peut y avoir comme une tristesse [...] une désolation dans le fait de se retrouver à nouveau séparés les uns des autres [...]. Parce qu'il y a ensuite un retour à soi incontournable, un retour à son propre langage divisé, séparé, désolé, et qui fait croire que l'autre, enfin trouvé et rejoint, s'est aussitôt éloigné, indifférent...* »

Mais on gage que ce texte proverbial, qui est à tou·tes et à personne, qui évoque une expérience sans pourtant être capable de la répéter, reste quand même comme le témoin vaguement tangible d'une aventure qui a bien eu lieu : ensemble nous avons parlé, et ensemble nous avons parlé de la même chose. Suite à l'atelier mange tes mots de la matinée, nous partageons ce repas confectionné de mets et de mots. Entre plat et dessert, les haïkus sont dégustés et déclamés fièrement par leurs auteurs et autrices.

Mots de la rue

« *Les rues sont pleines de mots, à nous d'en faire des phrases !* » Grâce à des mots collectés dans l'espace public, Marie Chéné, artiste plasticienne, propose une balade parmi les mots pour imaginer nos propres phrases. Pour elle, le langage est son matériau, son terreau de prédilection, dans ses formes les plus variées. Une joviale bande de convives part en balade dans les rues du quartier.

La salle est installée en studio-radio, le public nombreux a pris place en face de la table-ronde animée par Nelly Flecher et ses invités avec casques et micros pour enregistrer et diffuser une émission spéciale en direct : « Faire peuple par la culture ». Antoine et Léo pilotent la régie et la sono pour l'assistance et les auditeur·rices de Radio Grenouille. Les témoignages de personnes impliquées à divers titres dans ces expériences collectives font entendre les récits singuliers de leurs présences au monde, leur signature, leur histoire marseillaise.

Parmi les invité·es, Pilar Arcila et Jean-Marc Lamoure, réalisateur de reportage en Super 8, nous disent qu'ils utilisent cette technique pour « *sublimer le réel* » et pour, dans l'esprit de l'éducation populaire, créer des images qui se formalisent par la pratique, qui sont inventées dans des scénarios par les jeunes participant·es-réalisateur·rices à partir de leur propre parcours. Yoram Melloul, journaliste et réalisateur de podcast a animé des ateliers avec les ados qui ont pris à cœur de se transformer en reporter, notamment Maïssa et Aymen, présents sur le plateau radio. Le groupe a créé des dispositifs comme « un confessionnal » où chacun·e raconte librement ses rêves, sans contraintes. C'est quoi un fait, une opinion ? Comment les comprendre, les vérifier, les critiquer ? Fier·es d'être marseillais·es dans leur diversité de culture et d'origine, elles et ils sont tombé·es sur une mamie qui leur a déclaré tout de go : « *Marseille c'était mieux avant, sans les Algériens, les Maghrébins…* » Le racisme ordinaire ne les a pas troublés, les jeunes sont restés « professionnels », concentrés sur leur travail pour continuer à raconter les histoires des témoignages collectés « sans s'énerver » sur la formule tant de fois entendue : « *je ne suis pas raciste, mais … (on connaît la suite !)* » Le micro a permis de prendre de la distance.

Pour illustrer ce travail, écoutez leur podcast *Inspecteur de Marseille*[3]. Ils y ont interrogé des Marseillais·es dans les rues, cafés, au restaurant associatif Le bouillon de Noailles, dans des magasins, salons de coiffure, etc. A la recherche de « *qui je suis, c'est quoi pour moi d'être marseillais au-delà de l'OM, de l'accent ?* » Puis le groupe a réalisé un montage qui disqualifie ou au contraire fait claquer les stéréotypes, dans une polyphonie à plusieurs voix qui dénonce les assignations à résidence (quartiers-dits-sensibles, violences, narcotrafiquants, etc.) tout en dévoilant la réalité. Après de nouveaux échanges, la chanson choisie collectivement pour clôturer l'émission met tout le monde en accord ! On se met en mouvement sur sa chaise ou debout sur *People have the power* de Patti Smith.

Sur le plateau, Hélène Riff, autrice et illustratrice ainsi que Rim Mohellebi et Fatiha Ouinten, ambassadrices du livre et Cathy Vivodtzev, fondatrice de Peuple et Culture Marseille. Entouré·es de quelques camarades militantes et militants, elles et ils réagissent et donnent leur témoignage sur les activités de Peuple et Culture Marseille. Ainsi se prolongent les échanges



Atelier créatif et participatif avec Marie Chené

entre générations, habitantes et habitants, intervenants et intervenantes, avec le public curieux, complice et enthousiaste.

Une histoire Bleu agité

Le kamishibaï Bleu agité[4] est le fruit d'une élaboration collective, tant pour le texte que l'illustration, entre les ambassadrices du livre Hélène Riff (autrice) et Pascale Moutte-Baur (illustratrice). Le kamishibaï est un théâtre de poche, originaire de Japon, entièrement ouvragé à la main en bois de sapin, soutenu par du contreplaqué de peuplier, léger et facile à transporter. On peut en faire du théâtre d'ombres grâce au cadre spécial avec du papier glacé.

Là encore la participation des habitant·es - et surtout des femmes – est vivace. Fathia nous dit que c'est parti de son vécu dans le quartier où elle rencontre Peuple et Culture après le Covid. « *On cherchait à s'exprimer après ce qu'on avait vécu pendant deux ans* ». L'atelier « Livre à soi » du Salon du Livre et de la Presse Jeunesse les avait séduites. Les parents y étaient entraînés à s'investir pour lire eux-mêmes à leurs enfants, pour utiliser les imagiers, pour ouvrir et nourrir l'imagination. « *En fait, c'était presque comme une excuse ou un prétexte. On se rencontrait entre mamans le samedi matin, ça se passait comme un cours en accéléré. On s'y formait au plurilinguisme.* » Elles créent une chorale qui exploite des chansons en langues et traditions de diverses cultures. « *Mais on se demandait dans quel livre ces personnages et ces histoires nous ressemblaient ?* » C'est Nisrine el Hassouni, ancienne salariée de Peuple et Culture Marseille, qui me dit qu'un groupe sympa et drôle s'était constitué en atelier d'écriture autour du thème de l'enfance. C'était leur rêve d'écrire une histoire. Nisrine les a encouragés : « *allez-y, faites-le !* », se rappelait Rim. Ainsi est né le kamishibaï Bleu agité et le baptême des Ambassadrices qui ont composé leur texte et images d'une histoire poétique portant sur leur attachement à Marseille. Depuis sa création en 2024, il est présenté régulièrement par les ambassadrices du livre dans les écoles primaires, bibliothèques, fêtes de quartier, etc.

You-you et lecture des textes écrits par les femmes avant le spectacle du kamishibaï Bleu agité. Jubilatoire et communicatif, le fantastique rime avec le réel, le rire, les images naïves font la courte-échelle aux dessins féeriques. Des femmes de toutes origines inventent à plusieurs voix, une histoire[4].

Théâtre de bois

Avec les Ambassadrices, c'est du spectacle entre fable et réalité. Elles insèrent méticuleusement leur texte et les dessins, retouchés par Pascale Moutte-Baur, comme un rituel extrêmement bien réglé, dans la fente latérale du petit théâtre de bois. Le spectateur voit l'image pendant que les Ambassadrices lisent et brodent autour de l'histoire. Ainsi, petits et grands peuvent écouter et voir comme s'ils lisaient eux-mêmes un livre. Dans la salle, personnes du quartier, invité·es et intervenant·es se régalent. La magie opère on n'est pas au théâtre, pas à la télé ni au cinéma mais tout cela se mélange, on est ailleurs !

En novembre dernier, un petit cahier d'une quinzaine de pages a été édité en une centaine d'exemplaires, un trophée jalousement gardé par les familles des participant·es, intitulé *Souvenirs et Paysage*, la restitution d'un atelier d'écriture mené par Noémie Lefebvre et les Ambassadrices du livre.

4. Présentation du projet : www.peuple-culture-marseille.org/rendez-vous/bleu-agite-lecture-kamishibai-par-les-ambassadrices-du-livre-festival-mots-dici-mots-dailleurs.

5. Dont celui de Dumazedier dans le fascicule de Peuple et Culture *Pour une réévaluation radicale de la politique culturelle de Peuple et Culture 1971-1975*, 1er trimestre 1972, où il évoque les travaux de l'anthropologue ayant défrayé la chronique dans un livre qui avait fait scandale et fût un bestseller diffusé dans le monde. Cet ouvrage sur les adolescents à Samoa, publié à la fin des années 1920 dans une Amérique très puritaine, démontre que l'adolescence est avant tout une construction sociale, comme le féminin ou le masculin.

Table-ronde animée par Radio Grenouille







Lecture du kamishibaï Bleu agité par les ambassadrices du livre

Extrait de ce recueil, quelques lignes de Salima titrées *Le défilé* :

> *J'imagine le calme dans mon quartier, je vois plein d'arbres, des voitures qui passent, des arrêts de bus, des gens qui parlent entre eux. D'un coup, j'aperçois un défilé, des dizaines de camions de guerre qui passent, enchaînés, des militaires. Habillés tout en vert, même tenue, derrière eux une foule de gens qui chantent et répètent : « TAHIYA JAZAIR- Vive l'Algérie ». Les femmes font des « you-you », les enfants avec les drapeaux.*
>
> *J'ai compris de suite que c'était le 1er novembre, le jour de la Révolution, c'était vraiment spectaculaire.*

D'autres textes sont lus par leurs autrices et on passe à la remise des diplômes aux Ambassadrices qui sont allées au bout des ateliers. Et c'est enfin l'occasion d'accueillir et de fêter les nouvelles arrivantes. Pour le rendez-vous final entre intervenant·es, membres de l'organisations, militant·es jeunes ou de longue date, de Peuple et Culture de Marseille et d'ailleurs, nous sommes entraînés vers le Plan de A à Z pour un ultime buffet dînatoire qui va nous permettre de fêter dignement cette dernière étape du jubilé... Après cette ultime rencontre, je voudrais mettre en exergue l'anthropologue Margaret Mead (1901-1978) reprise dans de nombreux articles[5], ouvrages et affiches : « *Ne doutez jamais qu'un petit groupe de personnes réfléchies et engagées puisse changer le monde. C'est même de cette façon que cela s'est toujours produit.* » Il semblerait qu'à Peuple et Culture on ne cesse d'y croire depuis la Libération... Alors, rendez-vous dans 20 ans pour fêter le centenaire de Peuple et Culture.

LA VIDÉO

Ce qui nous lie : toujours et encore après 80 ans
17 janvier 2026
Marseille

MANIFESTE DE PEUPLE ET CULTURE

1945 2025

« *La culture populaire ne saurait être qu'une culture commune à tout un peuple : commune aux intellectuels, aux cadres, aux masses. Elle n'est pas à distribuer. Il faut la vivre ensemble pour la créer.* » Dès 1945, le Manifeste de Peuple et Culture pose une exigence radicale : briser la séparation entre culture et peuple, entre savoir et vie. Ce texte fondateur dénonce « *l'enseignement intellectualiste de l'université bourgeoise* » et affirme « *la vraie culture naît de la vie et retourne à la vie* ». « *Nous voulons des hommes qui sachent trouver un équilibre dans la vie familiale, la vie professionnelle et une vie sociale plus large* », « *rendre la culture au peuple et le peuple à la culture* », écrivent ses auteurs – ouvriers, ingénieurs, artistes, enseignants – unis par la révolte contre « *l'état de choses insupportables* » d'une culture confisquée. « *La révolution économique-sociale est la base de la révolution culturelle* », clament-ils, proposant des « *clubs de loisirs populaires* », des « *centres d'enseignement pratique* » et des « *foyers de culture* » pour « *faire des hommes à la taille de leur révolution* ». « *La culture vraie ne se limite pas à la sphère des idées ; elle conduit à un art de s'exprimer et à un art de vivre.* » Un texte toujours brûlant, où « *l'unité française ne peut être fondée que sur le grand mouvement de libération sociale* ».

Tentatives d'analyse, tentatives de regards, tentatives de points de vue

Léo Vennin
docteur en science politique
Maître de conférences en sciences de l'éducation
Université Jean Monnet de Saint-Etienne
EA Éducation, Cultures, Politiques

Cet ouvrage est une invitation à la « balade » à travers les 80 ans de Peuple et Culture.

Il retrace plusieurs étapes des manifestations organisées autour de cet anniversaire, à travers des rencontres dans les territoires. Cette « balade » n'est pas tout à fait une promenade, mais elle suggère le mouvement qui interroge à la fois l'héritage de Peuple et Culture, ses méthodes et les défis auxquels il est confronté aujourd'hui. En effet, cet anniversaire ne se résume pas à une célébration du passé et d'une histoire considérable : il constitue un moment de transmission et de transition pour une association qui a su sauvegarder et qui entend faire vivre une identité associative singulière.
On comprend dans les réflexions ici recueillies comment Peuple et Culture cherche à conserver ses principes fondateurs tout en les confrontant aux bouleversements contemporains, et l'on voit combien cette transmission suppose également de préserver l'indépendance et la capacité de critique du mouvement face aux institutions. De la Résistance à nous jours, on retrouve les idées centrales fondatrices : la culture et l'éducation ne doivent pas être simplement transmises à un public, mais doivent être vécues collectivement afin de permettre à chacun de comprendre le monde, de développer son esprit critique et de devenir acteur de sa transformation. L'un des enjeux contemporains est donc de maintenir cette démarche dans un monde marqué par les inégalités, la montée des discours identitaires, la marchandisation du temps, l'omniprésence des réseaux sociaux et les transformations numériques. Face à ces évolutions, Peuple et Culture revendique une démarche fondée sur la participation, l'esprit critique, la créativité, la fraternité, la transmission et le pouvoir d'agir. Les idéaux et objectifs fondateurs restent intacts, et pour autant perpétuellement renouvelés : permettre à chacun de mieux comprendre le monde afin de pouvoir contribuer à le transformer.

Si cette « balade » s'inscrit dans cette tradition et cette mémoire militante, elle donne une image de Peuple et Culture qui est davantage celle d'un mouvement culturel, en partie lié à l'animation : il faut également rappeler son ancrage comme mouvement d'éducation populaire historiquement situé, porteur d'une méthode, d'une culture militante et d'un projet de transformation sociale. Il est beaucoup question de démocratie, d'émancipation ou de pouvoir d'agir, et il faut souligner combien ces notions sont pensées historiquement à Peuple et Culture au prisme des luttes, faisant de l'éducation populaire une pratique de contre-pouvoir.
Que peut-on se risquer à imaginer pour l'avenir ? Ancrés dans 80 ans d'histoire, d'expérimentations et de réalisations, les enjeux historiques de Peuple et Culture restent actuels, mais prennent de nouvelles formes. Ce que Peuple et Culture doit conserver, ce n'est pas son passé et sa mémoire militante : c'est sa capacité à transformer son héritage en problème du présent. Celui-ci ne se borne pas à une liste de réalisations, valeurs ou méthodes, mais s'incarne dans une posture : refuser que la culture soit réservée à certains, refuser que les savoirs soient séparés de l'action, et créer des espaces où des individus peuvent comprendre ensemble et agir ensemble. Dans cette perspective, le danger principal serait double : d'une part, la muséification, où Peuple et Culture deviendrait le gardien d'une belle histoire de la Résistance, de l'éducation populaire et de l'Entraînement mental, d'autre part, la banalisation, où Peuple et Culture deviendrait une association culturelle parmi d'autres, perdant progressivement son identité en même temps que son ambition de transformation sociale. Entre les deux, il existe peut-être une troisième voie : faire de cet héritage une ressource critique pour affronter les problèmes contemporains, et c'est probablement là que la vieille formule « vivre et agir dans la complexité » prend tout son sens, ainsi que ses potentialités de déploiement futur.

Rim Mohellebi

administratrice de Peuple et Culture Marseille
et ambassadrice du livre

Il y a des trésors que l'on ne trouve dans aucun musée et que l'on ne peut acheter dans aucun magasin. Des trésors qui vivent dans les voix, les souvenirs, les histoires que l'on se raconte et que l'on transmet, souvent sans même mesurer leur valeur.

J'ai eu la chance d'en recevoir un de ma grand-mère, à travers quelques histoires, des mots, des souvenirs et une mémoire familiale. Aujourd'hui, j'ai envie, à mon tour, d'en transmettre une partie à mes enfants. Cette expérience me rappelle combien la transmission ne passe pas uniquement par les livres ou par les institutions. Elle passe aussi par les familles, les rencontres, les langues, les récits et toutes celles et ceux qui prennent le temps de transmettre. C'est là que je retrouve profondément le projet de Peuple et Culture.

Depuis 1945, Peuple et Culture défend une idée simple et exigeante : l'éducation et la culture sont des chemins d'émancipation. Le savoir ne doit pas être réservé à quelques-uns. Chacun, quelle que soit son histoire, son origine sociale, son parcours ou sa langue, est porteur de savoirs, d'expériences et d'une culture qui peuvent contribuer à la construction du collectif. Cette conviction prend aujourd'hui une forme très concrète dans l'engagement des ambassadrices : des mamans qui font vivre la culture au quotidien, auprès de leurs enfants et d'autres familles, par la lecture, la parole, la rencontre et la transmission.

Elles sont des passeuses. Passeuses de livres, bien sûr, mais aussi de mots, de langues, d'histoires et de confiance. Elles donnent envie de lire, racontent, partagent leurs découvertes et montrent que la culture n'est pas réservée à celles et ceux qui en maîtrisent déjà les codes. Elles nous rappellent surtout que la culture est déjà là, dans les familles et dans les parcours de vie. Elle se construit dans les échanges, les expériences et les histoires que chacun porte avec lui. Une maman qui lit à voix haute à son enfant fait bien plus que transmettre des mots. Elle crée un moment partagé. Elle donne une place à l'imaginaire. Elle permet à l'enfant de reconnaître son histoire ou d'en découvrir une autre. Et lorsqu'elle lit devant d'autres familles, elle prend aussi une place dans l'espace public.

La littérature jeunesse joue dans ce mouvement un rôle essentiel. Les livres peuvent être des portes ouvertes sur d'autres mondes, mais aussi des miroirs dans lesquels les enfants reconnaissent leur famille, leur quotidien, leurs différences et leurs ressemblances.

Ils peuvent aussi devenir des ponts entre les langues. Pour de nombreuses familles, plusieurs langues vivent au quotidien. Le français peut côtoyer l'arabe, le wolof ou d'autres langues familiales. Elles accompagnent les histoires migratoires, les liens avec les grands-parents, les souvenirs et les identités multiples.

Parler plusieurs langues n'est pas un manque. C'est une richesse. Et l'expérience migratoire nous enseigne quelque chose d'essentiel : rencontrer une autre culture ne signifie pas devoir abandonner la sienne. On peut apprendre une nouvelle langue sans oublier la première, découvrir de nouvelles façons de vivre sans renoncer à celles qui nous ont construits, s'enrichir de l'autre sans avoir à s'effacer.

La rencontre peut nous agrandir. Le migrant ne devrait pas être sommé de choisir entre « ici » et « là-bas ». Il peut être riche de plusieurs appartenances, de plusieurs langues, de plusieurs regards. Son parcours peut devenir un espace de dialogue entre les cultures plutôt qu'un lieu de renoncement. Cette richesse n'est pas uniquement celle des personnes qui migrent. Elle appartient à toute la société. Encore faut-il que cette rencontre se fasse dans l'égalité.

L'éducation populaire ne peut prétendre lutter contre les inégalités si elle reproduit, parfois sans le vouloir, une hiérarchie entre les langues et les cultures. Elle ne peut pas considérer certaines langues comme légitimes, cultivées ou universelles, et d'autres comme secondaires, familiales ou folkloriques.

Cette vigilance est d'autant plus nécessaire lorsque l'on connaît l'histoire coloniale qui a profondément marqué les relations entre les peuples, les langues et les cultures. La colonisation n'a pas seulement organisé des rapports de domination économiques et politiques. Elle a aussi produit des hiérarchies entre les savoirs, les langues et les cultures, dont certaines traces existent encore dans nos représentations.

L'éducation populaire doit justement permettre de déconstruire ces héritages, et non de les reproduire. Cela signifie refuser qu'une langue ou une culture soit considérée comme supérieure par principe, et permettre à chacune de trouver sa place dans les espaces où se construit la culture commune.

Faire entendre les autres langues parlées dans les familles, ce n'est donc pas simplement célébrer la diversité. C'est reconnaître des personnes, des histoires et des savoirs. C'est permettre aux enfants de ne pas avoir à choisir entre ce qu'ils sont à la maison et ce qu'ils deviennent à l'extérieur.

La littérature jeunesse peut jouer ici un rôle précieux. Un livre peut permettre de découvrir une langue différente, mais aussi de retrouver la sienne. Il peut ouvrir une fenêtre sur le monde tout en offrant un miroir dans lequel on se reconnaît. Pour un enfant, entendre sa langue dans un espace culturel, dans une bibliothèque ou lors d'une lecture à voix haute peut être une manière très concrète de comprendre qu'elle a de la valeur. Et c'est une formidable école de la démocratie. Car l'éducation populaire ne cherche pas à effacer les différences pour fabriquer un collectif uniforme. Elle cherche à créer les conditions pour que des personnes différentes puissent se rencontrer, se comprendre, confronter leurs points de vue et construire quelque chose ensemble.

Les ambassadrices incarnent cette démarche dans leur quotidien. Elles montrent que l'engagement culturel peut commencer par un geste très simple : ouvrir un livre, raconter une histoire à son enfant, partager une langue, proposer une lecture à une autre famille. De là peuvent naître la confiance, la prise de parole, l'envie de découvrir et la capacité d'agir.

C'est cette dimension qu'il me semble important de préserver et de renforcer dans l'avenir de Peuple et Culture : continuer à faire confiance aux personnes, reconnaître leurs savoirs et leurs cultures, faire circuler les langues et les récits, créer des ponts entre les générations et les familles. Dans une époque où nous sommes entourés d'informations, d'images et de discours, nous avons plus que jamais besoin d'espaces où l'on puisse prendre le temps de lire, d'écouter, de comprendre et de penser ensemble. Des espaces où l'on peut être curieux, poser des questions, ne pas être d'accord et changer de regard.

L'avenir de Peuple et Culture est peut-être là : rester fidèle à son histoire tout en continuant à inventer de nouvelles façons de faire vivre l'éducation populaire. Une éducation populaire qui ne considère pas les personnes comme des bénéficiaires, mais comme des actrices et des acteurs de la culture.

Je voudrais enfin rendre hommage à l'équipe de Peuple et Culture, qui fait vivre ces valeurs au quotidien. Derrière les projets, les livres, les rencontres et les actions, il y a des femmes et des hommes qui accueillent, accompagnent, écoutent et rendent possible la rencontre. Une équipe qui cherche à faire vivre des valeurs qui peuvent sembler universelles parce qu'elles parlent à toutes et tous : la dignité, la liberté, l'égalité, la solidarité, le respect de l'autre et la possibilité pour chacun de trouver sa place.

Mais ces valeurs ne prennent leur sens que lorsqu'elles deviennent des pratiques. Respecter, ce n'est pas seulement accepter la différence : c'est lui faire une place. Défendre l'égalité, ce n'est pas seulement proclamer que chacun est égal : c'est regarder les inégalités qui existent et chercher à les réduire. Faire vivre la liberté, ce n'est pas seulement permettre de parler : c'est créer les conditions pour que la parole de chacun puisse être entendue. C'est dans cette exigence que je reconnais l'équipe de Peuple et Culture et le sens de son engagement.

Je crois profondément à cette idée : chacun porte quelque chose à transmettre. Une histoire, une langue, une chanson, une recette, un souvenir, une façon de faire, un livre aimé, une expérience de vie. Et chacun peut aussi recevoir de l'autre. C'est peut-être cela, la véritable richesse de la rencontre : ne pas demander à celui qui arrive de laisser sa culture à la porte, mais lui permettre d'entrer avec ce qu'il est, tout en découvrant ce que les autres peuvent lui apporter.

L'éducation populaire crée précisément ces espaces de circulation. C'est ce que font les ambassadrices lorsqu'elles lisent, racontent, échangent et transmettent. Elles font vivre une culture qui ne descend pas d'en haut, mais qui se construit entre les personnes, dans les familles, dans les quartiers et dans les rencontres. Une culture vivante, plurielle et partagée. Une culture qui ne hiérarchise pas les voix, les langues ou les histoires. Une culture qui permet à chacun de garder ce qu'il a reçu, d'accueillir ce qu'il découvre et de devenir à son tour passeur.

Peuple et Culture a aujourd'hui encore un rôle essentiel à jouer : faire de la diversité des histoires, des langues et des parcours non pas une frontière entre nous, mais une richesse commune. Car transmettre une histoire à un enfant, lui lire un livre, lui faire entendre plusieurs langues, c'est déjà lui dire quelque chose d'essentiel : ta voix compte, ton histoire compte, ta langue compte, et tu as toi aussi quelque chose à transmettre.

Fabienne Yvert

artiste, auteure, typographe,
en compagnonnage avec Peuple et Culture

– Mélangez-vous qu'y disaient, pour élargir votre culture et réduire l'écart il ne faut pas juste attirer les autres dans votre camp, prenez les armes et allez sur le terrain, battez-vous sans faire de victimes
– L'art c'est pour tout le monde qu'y disaient, c'est aussi avec-grâce à tout le monde
– Faut pas que des théoriciens, qu'y disaient, faut des praticiens sinon ça sert à rien
– Exprimez-vous qu'y disaient devant la salle silencieuse
– Analysez qu'y disaient, croisons nos analyses, comme les télescopes spatiaux, suivant les instruments embarqués, on ne voit pas la même chose, et la connaissance de l'univers s'amplifie. Mais il faut du temps pour que les informations circulent, sortent de la bouche, plus tard, en petit comité dans la cuisine
– Les mots ont un pouvoir performatif et façonnent la réalité qu'y disaient avec le langage universitaire, sans mélanger les niveaux de langue, faut pas déconner.
– Allez qu'y disaient, pour transmettre, s'ouvrir, s'allier avec d'autres, être des passeurs d'histoire, pour construire de nouveaux horizons faut se remuer les méninges et remonter les manches, y'a du boulot pour tout le monde, qui en veut ? Ah non, pas toujours les mêmes
– Filez-nous du pognon qu'y pensaient en remplissant des dossiers de plus en plus gros avec de plus en plus de cases à remplir, tandis que le préfet examinait à qui il filerait le fric, le sens et le bon sens, ça marche pas toujours ensemble suivant la signalisation d'usage
– Créez qu'y disaient, vous ne savez pas les portes qui s'ouvrent et la plupart ne sont pas fermées à clef, alors soyez exigeant, ne défoncez-pas des portes ouvertes.
– Critiquez pas sans être constructif qu'y disaient, les idées ça rompt pas le crâne, et les appliquer ça n'est pas si fatiguant. Vous manquez juste de vitamines, faut pas confondre avec dynamisme.
– C'est nous qui projetons qu'y disaient, et l'invisible ça n'est pas l'indicible
– N'ayez pas peur qu'y disaient, le savoir n'est pas descendant ni condescendant, enfin pas toujours, ou c'est juste votre impression, ça peut faire de belles figures libres comme celles d'une nuée d'étourneaux
– Réfléchir, débattre, échanger, ça donne du pouvoir d'agir qu'y disaient devant l'assemblée un peu avachie ou qui se balançait d'une fesse sur l'autre sur des sièges tape-cul, en pensant que dehors il faisait grand soleil
– Les voyages ça forme la jeunesse qu'y disaient, ben l'art c'est pareil, dépaysement et découvertes, à la poubelle les peurs et les préjugés, on en sort changé, notre monde est plus vaste
– Attention à la manipulation du langage qu'y disaient, Klemperer et Mannoni nous l'ont bien montré, il faut appeler un chat un chat et tous ceux qui n'ont pas de domicile fixe ne sont pas sdf. Mais qui est John Galt ?
– Tout est dans l'individuel et le collectif, faut savoir les tisser ensemble sinon c'est pas solide, qu'y disaient parmi les fils emmêlés. & dans les ateliers, ça permet une autre force, la mise en valeur de chacun·e par tous, et réciproquement. Attention, ça va briller !
– La création artistique c'est la voie vers la liberté qu'y disaient, alors que les loisirs créatifs étaient devenus une part de marché considérable
– Dans les ateliers de création, le collectif permet de ne pas avoir peur, de se faire confiance, de se dépasser, d'apprendre des autres et aux autres, dans la bienveillance, avec juste qui on est et ce qu'on en fait qu'y disaient devant les participants qui se demandaient de quoi on cause, on fait ça pour nous et on veut juste passer du bon temps
– Donnez-nous du temps qu'y disaient, pour un forage en profondeur faut du temps, sinon ça reste superficiel et ce qui jaillit n'est pas intéressant
– Faut être exigeant qu'y disaient, l'animation c'est un poison infiltré partout
– Oh, arrête ton cinéma ! On est acteur de notre vie et de notre culture qu'y disaient
– Engagez-vous qu'y disaient, les employés regardaient la pendule.
– Que chaque personne passée par les ateliers puisse avoir « bougé » de ses certitudes, étendu ses expériences et connaissances. Comme un agrandissement. & puisse transmettre ces acquis autour d'elle, donner envie, donner idées de ces possibilités. Considérer la puissance de cet essaimage, quand bien même son échelle est petite, qu'y disaient, c'est notre seule chance

Stéphane Page

poète, écrivain et animateur d'ateliers d'écriture,
en compagnonnage avec la Boutique d'écriture

Peuple et culture est né dans un moment critique, une sorte d'année zéro, où il a paru impérieux de donner à l'éducation une dimension capable de redynamiser la société et de redonner au peuple, c'est-à-dire à tous, les moyens d'œuvrer activement à cet agencement continu que nous appelons faire société. Cette façon de concevoir l'éducation – non pas l'éducation pour tous mais par tous – a depuis le début, jusqu'à aujourd'hui, 80 ans plus tard, mobilisé les pratiques artistiques en les décloisonnant du champ spécifique où elles avaient jusqu'alors l'habitude de fonctionner, parfois en vase clos, à l'écart de ce qu'il est convenu d'appeler la vie quotidienne, pour leur redonner une fonction pragmatique, culturelle, sociale, dont chacune et chacun pourrait faire un levier fécond au sein de son quotidien, quelle que soit la nature de ce quotidien. Le pari était le suivant, et le demeure : comment les pratiques artistiques, dès lors qu'elles cessent d'être l'apanage de quelques uns, pourraient nous servir à penser et à tisser nos conditions d'existence, à les aborder sous un angle sous lequel nous n'aurions jamais été conduit à les aborder, pour en être davantage acteur, voire à en devenir les auteurs.

Au rebours de l'éducation traditionnelle, cette façon de faire éducation place la pratique au cœur de l'enseignement (au sens étymologique d'enseigner : montrer, faire signe, indiquer, faire connaître, en se permettant d'entendre co-naître comme naître avec), qui ne se conçoit plus sous le rapport du maître et de l'élève, de celui qui sait face à celui qui ne sait pas, mais envisage tout un chacun comme les ignorants que nous restons face à l'inconnu et au mystère de la vie. Ce qui enseigne, dès lors, si ce n'est plus le maître, c'est bien la pratique elle-même, ce que nous faisons et traversons ensemble, en tâtonnant, et non plus une source de savoir préalablement constitué, à aborder hors-sol, détachés des conditions qui ont donné naissance à ce savoir. Ce qui enseigne, c'est la réduction de cet écart entre le savoir et la vie, qui donne lieu à une expérience au sens étymologique là encore (du latin *experiri* : traverser un danger), comparable à la traversée d'un fleuve : on quitte la berge, les savoirs établis, « de réserve », et on plonge, mis en demeure de mobiliser des gestes et des outils requis par la traversée. Une expérience, et l'expérience artistique au premier titre, qui est par nature confrontation à l'inconnu, à l'encore étranger, revenant à « *faire des choses dont nous ne savons pas ce qu'elles sont* » comme le dit Adorno, des choses qui ne sont pas une copie de ce qui existe déjà, des choses qui, sur le moment tout du moins, ne peuvent être expliquées, identifiées, et peuvent à peine être décrites.

S'il s'agit encore d'apprendre, il s'agit donc moins d'apprendre ce que nous connaissons déjà que ce que nous ne connaissons pas encore, dans quoi nous immerge ce saut dans l'inconnu : apprendre en faisant, en faisant ce que nous ne savions pouvoir faire, en inaugurant des gestes au cours d'un cheminement, nés de ce cheminement. Néanmoins, ce qu'on apprend, si apprendre est encore le bon mot, n'est pas capitalisable : l'art ici n'est pas une fin, mais un moyen, dont la finalité n'est pas la constitution d'un produit, mais la participation à un processus, l'usage de gestes qui pourront être mobilisés ailleurs, plus tard, au-delà de la pratique artistique proprement dite. Ce que les grecs appelaient *mimèsis*, qui est au cœur de la définition de l'art et qu'on appellera plus tard représentation, ne signifie pas imiter les choses, mais imiter la force qui produit les choses, pour l'amener à produire quelque chose de nouveau. Dans cette perspective, on n'étudie pas les choses, on étudie avec les choses, avec ce que nous enseigne cette immersion dans le grand fleuve qu'est la vie, et si nous reprenions les termes de maître et d'élève, nous pourrions dire que le maître et l'élève ne se tiennent plus face à face, mais regardent dans la même direction.

Celui ou celle qui anime ces pratiques artistiques, l'artiste bien souvent (ce pari de déplacer l'art au sein des fonctions sociales est présent dés avant la naissance de Peuple & Culture, dans les équipes volantes parcourant les maquis), n'est alors plus le gardien des fins, mais un catalyseur de commencements, un allumeur de mèches, qui défriche avec les autres, se risque au même titre que les autres en mettant son travail sur la table, ce qui définit les codes de son langage (que ce langage soit théâtral, photographique, poétique, cinématographique, musical ou autre), pour que ces codes puissent sans cesse être

redéfinis par l'expérience collective et que ces langages restent ouverts à ce qui vient et qui n'a pas encore de nom : il s'agit de combattre la tentation qu'auront toujours ces langages de se refermer sur des définitions, des identifications, des catégorisations qui enfermeront à leur tour le vivant, l'ensemble du vivant, nous autres, et en limiteront le devenir, en assignant ce vivant à un corpus d'étiquettes auquel il finira par s'identifier. Ce n'est pas parce qu'un mot, un trait, une image existent pour nommer quelque chose que ce mot, cette image, ce trait ne travestissent pas ce quelque chose. L'enjeu de l'artiste, qui fait de son aventure dans le langage une auberge espagnole (parce que nous sommes tous des êtres de langage), serait alors en quelque sorte de faire planer le soupçon, de faire éprouver que le langage demeure essentiellement ouvert, toujours à naître, en fonction de ce qui arrive, de ce que nous traversons et qui nous traverse. Si l'artiste n'a plus aucunement la fonction de maître, ce soupçon devient le centre de gravité de ce que nous nommons atelier à Peuple & Culture, un centre de gravité qui se déplace et bénéficie de l'éclairage apporté par chacun, l'artiste n'étant alors plus qu'un meneur de jeu, lançant une balle qui passe entre toutes les mains.

C'est ainsi qu'à notre époque foncièrement individualiste, qui administre, pense et conçoit la société comme une juxtaposition d'individus, de petites monades indépendantes les unes des autres, Peuple & culture se veut un mouvement collectif – un mouvement étant par nature impermanent, sujet à variation, incertain et imprévisible, horizontal ou relevant du phénomène de la tâche d'huile, en ce qu'aucune instance ne vient, d'en haut, prédéterminer et régler l'action de ses membres autour d'un but unique. Le type de communauté auquel tendrait Peuple et Culture pourrait se résumer à la formule : être seul mais ensemble, être comme-un. Une communauté dispersée, une « communauté des êtres qui sont sans communauté », qui n'ont à priori rien en commun, liés par une différence émergente plutôt que par une identité préalable, où chacun a quelque chose à donner parce qu'il n'a rien de commun avec les autres (ce que dit l'étymologie de commun : *com-*, ensemble, *-munus*, don), un échange et un partage qui mène au-delà de ce que chacun aurait pu faire et imaginer individuellement avant cet échange. Des êtres, selon Yves Citton, qui ont à « *marcher de front, à des rythmes variables, suivant des parcours parfois entrecroisés, pour chercher, les uns à l'aide des autres, de quoi faire sens de ce qui s'offre à leurs observations* ».

Et ce type de communauté se compose principalement de « gestes mineurs », comme on parle en littérature de langues mineures ou ailleurs de pédagogie pauvre, des gestes semblables à de « *petites perturbations à cause desquelles les choses dévient de leur route et ouvrent l'expérience à de potentielles variations* », des gestes qui, même s'ils sont éclipsés par les grands gestes majeurs (les affirmations, les catégorisations), n'en restent pas moins toujours là, cachés dans les coulisses, travaillant discrètement à faire vaciller ce qui menace de s'affirmer comme des modèles uniques, monolithiques, péremptoires.

Si l'expérience est au centre de ce qui fait Peuple & Culture, en ce qu'elle allie le savoir et la vie, la culture et le peuple, il faut néanmoins garder à l'esprit que quitter la berge ne signifie pas forcément en rejoindre une autre, mais se mêler aux courants qui composent le fleuve, un fleuve par conséquent qui n'a plus ni rive droite ni rive gauche et n'offre aucun moyen de rejoindre la terre ferme, aucune perspective de poser le pied au sol, un courant sans origine ni destination finale, qui va à la perpendiculaire de la ligne qui relie les deux berges. Le vrai passage, dit Michel Serres en reprenant la métaphore du fleuve, a lieu au milieu, dans l'entre-deux, en plein cœur d'un mouvement. L'autre berge n'est pas un point d'arrivée mais un mouvement, un mouvement impermanent, sujet à variation, incertain et imprévisible : le cours fluctuant de la vie. Les obstacles, les problèmes, les vrais problèmes, ceux qui relèvent de cette énigme qu'est la vie, n'ont pas de solution, nous pouvons seulement leur accorder du temps, expérimenter patiemment, en ajournant le leurre d'un résultat. Comme le dit l'écrivain au scientifique dans le film *Stalker* : « *la vérité, vous la cherchez partout, vous creusez à un endroit : " Eurêka ! Le noyau est composé de protons ! ", vous creusez ailleurs : " Quelle merveille ! Le triangle ABC est égal au triangle A'B'C' ". Mon cas est différent. Moi, je creuse la vérité, et pendant ce temps, il lui arrive quelque chose* ».

Il se pourrait que cette attention ouverte, chercheuse et critique, requérant la force du peuple quand ce peuple est pluriel, qui s'est révélée impérieuse il y a 80 ans, soit plus que jamais nécessaire aujourd'hui où le temps vire à nouveau à l'orage.

« *Celui qui vient au monde pour ne rien troubler ne mérite ni égard ni patience.* » René Char

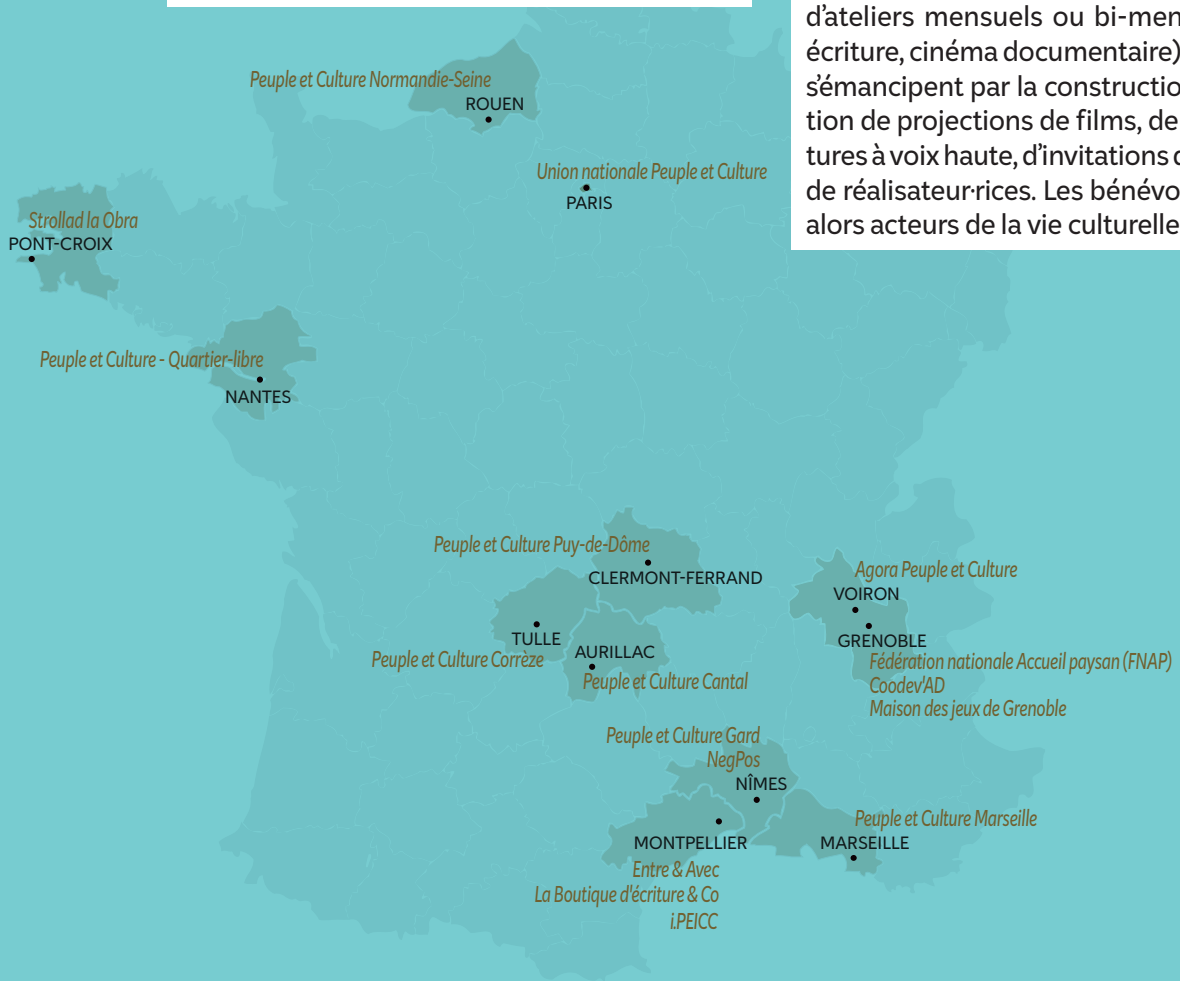
LES ASSOCIATIONS

Fédération nationale Accueil paysan (FNAP)

Depuis 1987, le réseau Accueil Paysan vise à construire, défendre et promouvoir une agriculture paysanne et un monde rural diversifié, solidaire, écologique et vivant. Ses adhérent·es vous accueillent pour vous immerger lors d'un repas, un séjour, une animation ou une dégustation. Il·elles incarnent une alternative à l'agriculture productiviste dans le respect de la biodiversité et de l'humain. Il·elles enrichissent le monde agricole en prônant les relations humaines, le contact à la nature, la préservation de sa beauté et le respect des saisons tout en sensibilisant aux problématiques agricoles et environnementales.

Agora Peuple et Culture

Agora Peuple et Culture travaille autour du cinéma atypique et de la littérature, en favorisant leur connaissance et leur diffusion. Le but ? Créer la rencontre entre des personnes, favoriser l'expression et les échanges, ce qui participe à ouvrir nos regards pour une meilleure compréhension du monde qui nous entoure, et contribue à la création d'une société plus juste ! Les actions s'inscrivent dans l'esprit de l'éducation populaire, que l'on pourrait définir par : la Culture POUR tous : en allant à la rencontre de publics variés à travers tout le Pays Voironnais pour leur proposer des événements culturels CONVIVIAUX ! La Culture PAR tous : des groupes d'habitant·es se retrouvent autour d'ateliers mensuels ou bi-mensuels (lecture, écriture, cinéma documentaire), et petit à petit s'émancipent par la construction et l'organisation de projections de films, de soirées de lectures à voix haute, d'invitations d'auteur·rices et de réalisateur·rices. Les bénévoles deviennent alors acteurs de la vie culturelle locale.





Coodev'AD

Créé en 2017, après la fermeture du Centre Régional de Formation des MJC en Rhône-Alpes, Coodev'AD est un organisme de formation basé dans la métropole de Grenoble, engagé autour de démarches d'éducation populaire. Il·elles sont plus de 1000 animateur·rices : stagiaires, salarié·es, demandeur·es d'emploi, bénévoles diplômé·es et inscrit·es.
Ses champs d'action sont : la recherche, le développement, la formation et l'innovation autour d'actions d'éducation populaire, des villes et territoires en transition et de la démocratie locale ainsi que l'accompagnement des professionnel·les de l'animation socioculturelle et du travail social. Coodev'AD vise l'émancipation, la conscientisation, la puissance d'action et de la transformation de soi au sein des rapports politiques et sociaux.

Entre & Avec

Entre & Avec est une association culturelle, linguistique et artistique implantée dans le quartier Pas du Loup à Montpellier. Entre & Avec favorise les échanges culturels et l'accueil de toutes les langues. Elle explore l'enseignement des langues par les pratiques artistiques, étudie les migrations et encourage la transmission. L'association Entre & Avec soutient la production de savoirs par toutes et tous et pratique la recherche coopérative. Ses activités se déclinent en ateliers d'apprentissage du français et d'alphabétisation, des rencontres poétiques multilingues et des pratiques artistiques, et en formations. Entre & Avec accompagne des structures autour de questions de recherche et développement. Toutes ses activités visent à garantir l'exercice des droits culturels des personnes.

CKB

CKB est un Espace de Vie Sociale et tiers-lieu situé à Petit-Bourg, en Guadeloupe. L'association œuvre à la création de lien social à travers des ateliers et l'accueil des publics. C'est un lieu d'expérimentation permettant à tous·tes, enfants comme adultes, d'accéder à un mieux-être sur les plans personnel, familial et professionnel. La structure invite également à vivre et partager une expérience humaine riche et intergénérationnelle, avec ses proches comme avec de nouvelles personnes.
Tout au long de l'année, CKB propose des ateliers répartis principalement autour de trois pôles :
Le 1er pôle : des ateliers ludiques visant à encourager le potentiel créatif, manuel et artistique. Au programme : couture, théâtre, bricolage, sculpture sur bois, etc.
Le 2e pôle concerne les activités autour de la santé et du bien-être à travers une approche holistique. Ces ateliers constituent des espaces de prévention accessibles au grand public. Le club santé & bien-être propose un parcours d'accompagnement pluridisciplinaire afin d'apporter des réponses adaptées aux problématiques des usagers.
Le 3e pôle concerne les actions de formation et d'information. L'objectif est de transmettre des connaissances et des outils concrets permettant d'améliorer le quotidien des participants. Pour cela, CKB fait appel à des professionnels partageant les mêmes valeurs, qui interviennent sur des thématiques variées telles que le choix d'une assurance, la gestion du budget, ou encore l'accompagnement vers l'autonomie.
Dans ce pôle, nous retrouvons également les activités liées à la mobilité internationale des jeunes à travers des programmes tels qu'Erasmus+ et l'Office franco-allemand pour la Jeunesse. L'objectif est d'encourager les jeunes à se former grâce à l'éducation non formelle et aux échanges interculturels.

LES ASSOCIATIONS

I.PEICC

I.PEICC est une association située à Montpellier, au cœur du quartier de la Mosson.
A la fois lieu de vie, espace culturel et structure d'accompagnement, elle propose des ateliers réguliers pour les jeunes et leurs familles, des événements ouverts à tous et des projets collectifs favorisant l'expression et la participation.
L'association développe des actions de médiation culturelle permettant aux habitants de s'inscrire dans de véritables parcours artistiques. Elle porte également une démarche de citoyenneté active, en valorisant l'avis et l'expertise des habitants dans le projets menés sur le territoire.
A travers des échanges internationaux, I.PEICC offre à des jeunes, souvent éloignés de ces opportunités, la possibilité de découvrir d'autres cultures et de s'ouvrir au monde.
Enfin, elle accompagne et forme des acteurs associatifs, des professionnels et des bénévoles, dans une logique de montée en compétences tout eu long de la vie.

La Boutique d'écriture & Co

Implantée à Montpellier dans le quartier de Figuerolles, l'association œuvre pour une action culturelle et artistique accessible à toutes et tous. Centrée sur l'écriture et l'image comme pratiques artistiques, c'est un lieu de mise en partage de toute question relative à l'écriture, au livre, à la littérature, et plus largement au langage, aux arts et à la culture. Ateliers d'écriture, résidences d'écrivains, lectures publiques, apprentissage de la langue s'y côtoient et s'y imbriquent. Elle est animée par une équipe permanente et des auteurs associés.

NegPos

Installé à Nîmes dans l'unité HLM Le Némausus de l'architecte Jean Nouvel, au carrefour de la route d'Arles (classé en zone urbaine sensible, ZUS), NegPos[1] Centre d'art et de photographie de Nîmes est connu pour son engagement en faveur de la diffusion de la création photographique contemporaine, ainsi que pour son implication socio-culturelle.
Lieu de réflexion et de débat sur les enjeux liés à l'art et à la photographie, NegPos agit sur son territoire proche et il a aussi développé des collaborations et des échanges avec des artistes, des institutions et des structures culturelles en Europe, en Afrique, en Amérique latine et en Chine, ce qui en fait un organisme de référence à l'échelle internationale.
Il dispose d'un Camion Numérique équipé d'une Micro-Folie et d'un MakerSpace situé dans le quartier périphérique de Pissevin-Valdegour (ZUS).
NegPos, centre d'art et de photographie de Nîmes, ouvre aux pratiques artistiques autour de l'image. Il·elles prônent la création, la promotion et l'éducation aux pratiques photographiques. A travers des événements, des formations, des projets de création ou la valorisation d'artistes émergeant, i·elles sont un tremplin à la fois pour les amateurs qui souhaitent s'essayer à la photo ou les professionnels. Ils offrent un lieu de travail et d'apprentissage à travers des expositions, des rencontres, des conférences, des discussions, des stages et des formations dispensées par des professeur·es agréé·es et des artistes de premier plan.

Maison des jeux de Grenoble

Créée en 1991, la Maison des Jeux de Grenoble a pour objet associatif de promouvoir le jeu en tant que pratique culturelle populaire, émancipatrice et porteuse des valeurs de l'éducation populaire. Centre ressource sur le jeu à la fois au niveau local et national, elle fait vivre un lieu dédié à la culture du jeu ouvert à tous·tes. Elle anime des ateliers de découverte, de fabrication et de création de jeux. Elle organise des formations et des accompagnements de projets à destination de professionnel·les et bénévoles qui souhaitent utiliser le jeu dans les champs socioculturel, social, éducatif et culturel, et propose du prêt de jeux. L'association s'inscrit dans le paysage grenoblois dans un travail de réseau en tant qu'acteur de l'éducation populaire, en co-organisant le festival de jeux *Place aux Jeux* et en participant à des évènements dans la

1· Négatif-Positif en abrégé, ce nom vient de l'origine du procédé photographique qui au XXe siècle utilisait des négatifs pour produire des positifs, la structure a été fondée autour d'un laboratoire argentique en 1997.

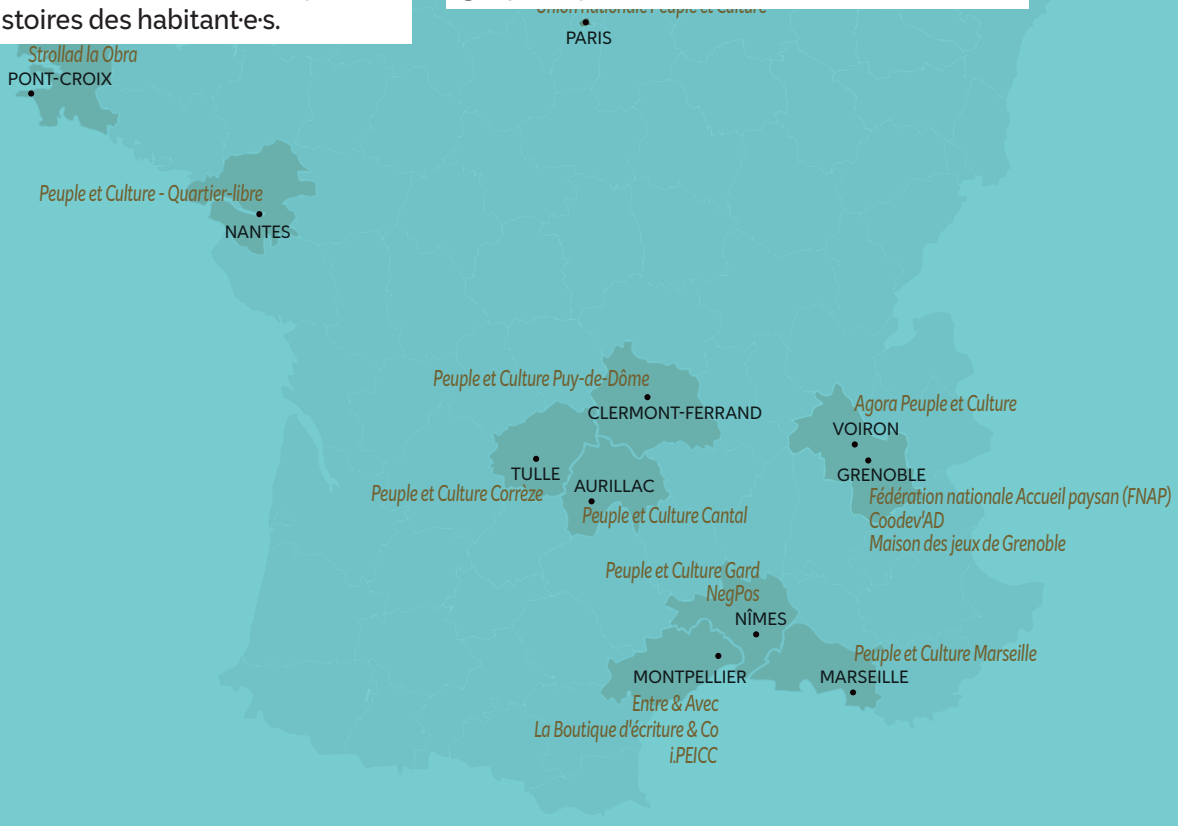
ville : festivals, fêtes de quartier, évènements culturels et thématiques.
La Maison des Jeux de Grenoble a pour principale activité l'animation de la vie associative à travers les jeux de société. I·elles permettent à tous·tes de venir jouer au sein de leurs locaux, proposent aussi des ateliers de découverte et de fabrication, du prêt, des stages de fabrication, des formations et de l'accompagnent de projet. I·elles s'inscrivent dans le paysage grenoblois de par des manifestations ponctuelles et des évènements ponctuels : festivals, fêtes nationales ou thématiques spécifiques.

Peuple et Culture Cantal

Peuple et Culture Cantal a pour slogan « Projection de documentaires, ici, là-bas... cinéma d'ici et d'ailleurs... ». Depuis 2005, i·elles diffusent du cinéma documentaire grâce à un matériel mobile dans des zones éloignées des pôles culturels. I·elles essaiment dans des infrastructures publiques ou chez des particuliers, en relation avec des réseaux associatifs ou des associations partenaires, ayant toujours pour but d'inviter au débat et à la réflexion. Cette flexibilité leur permet de se déplacer sur des territoires plus excentrés et en proposant une ouverture à des thématiques fortes, faisant l'actualité ou plus invisibilisées. Au-delà des projections, ils proposent aussi des ateliers d'initiation, des résidences et des rencontres en faveur du lien social et au sein d'un territoire duquel i·elles chérissent l'histoire ainsi qu'i·elles portent les histoires des habitant·e·s.

Peuple et Culture Corrèze

Peuple et Culture Corrèze est aujourd'hui la plus ancienne des associations de l'Union nationale Peuple et Culture. Créée en 1951 dans la foulée des fondateurs dans les maquis du Vercors l'association agit dans une grande fidélité à ses origines avec le caractère « généraliste » de l'éducation populaire : une éducation à la fois artistique et politique. A ses débuts, dans un département profondément rural dénué de structures culturelles, l'association engage un véritable travail pionnier : accueil des grandes troupes de la décentralisation théâtrale avec la constitution de réseaux de spectateurs actifs ; jalons d'une politique de lecture publique avec les veillées-lecture pour la découverte d'écrivains et de poètes ; formation intellectuelle, civique et artistique pour « *ceux que l'école a quittés trop tôt* » voyages d'études, séjour au Festival d'Avignon dès 1955 ; ciné-clubs dans les villages et les usines.
C'est sur cet humus-là et grâce à un réseau intergénérationnel constitué depuis 75 ans que Peuple et Culture Corrèze développe aujourd'hui l'ensemble de ses actions : résidences d'artistes, relais artothèque du Limousin, réseau de diffusion du cinéma documentaire en territoire rural, éducation artistique avec des ateliers arts plastiques, écriture, cinéma, théâtre conduits par des artistes, travail de mémoire sociale, droit de questions qui traitent de questions sociales, économiques, politiques et géopolitiques.



LES ASSOCIATIONS

Peuple et Culture Gard

Créée à Nîmes en 1989, Peuple et Culture Gard inscrit son action dans une éducation populaire attentive aux réalités du territoire. L'association conçoit et développe des actions dans les champs de l'insertion sociale et professionnelle, de la formation et de la médiation culturelle, avec une attention particulière portée aux jeunes entre 16 et 25 ans, 29 ans si en situation d'handicap, éloignés de l'emploi. Elle porte depuis 2009 l'École de la Deuxième Chance de Nîmes et depuis 2023 l'École ETRE à Vauvert, dédiée aux métiers de la transition écologique, affirmant ainsi son engagement en faveur de parcours d'avenir. Chaque année, plus de 200 jeunes sont accompagnés dans ces actions avec parcours de formation et d'accompagnement de plusieurs mois.

Au fil des années, elle a tissé un réseau solide de partenaires – acteurs culturels, professionnels de la santé, associations sociales et des quartiers, des entreprises et collectivités, qui enrichissent les accompagnements proposés. Au cœur de ses pratiques, une pédagogie active, centrée sur les compétences et les expériences, invite chacun·e à reprendre confiance, à explorer ses capacités et à construire un projet de vie en cohérence avec ses aspirations, soutenu par un accompagnement individualisé tout au long du parcours et au-delà.

Peuple et Culture Marseille

Peuple et Culture Marseille a été fondé en 2003. Ses savoir-faire reposent sur des démarches d'animation, de médiation et de transmission qui mène les personnes (adhérents, spectateurs, habitants, usagers d'une structure) à une dynamique de co-production culturelle de diffusion et de création, mobilisant ainsi les ressources du groupe pour l'inciter à être l'acteur de sa culture. Ses principales actions sont des ateliers, rencontres littéraires et projections. I·elles proposent aussi des événements ponctuels tournés vers la littérature, la création sonore, le cinéma ou encore des résidences artistiques. Puisque l'apprentissage démarre dès le plus jeune âge, i·elles ont aussi un volet jeunesse à travers lequel i·elles mettent en avant le monde du livre et le secteur culturel.

Peuple et Culture Normandie-Seine

Fondée dans la dynamique historique du mouvement national Peuple et Culture, l'association Peuple et Culture Normandie-Seine est créée à Rouen en 1954. Depuis sa naissance, elle s'inscrit dans une tradition d'éducation populaire visant à promouvoir l'émancipation individuelle et collective par le développement de l'esprit critique, la participation citoyenne et l'accès aux savoirs.

Dans les années soixante et soixante-dix, fortement impliquée dans le champ social et éducatif, l'association joue un rôle structurant dans le développement des formations en travail social en Normandie. Elle est à l'origine de la création du Centre de Formation des Éducateurs et Animateurs de Haute-Normandie, puis participe, en 1975, à la fondation de l'Institut Régional de Formation en Travail Social (IRFTS), devenu dans les années 1990 l'Institut du Développement Social (IDS) Normandie.

Membre fondateur de l'association gestionnaire de l'IRTS–IDS Normandie, elle continue aujourd'hui de contribuer activement à la promotion des valeurs et des pratiques de l'éducation populaire dans les champs de la formation et de l'intervention sociale.

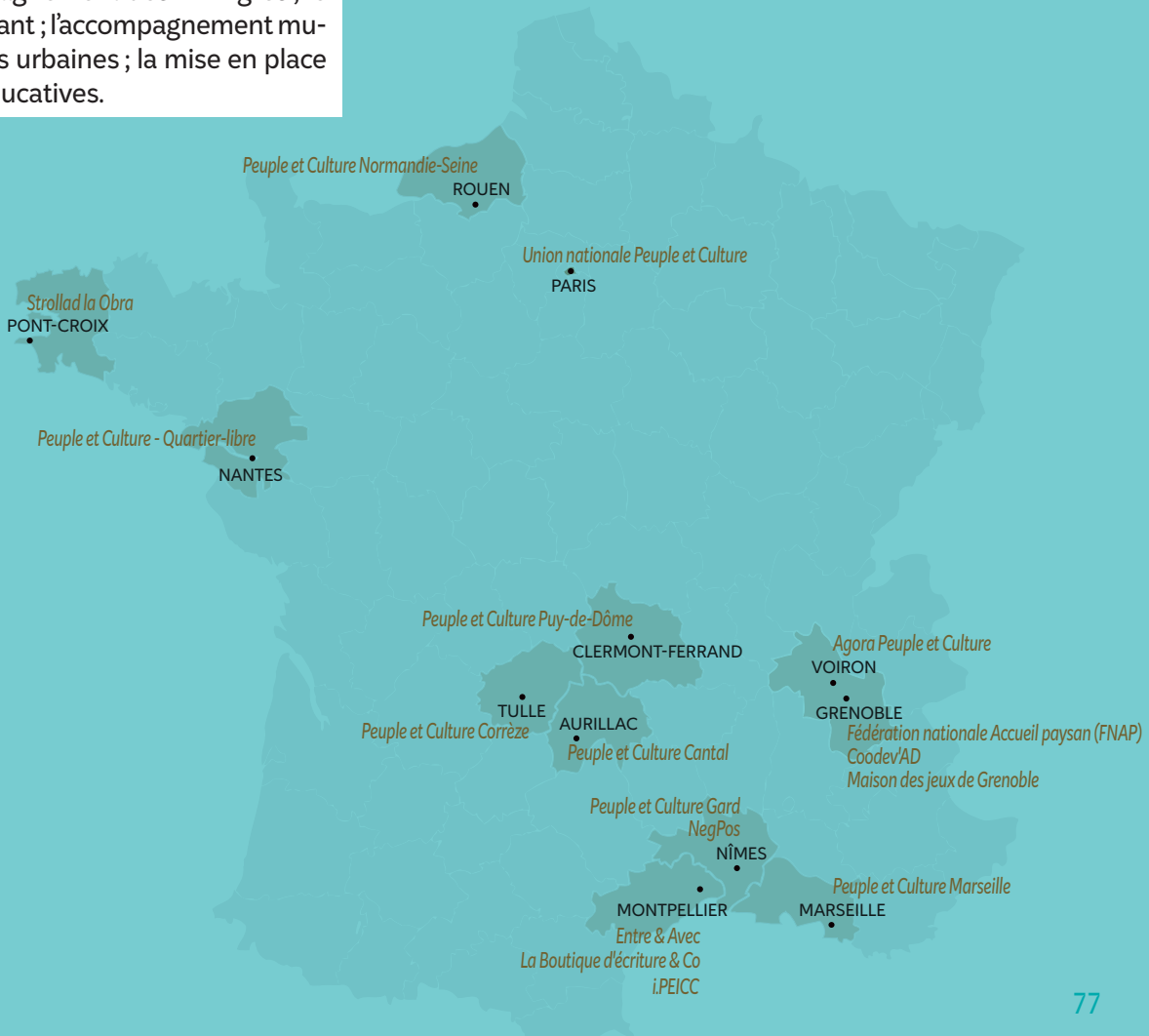
Peuple et Culture Normandie-Seine agit dans une perspective à la fois transformatrice et émancipatrice, au croisement de la formation, de la recherche et de l'action sociale. À ce titre, elle promeut notamment la méthode de l'entraînement mental (EM) et développe des actions de formation, de réflexion et de valorisation de la recherche sociale, en lien avec les acteurs du travail social, de l'animation et de l'éducation populaire.

Peuple et Culture Puy-de-Dôme

Fondée en 1963, Peuple et Culture Puy-de-Dôme organise des rencontres interculturelles en France et à l'étranger, des échanges interculturels pour contribuer à la construction individuelle et collective pour favoriser le rapprochement entre jeunes. Parmi les destinations on retrouve des échanges en Allemagne ou en Pologne en passant par les Sables d'Olonnes.
Grâce à l'équipement culturel le « Comptoir des sons », trois studios de répétition au sein de leurs locaux, i·elles accompagnent les pratiques musicales amateur·rices et professionnelles.
Dans cette même dynamique, i·elles gèrent la salle de spectacle « La Petite Gaillarde » située à Clermont-Ferrand, dont la programmation de spectacles de petites formes varie entre théâtre, conte, magie, marionnettes, théâtre d'objets ou concerts. La salle est également un lieu de création réservée aux artistes et compagnies locales en dehors des moments de représentation.
Les locaux mis à disposition par la Ville de Clermont-Ferrand, géré par Peuple et Culture Puy de Dôme accueillent des associations partenaires qui œuvrent autour du soutien scolaire ; l'accompagnement des immigrés ; le café-lecture ; le chant ; l'accompagnement musical des musiques urbaines ; la mise en place de conférences éducatives.

Peuple et Culture - Quartier-Libre

Peuple et Culture - Quartier-Libre est une association nantaise née en 2025 de la fusion entre Peuple et Culture Loire-Atlantique et Quartier Libre Nantais, affiliée au mouvement national Peuple et Culture. Installée dans les locaux du cinéma le Concorde, elle a pour mission de promouvoir l'émancipation citoyenne, l'esprit critique et la transformation sociale à travers des actions culturelles, artistiques et éducatives, en mobilisant habitants et acteurs locaux. Gouvernée par une collégiale élue, elle fonctionne de manière collaborative et organise des assemblées générales pour impliquer ses adhérents dans les décisions. Ouverte à tous, elle propose des ateliers, débats et événements festifs, dans une démarche d'éducation populaire et de démocratie participative.





Peuple et Culture Wallonie-Bruxelles

Peuple et Culture en Wallonie et à Bruxelles est une association d'éducation populaire, indépendante de tout parti politique et attachée aux valeurs et aux pratiques de résistance indispensables à l'exercice du contre-pouvoir en démocratie. C'est à ce titre que, depuis plusieurs années, elle fait de la lutte contre l'extrême-droitisation du paysage politique et culturel européen l'un des axes essentiels de son action.

Reconnue comme association d'Éducation permanente depuis 1976, elle propose un panel d'activités visant à faire des participant·es de véritables actrices et acteurs de changement sur les plans politique et social : projets citoyens, animations thématiques, bars à débat et bars à jeux, cafés antifascistes et Festi'FAL, tables de discussion, ateliers d'arpentage ou d'écriture...

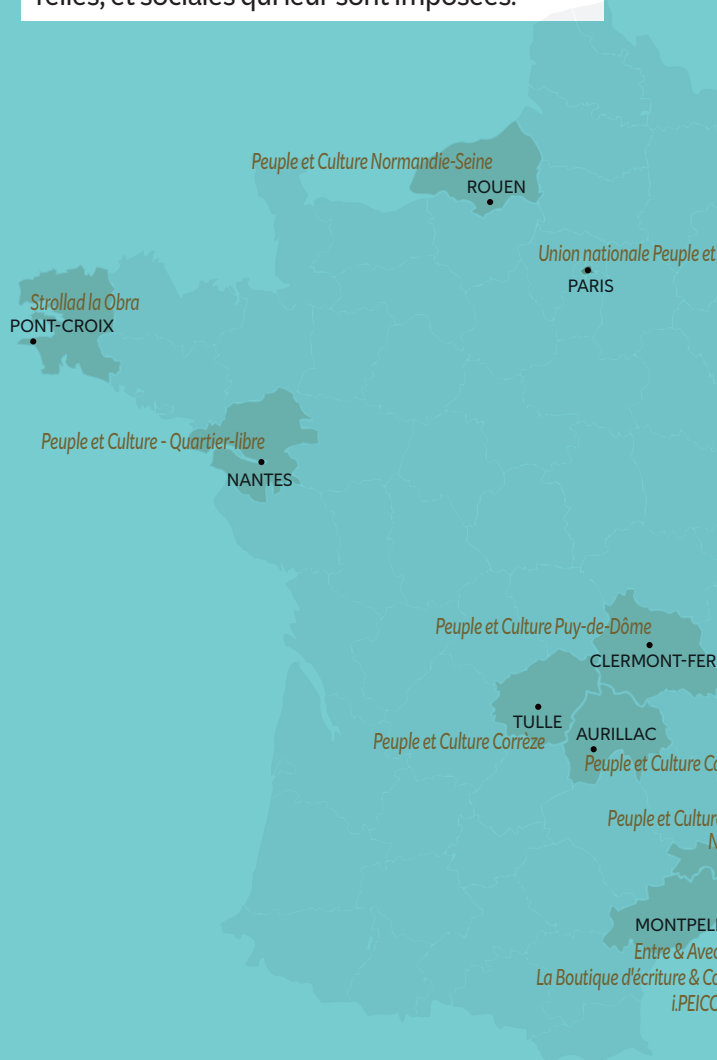
Elle favorise les dynamiques d'échange et de construction collective en collaborant avec des actrices et acteurs issu·es des différents secteurs de la culture et du monde militant francophone : université d'automne, colloques, projets européens...

Inscrite de longue date dans le paysage associatif liégeois, elle organise également des formations destinées aux travailleur·euses et militant·es des champs socioculturels et éducatifs, portant à la fois sur la compréhension du cadre politique et législatif dans lequel iels inscrivent leur action, sur l'analyse de l'actualité et des médias, ainsi que sur la pratique de l'animation et de la formation.

Strollad La Obra

Strollad La Obra est une compagnie de théâtre située au cœur de la commune de Pont-Croix en bretagne. Elle revendique la culture bretonne et celle·ux qui la font. Elle propose des interventions artistiques et culturelles, des cours de pratiques théâtrales variées, animent des rencontres, débats, festivals, manifestations culturelles nationales (Le Printemps des Poètes) ou de leur propre initiative (le festival de contes Trouz Ar Mor et l'édition hors les murs du festival de cinéma de Douarnenez). Ancré dans son ADN, ils proposent aussi des spectacles et balades théâtralisées dans les dix communes du Haut Pays Bigouden. Leur « séchoir », salle mise à disposition pour les professionnels, est le signe de leur soutien à la vie artistique sur le territoire.

La Obra travaille également avec la jeunesse du territoire de l'ouest cornouaille, proposant diverses actions ayant pour but de les transformer par les arts et la culture. Ainsi de nombreuses activités leurs sont proposées, en Bretagne, en France et à l'International pour leur permettre de franchir les barrières géographiques, culturelles, et sociales qui leur sont imposées.



80 ans

Pour marquer cet anniversaire exceptionnel, les associations membres de l'Union Peuple et Culture, ont organisé en 2025-2026 une dizaine de rencontres dans plusieurs régions autour d'une problématique ou d'une action portée par le mouvement : temps libre, pratiques culturelles, cinéma, apprentissage interculturel…

Du Finistère à Marseille, en passante par Sète, Rouen ou Tulle, Philippe Metz a posé ses bagages, ouvert ses yeux et ses oreilles et sorti son stylo pour décrire ces rencontres, rapporter des paroles, synthétiser des idées, présenter des initiatives et des associations et finalement, nous transporter un peu là-bas.

Un plaidoyer pour montrer en quoi l'éducation populaire, pour reprendre les mots d'Andrée Durand, cofondatrice de Peuple et Culture Puy-de-Dôme en 1964 « est de plus en plus indispensable à notre société, avec la montée du populisme, le racisme, l'écartement des populations, le manque de cercles où se rencontrer ou face à l'intelligence artificielle ».



9 témoignages de personnes ayant côtoyé Peuple et Culture



L'ensemble des vidéos réalisées



Le cycle de podcasts Générations liées

Peuple et Culture
108, Rue Saint-Maur
75011 Paris
www.peuple-et-culture.org
union@peuple-et-culture.org